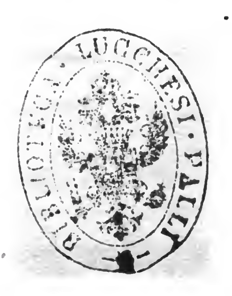

ALLI


Perrin

# PETITE
# BIBLIOTHEQUE
# DES
# THÉATRES.



# AVIS.

MM. les Souscripteurs sont priés de renouveller leurs souscriptions, le plutôt possible, et d'envoyer leurs adresses exactes, afin qu'on puisse les faire imprimer, et qu'ils n'éprouvent point de retards dans les livraisons des volumes de la cinquieme année.

A commencer au premier Janvier 1789, le prix de la souscription, qui est actuellement de 33 livres par an, pour Paris, et de 36 livres pour la Province, sera de 48 livres pour Paris comme pour la Province, et le papier vélin, qui est actuellement de 75 livres, par an, sera de 96 livres, pour tout le Royaume.

Les personnes qui à cette époque n'auront pas complétté les exemplaires qu'ils auroient d'incomplets, sur l'un et l'autre papier, ne pourront les completter plus tard, sous tel prétexte que ce soit.

# PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

*Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.*

A PARIS,

Chez
Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

*Avec Approbation, et Privilége du Roi.*

# TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome seizieme.

# CHEF-D'ŒUVRES
## DE
# GRESSET.



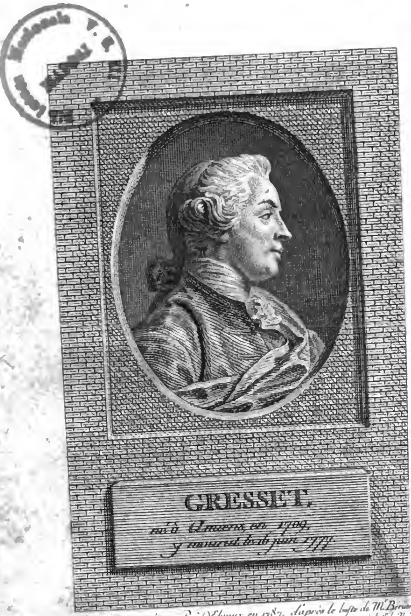


A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.






*Dessiné et gravé par R. Delvaux en 1787, d'après le buste de M.r Berier Sculpt.r du Roi*

*Ce Portrait n'avoit pas encore été gravé.*

# VIE DE GRESSET.

JEAN-BAPTISTE-LOUIS GRESSET, né à Amiens, en 1709, étoit fils d'un Conseiller du Roi, Commissaire-Enquêteur et Examinateur au Bailliage de la même Ville, qui en fut aussi Échevin, et d'une descendante du célebre Physicien Rohault.

La famille de GRESSET est originaire d'Angleterre, et elle vint, dans le siecle dernier, s'allier en France, aux meilleures familles Bourgeoises d'Amiens.

GRESSET fit ses humanités chez les Jésuites de cette Ville, qui frappés des grandes espérances qu'il donnoit, voulurent l'attacher à leur Société.

Composée, en grande partie, de Gens-de-Lettres, tous les jeunes gens dont cette Société avoit dirigé l'éducation, et qui montroient

quelques heureuses dispositions, étoient sollicités à s'unir à elle.

Sans avoir de vocation, GRESSET ne montra point d'abord de répugnance pour la vie monastique ; et à seize ans il commença son noviciat. Après l'avoir fini, il vint à Paris achever ses études ; puis il alla successivement professer les humanités à Moulins, à Tours, à Rouen et à la Fleche.

Né Poëte, il employoit tous ses momens de loisir à cultiver la Poésie, pour laquelle il se sentoit un penchant irrésistible ; et, depuis 1730 jusques en 1735, il publia plusieurs Pieces de vers, telles que des Epîtres, des Odes et son charmant Poëme de *Vert-Vert.*

Ce Poëme fut traduit, en vers latins, par un anonyme, et M. Raux, Émailleur, le mit en figure et en action. M. Bertin, Ministre et Secrétaire d'État, ayant les Manufactures Royales dans son département, fit faire, depuis, à celle de Porcelaine de Seve, un cabaret à café dont toutes les tasses et soucoupes, élégamment peintes et dorées, représentent l'histoire de *Vert-Vert*, et les divers attributs des autres Ouvrages

de GRESSET, à qui il envoya ce cabaret, en présent. GRESSET appeloit ce cabaret l'édition de ses Œuvres, faite à Seve.

*Vert-Vert* suscita quelques tracasseries à GRESSET de la part des Religieuses qu'il avoit si bien peintes dans cet agréable Ouvrage, et lui attira des désagrémens dans sa Société, qui le déterminerent à s'en séparer. Il rentra dans le monde, et vint se fixer, pour quelque tems, à Paris.

Depuis cette époque, entiérement livré aux Lettres, on sait combien il se distingua parmi le petit nombre de Poëtes vraiment dignes de ce nom. Ses productions firent les délices des gens de goût; et toutes celles qu'il a rendues publiques sont si généralement connues, elles ont été jusqu'à présent l'objet d'une prédilection si universelle que nous n'en pourrions rien dire d'avantageux qui ne fût infiniment au-dessous de ce que les Lecteurs en pensent.

La plupart des Ouvrages de GRESSET furent imprimés séparément, à mesure qu'il les composoit, dans les Journaux du tems; puis une grande partie fut recueillie, de son vivant, et

eut un nombre infini d'éditions ; mais beaucoup n'ont jamais été publiés, et plusieurs ont même été totalement supprimés par lui, quelque tems avant sa mort.

GRESSET, par la douceur et la simplicité de ses mœurs, la candeur et la droiture de son caractere, la scrupuleuse exactitude de sa probité, se fit chérir de tous ceux qui le connurent ; et il fut étroitement lié d'amitié avec un grand nombre de personnes des plus élevées par leur naissance et par leur rang, telles que l'Archevêque de Tours, M. de Rastignac, l'Evêque de Luçon, M. de Bussy, l'Evêque d'Amiens, M. d'Orléans de La Mothe, le Duc de Saint-Aignan, les trois freres Chauvelin, l'Abbé, le Marquis et le Conseiller d'Etat, les deux Contrôleurs Généraux, M. Orry et M. de Boullongne, et beaucoup d'autres personnes recommandables par leurs dignités et leur considération dans le monde. Le Roi de Prusse, Frédéric II, qu'on a surnommé le Salomon du Nord, et que l'on pourroit en appeler aussi l'Auguste, le Tite-Live et l'Horace, eut une correspondance littéraire avec GRESSET. Il composa même une Ode à sa

louange, en réponse à une qu'il avoit reçue de lui, lors de son avénement au trône, en 1740, et il lui donna le titre d'honoraire de son Académie de Berlin, en l'engageant à s'aller fixer auprès de lui; mais GRESSET renonça à cet honneur, et préféra sa famille et sa patrie à la Cour d'un grand Roi, si digne d'être préféré à tout.

La Tragédie d'*Edouard III*, la Comédie de *Sidney*, et, sur-tout, celle du *Méchant*, *Vert-Vert*, *La Chartreuse*, *Les Ombres*, l'*Epître au Pere Bougeant*, l'*Epître à sa Muse*, les *Imitations des Eglogues de Virgile*, et quelques autres Ouvrages estimables que GRESSET avoit publiés, lui ouvrirent les portes de l'Académie Françoise, en 1748. Mais toutes ces distinctions flatteuses, tout ces honneurs accumulés ne purent jamais prévaloir dans son cœur contre l'amour du lieu de sa naissance. Ce sentiment exclusif l'avoit suivi par-tout. L'accueil qu'il reçut en tous lieux, l'amitié, qui s'empressoit toujours à voler au-devant de lui, les succès constans de toutes ses productions, les plaisirs de la jeunesse, rien ne put le distraire un instant du desir de retourner s'établir dans ce lieu qu'il ché-

rissoit uniquement. Ses premiers Ouvrages, composés loin de ce lieu, sont remplis de l'expression de ce desir, qu'il a conservé jusqu'au moment où il a pu y céder, sans retour.

Dès qu'il se vit rentré dans Amiens, il voulut signaler ce moment, qu'il regardoit comme le plus heureux de sa vie, par un bienfait à jamais mémorable pour ses concitoyens.

Aidé de l'entremise et du crédit qu'avoit à la Cour le Duc de Chaulnes, alors Gouverneur de la Province de Picardie, il obtint l'établissement d'une Société Littéraire, érigée en Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts dans la ville d'Amiens, en 1750, par des Lettres-Patentes du Roi, qui l'en nomma d'abord Président-perpétuel. Mais l'esprit d'égalité, d'indépendance, la sorte de fraternité, que GRESSET savoit devoir régner toujours dans ces associations, l'empêcherent d'accepter ce titre. Il se contenta de l'honneur d'être Membre, tout simplement, d'une Compagnie de Savans, de Littérateurs et d'hommes à talens, qui lui devoit l'existence, et dont, à toutes sortes d'égards, on pouvoit le regarder comme le Chef et le mo-

dele. Grand exemple de modestie, qu'il faut d'autant plus louer qu'il sera peu suivi en pareil cas.

Pendant la quinzaine d'années que GRESSET est resté à Paris, il avoit fait quelques petits voyages à Amiens, pour y voir sa famille. Dans un de ces voyages, il étoit devenu amoureux d'une Demoiselle Galland, fille d'un Négociant de cette Ville, qui en avoit été Maire, et de la même famille qu'Antoine Galland, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Professeur au Collége Royal, et célebre par sa connoissance profonde des Langues Orientales et par sa traduction des Contes Arabes des *Mille et une Nuits*.

Cette Demoiselle étoit d'un grand mérite, et joignoit à beaucoup d'esprit un caractere doux et enjoué. GRESSET demanda et obtint sa main. La bénédiction nuptiale leur fut donnée, le 22 Février 1751, par l'Évêque d'Amiens, qui jusqu'à sa mort, arrivée trois ans avant celle de GRESSET, l'honora de l'amitié la plus intime et la plus constante.

Une grande conformité de caractere et de goûts les attacha facilement l'un à l'autre. Ils

étoient tous les deux fort gais. Ils aimoient les Contes plaisans et les Épigrammes ; et ils avoient beaucoup de talent pour en faire. GRESSET a composé seul des milliers de Contes, qui étoient autant de petits Poëmes, variés à l'infini, et plus de dix mille Epigrammes, dans le nombre desquelles il y en avoit quelques-unes où le Marquis de Chauvelin avoit eu quelque part ; mais rien n'en a été conservé, et ces petits Ouvrages ne sont connus que des personnes qui les ont entendu réciter dans les sociétés dont ils faisoient les délices.

L'Évêque d'Amiens étoit le seul qui fût en état de lutter contre GRESSET dans le genre du Conte. Ils se trouvoient souvent ensemble chez le Duc de Chaulnes, avec lequel ils étoient fort liés, et ils y faisoient assaut à cette sorte d'escrime, pendant cinq à six heures de suite. On oublioit le dîner ou le souper pour les entendre. Ils excitoient dans tout le monde un rire qui alloit quelquefois jusqu'à la convulsion. GRESSET avoit surtout une facilité incroyable. Depuis l'âge de trente ans, il écrivoit *currente calamo*, en vers comme en prose.

Avec tant de moyens de briller dans le monde,

et d'y paroître supérieur au grand nombre, personne ne s'y montra jamais ni plus simple, ni plus modeste que lui. Il cherchoit toujours à se mettre à la portée de chacun et à le faire valoir, autant qu'il lui étoit possible, même à ses propres dépens : aussi, s'occupant moins de lui que des autres, loin que son esprit et ses talens effarouchassent la multitude, et qu'il fût jalousé par personne, il étoit généralement aimé.

Il jouissoit, surtout, de ce bonheur au milieu d'une famille nombreuse, qu'il chérissoit ; mais, de tous ceux qui la composoient, ce fut une de ses sœurs, qui a épousé M. Marié de Toulle, de Foucaucourt, Chevalier de Saint-Louis et Capitaine-Commandant au Régiment de Grammont Cavalerie, qu'il aima le plus, et dont il fut le plus chéri. C'est cette tendre sœur qui vint lui donner ses soins pendant une maladie longue et dangereuse qu'il eut à Paris, et à laquelle il adressa ensuite sa belle *Epître sur sa convalescence.*

Madame de Toulle étoit digne, en tout, de cette préférence. Elle réunissoit à toutes les vertus et aux qualités d'un esprit vif et juste et d'un cœur

excellent, les charmes d'une beauté rare et la taille la plus brillante et la plus avantageuse. Son goût exquis, bien reconnu par son frere, et par tous ceux qui ont eu quelque relation avec elle, l'avoit rendue le juge-né de ses Ouvrages, qu'il soumettoit à son examen, avant de les publier.

Cette femme intéressante, si bien faite pour partager la gloire de GRESSET, à laquelle il l'a, en quelque sorte, associée, en l'appellant sa Minerve, dans son Epître, a eu la douleur de le voir mourir, et elle ne lui a pas survécu d'un an.

GRESSET, dans les premiers jours du mois de Juin 1777, se trouva surpris par quelques accès de fievre intermittente et rémittente, qui ne furent pas arrêtés à tems; et, quoiqu'il fût fort robuste, il succomba, le 16 du même mois, au quatrieme accès, n'étant encore que dans sa soixante-huitieme année, et sans qu'il soit né aucun enfant de son mariage.

On sait qu'il eût toujours beaucoup de Religion, et l'on ne peut douter qu'il ne soit mort pénétré des mêmes sentimens. Ils l'avoient porté dans ses dernieres années à sacrifier plusieurs Ouvrages qu'il avoit achevés, et à en abandonner

d'autres

d'autres qu'il avoit commencés, en recommendant que l'on ne publiât jamais ce qui pourroit en rester après sa mort. Ses volontés n'ont été que trop scrupuleusement respectées à cet égard, et nous avons perdu des Ouvrages précieux.

Deux Comédies toutes faites, dont l'une, intitulée *Le secret de la Comédie*, avoit été lue, par lui, à deux de ses amis, bons connoisseurs, qui assurent que jamais rien de plus gai et de plus plaisant n'a été donné au Théatre ; mais qui n'en font pas connoître davantage le sujet. L'autre, dont on ne connoît que le titre seulement, portoit celui du *Monde comme il est.*

Un cinquieme et un sixieme Chants du Poëme de *Vert-Vert.*

Le cinquieme, intitulé *L'ouvroir*, ou *Le Laboratoire de nos Sœurs*, est de ces deux derniers Chants le seul connu. GRESSET l'avoit lu à une séance publique de l'Académie d'Amiens, en 1753, et à la Cour, en 1775, lorsqu'il y alla en qualité de Directeur trimestrier de l'Académie Françoise, à la tête de cette Compagnie, pour haranguer le Roi et la Reine sur leur avénement au trône.

Ce cinquieme Chant de *Vert-Vert*, à ce que nous assurent ceux qui l'ont entendu, étoit le chef-d'œuvre de GRESSET, et son morceau de prédilection. On n'a pu en conserver qu'une centaine de vers, qui n'ont point assez de liaison pour qu'on puisse les donner au Public.

Ce Chant, nous dit-on, étoit l'histoire abrégée de toutes les occupations, de toutes les petitesses, de toutes les grimaces d'un Couvent; et il étoit terminé par le récit d'une représentation de la Tragédie d'*Athalie*, qu'on y donnoit, à l'occasion de l'année jubilaire de la Mere supérieure. On avoit choisi pour remplir le rôle du jeune Roi Joas une jeune Religieuse, bien fraiche et bien jolie; mais le malheur avoit voulu qu'une maladie, qui lui étoit survenue subitement, l'enlevât au moment où l'on devoit jouer la Piece. Une vieille Mere Cunégonde, qui ce jour-là perdoit sa derniere dent, vouloit remplacer la jeune Religieuse; ce qui excitoit une réclamation de tout le noviciat. La cause étoit portée devant le Sanhédrin embéguiné. Il étoit décidé qu'on ne devoit pas contredire la révérende douairiere, de peur que son mécontentement ne troublât la

fête ; et elle l'emportoit sur toutes les novices. Ce tableau, ajoute-t-on, étoit digne de Calot.

Une Épître, adressée au Marquis de Chauvelin, et dans laquelle GRESSET peignoit tous les détails d'une Abbaye, pouvoit faire, dit-on encore, le pendant de *L'Ouvroir.*

La famille de GRESSET a conservé les manuscrits d'un Poëme, en quatre Chants, intitulé *Le Gazetin*, et d'un, en dix Chants, qui a pour titre, *Le Parrain magnifique.*

Le premier de ces deux Poëmes, dont nous ne connoissons point le sujet, et qui est d'une foible exécution, à ce qu'on nous assure, est trop peu propre à ajouter à la réputation de son Auteur, pour que l'on hasarde de le publier.

Quant au second, qui, nous dit-on, est composé d'environ trois mille vers, des raisons particulieres en empêchent la publication. Voici quelle en est la fable.

Un Abbé, d'un grand nom, mais qui est fort peu généreux, a promis de tenir sur les fonts baptismaux le fils d'un de ses gens d'affaires. Le moment arrivé, l'Abbé pense que, s'il représente en personne, cela pourra lui coûter cher.

Il prend donc le parti prudent de se faire remplacer par le Maire d'une petite Ville voisine de son Abbaye. Ce Maire est un homme qui joue l'important, et qui se trouve tout enorgueilli de l'honneur que lui fait l'Abbé. Il dresse un état fort ample et fort détaillé de toutes les cérémonies et de tous les frais du baptême, et il en fait monter la dépense à une très-grosse somme. Il présente cet état à l'Abbé, qui réduit mesquinement la somme à vingt-sept livres dix sols.

C'est sur ce mince fonds que GRESSET a brodé ses dix Chants, dont plusieurs sont parfaits, et qui ont tous des débuts remplis de la plus belle et de la plus riche Poésie. On trouve dans tout le Poëme une critique fine et ingénieuse, beaucoup plus de gaieté que dans aucun des Ouvrages connus de GRESSET, des portraits de main de maître; surtout, celui du Parrain, celui du Maire son substitut, celui de la femme de ce Maire, et celui d'un laquais du Parrain. Enfin, à quelques longueurs près, qu'il seroit aisé de retrancher, cet Ouvrage est digne des plus beaux jours de son charmant Auteur.

GRESSET, dans sa retraite, n'avoit pas cessé de cultiver les Lettres; et, indépendamment des Poëmes dont nous venons de parler, chaque année le voyoit fournir quelques Épîtres, quelques Pieces fugitives, qu'on inséroit dans les Journaux et dans les Recueils annuels. Chaque année aussi il composoit pour l'Académie d'Amiens quelques Discours oratoires, sur des sujets importans; et quand le sort le nommoit Directeur de l'Académie Françoise, il venoit en remplir les fonctions pendant son trimestre. Ce fut lui qui, en cette qualité, répondit, en 1754, 1755 et 1774, aux Discours de réception de Boissy, de d'Alembert et de M. Suard.

A cette derniere époque de son Directorat, GRESSET commença à signaler moins son talent pour la peinture des mœurs de la Capitale; talent que, jusques-là, on avoit si justement admiré dans la plupart de ses Ouvrages, et particuliérement dans sa Comédie du *Méchant*. Son long séjour dans la Province lui avoit fait perdre la trace des nuances si fugitives de nos révolutions de modes, dans les usages et même dans la langue. En répondant au Discours de M. Suard,

après lui avoir donné des éloges mérités sur ses Traductions de l'Anglois, il voulut peindre le ridicule de cette variation dans notre langage, mais il ne connoissoit plus les couleurs qu'il y falloit employer. Près de cinq lustres s'étoient écoulés depuis qu'il les avoit perdues de vue; et d'Alembert, qui, reçu par lui, fut chargé de recevoir son successeur, l'Abbé Millot, dit, dans sa réponse à ce dernier, en parlant de ce Discours de GRESSET : « Il voulut peindre des ridicules dont il avoit perdu le trait et les formes. Le Public vit, avec un silence respectueux, et avec une sorte de douleur, le coloris terne et suranné de ces tableaux, comme il voit les derniers efforts de ces Artistes célebres dont la jeunesse s'est immortalisée par des chef-d'œuvres, et dont les mains défaillantes, encore attachées sur la toile qu'animoit autrefois leur génie, essaient en vain d'y représenter, par quelques traits informes, des objets que leurs foibles yeux ne peuvent plus appercevoir.... »

Mais cette époque fut glorieuse, d'une autre maniere, pour GRESSET. En lui procurant l'avantage de s'approcher de Louis XVI, pour

le haranguer au nom et à la tête de l'Académie, sur son avénement au trône, elle lui valut des Lettres de Noblesse, l'un des premiers bienfaits accordés par le jeune Monarque.

Ces Lettres, dont voici le préambule, qui est aussi honorable pour la Littérature en général, que pour GRESSET en particulier, furent adressées à M. d'Agay, Intendant de Picardie, et il en fit la lecture dans une séance publique de l'Académie d'Amiens, en 1775, en présence de GRESSET et de toute sa famille.

« Louis, par la grace de Dieu, &c. Les avantages que les Sciences, les Belles-Lettres et les Arts procurent à notre Royaume, nous invitent à ne négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur maintien et à leur progrès. Les titres d'honneur répandus avec discernement sur ceux qui les cultivent, nous paroissent l'encouragement le plus flatteur que nous puissions leur donner. Parmi ceux de nos sujets qui se sont livrés à l'étude des Belles-Lettres, notre cher et bien amé Jean-Baptiste-Louis GRESSET s'y est distingué par des Ouvrages qui lui ont acquis une célébrité d'autant mieux méritée, que la Religion et la décence, toujours respectées dans ses

écrits, n'y ont jamais reçu la moindre atteinte. Sa réputation a, depuis long-tems, engagé l'Académie Françoise à le recevoir au nombre de ses Membres, et nous l'avons vu, avec satisfaction, nous offrir, en qualité de Directeur, les hommages de cette Académie, la premiere fois que nous avons bien voulu l'admettre à nous les présenter, à l'occasion de notre avénement à la Couronne. Nous savons, d'ailleurs, qu'il est issu d'une famille honnête de notre ville d'Amiens; que son ayeul et son pere y ont rempli différentes Charges Municipales, et qu'ils y ont toujours, ainsi que le sieur GRESSET, lui-même, vécu de cette maniere honorable qui, en rapprochant de la Noblesse, est, en quelque sorte, un degré pour y monter. A ces causes, &c. »

Deux ans après cette époque, c'est à-dire, fort peu de tems avant la mort de GRESSET, au commencement de 1777, le Roi le fit Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, et MONSIEUR le nomma Historiographe de l'Ordre de Saint-Lazare.

Personne n'étoit plus digne que GRESSET de toutes ces faveurs, car il les reçut sans les avoir

sollicitées; et, si la mort n'étoit venu le ravir à tant d'honneurs, il auroit su en jouir sans remords, comme sans ostentation.

Il faisoit tout le bien qu'il pouvoit faire. Il avoit consacré à des pauvres connus le produit entier d'une maison de campagne, appellé le Pinceau, qu'il possédoit à une demi-lieue d'Amiens, et où il alloit tous les jours, en été comme en hiver; mais, après sa mort, on a découvert une multitude de nécessiteux qu'il avoit secourus, dans le plus grand secret, pendant une longue suite d'années. Aussi sa perte fut-elle regardée comme une calamité publique, dans la ville d'Amiens. Le Corps Municipal et l'Académie assisterent à ses obseques, en grand cortége; et un anonyme composa pour ce Poëte aimable ce distique, qui lui convient si bien :

*Nunc lepidique sales lugent, veneresque pudicæ;*
*Sed prohibent mores, ingeniumque mori.*

On a prétendu que GRESSET avoit eu le dessein d'achever le charmant Conte des *Quatre Facardins* d'Hamilton, et même qu'il s'étoit occupé de cette entreprise; mais il paroît qu'il n'est resté aucune trace de ce travail dans ses papiers.

Il existe entre les mains de ses parens un très-grand nombre de ses Lettres manuscrites, et dont le Recueil seroit digne de figurer à côté de ses Ouvrages. Elles sont, nous dit-on, pleines de gaieté, de finesse et d'esprit, sans affectation et sans recherche. C'est le modele du style épistolaire, le naturel le plus pur et l'enjouement le plus vrai, enveloppant toujours une saine morale et quelquefois une critique utile; mais sans que l'on y voie d'humeur contre personne. Il ne fut jaloux d'aucun Auteur; et, malgré les plaisanteries piquantes que Voltaire s'est permises contre lui, dans le *Pauvre diable*, à l'occasion de sa retraite à Amiens et de sa renonciation au genre dramatique, il n'a jamais cessé de rendre hommage aux talens de ce grand Ecrivain, et de lui donner des louanges toutes les fois qu'il en a eu l'occasion, soit dans la conversation, soit dans ses correspondances familieres.

L'Académie d'Amiens, non contente d'avoir célébré elle-même la mémoire de GRESSET, dans un Éloge public, Ouvrage de M. Baron, Secrétaire de cette Compagnie, a proposé encore pour sujet d'un de ses prix l'Éloge de

celui qu'elle regardoit comme son fondateur. Un grand nombre d'Ouvrages, tant en vers qu'en prose, a été envoyé au concours, remis pendant deux années de suite ; mais aucun n'a paru digne du sujet, et, par conséquent, aucun n'a obtenu le prix.

Plusieurs de ces Eloges ont été publiés ; et il a paru, en outre, une *Vie de Gresset*, par le Pere Daire, Bibliothécaire des Célestins, imprimée à Paris, en 1779, chez Charles-Pierre Breton, rue Saint-Victor, *in-12*.

L'Académie d'Amiens a renoncé au premier genre d'hommage qu'elle vouloit rendre à GRESSET ; mais elle lui en a substitué un autre, d'un genre non moins honorable pour sa mémoire. Elle desiroit que l'éloquence célébrât les vertus et les talens de celui qu'elle regrette ; elle a chargé le ciseau de lui en reproduire les traits sur le marbre, et ce buste chéri, sans cesse exposé sous ses yeux, lui rappellera sans cesse le modele des vertus et l'homme à talens dont elle déplore la perte. Il sera toujours présent au milieu d'elle. Il continuera d'éclairer ses travaux ; et cette Présidence perpétuelle, qu'un excès de modestie lui fit refuser,

de son vivant, il l'aura, malgré lui, après sa mort, et la conservera à jamais dans cette Compagnie, tant par sa supériorité personnelle que par la noble émulation qu'il saura exciter dans les Membres qui la composent et la composeront.

Ce buste, confié à M. Berruer, Sculpteur du Roi, et Professeur de l'Académie Royale de Sculpture, a été exécuté, avec beaucoup de soin, de vérité de ressemblance et d'expression, d'après un fort beau portrait de GRESSET, peint, en 1741, par Nattier; et l'inauguration s'en est faite, avec pompe, dans une séance publique de l'Académie d'Amiens, le jour de Saint-Louis, 25 Août 1787.

Cette cérémonie attira un très-nombreux et très-brillant concours de monde, où l'on remarqua la famille de GRESSET, l'Intendant de la Généralité et le Corps Municipal de la Ville.

Les principaux Membres de l'Assemblée Provinciale de Picardie, réunis alors à Amiens, où ils commençoient à s'occuper des importantes fonctions dont le Roi a daigné les charger, les recherches des moyens de rendre les peuples heureux, se firent aussi un devoir d'assister à cette cérémonie,

cérémonie, et de participer à cet acte de patriotisme et de reconnoissance d'une Ville, en entier, et d'une Société particuliere, envers un Citoyen bienfaisant, et un confrere tendrement aimé.

L'Académie avoit chargé un de ses Membres les plus distingués, par les talens, par la naissance et par les alliances, M. Boistel de Belloy, Lieutenant-Particulier au Baillage d'Amiens, et neveu de GRESSET, par son mariage avec une de ses nieces, fille de feu Madame de Toulle, de prononcer un Discours relatif à cette intéressante circonstance.

Ce jeune Magistrat a pleinement justifié le choix de l'Académie. Il a déployé la douce éloquence du sentiment, en louant un homme qu'à toutes sortes d'égards il étoit, beaucoup plus que personne, en état d'apprécier dignement.

Nous sommes redevables à M. Boistel de Belloy de la plus grande partie des faits que nous venons de rapporter, et souvent même nous avons employé ses propres expressions. Il a bien voulu, sur la priere que nous lui en avons faite, nous

communiquer son Discours, auquel il a ajouté, pour nous, un très-grand nombre de notes historiques, toutes également intéressantes et curieuses ; et il nous a fait connoître aussi le manuscrit de l'Eloge de GRESSET, par feu M. Baron.

C'est sur le buste, sortant des mains de M. Berruer, que nous avons fait faire la gravure que nous donnons ici. GRESSET n'avoit pas encore été gravé jusqu'à ce jour ; mais outre son portrait peint par Nattier, qui appartient à M. Gresset de Bussi, son frere, Receveur du Grenier à Sel d'Amiens, l'Académie de cette Ville en possede un autre, qui a été peint par M. d'Agoti, et dont il lui a fait présent.

M. de La Place a composé pour GRESSET cette épitaphe, que nous trouvons dans le premier volume de son Recueil.

« GRESSET n'est plus ! et les Muses, en deuil,
» Avec Horace, entourent son cercueil ! »

# SIDNEY,

## COMÉDIE,

## EN TROIS ACTES, EN VERS,

## DE GRESSET.

Hinc illud est tædium et displicentia sui.... fastidio esse cœpit vita et ipse mundus, et subit illud rabidarum deliciarum, Quousque eadem?

SENECA.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

# SUJET
# DE SIDNEY.

SIDNEY, jeune Gentilhomme Anglois, fort riche et Militaire, a autrefois aimé une femme honnête, nommée Rosalie, qui le payoit de retour, dont la tendresse seule faisoit son bonheur et qu'il avoit projetté d'épouser ; mais dissipé ensuite, il l'a abandonnée et s'est attaché à des femmes sans mœurs, qui l'ont entraîné dans le tourbillon des plaisirs de toute espece. Après trois ans passés dans ces plaisirs, il s'en est lassé, et est allé dans une de ses Terres, où dégoûté de tout, et même de la vie, qui lui est devenue un fardeau insupportable, il veut s'en débarrasser en se donnant lui-même la mort. Le souvenir de Rosalie s'est représenté à lui ; et il voudroit, pour la dédommager des chagrins que lui a causés son inconstance, lui laisser tout son bien, en mourant ; mais il l'a fait long-tems

chercher sans pouvoir découvrir le lieu de sa retraite. Il fait pourtant ses dispositions testamentaires en sa faveur, et charge un de ses amis, nommé Hamilton, de les exécuter, s'il parvient à la trouver. Il veut envoyer Dumont, valet-de-chambre François, qui est à son service, porter à Hamilton, à Londres, le paquet contenant ses dernieres volontés; mais Dumont ne peut consentir à le quitter dans l'état d'accablement où il le voit. Sans, cependant, en connoître la cause, il en redoute les effets pour son maître, qu'il aime. Sidney, piqué du refus de Dumont, le congédie et envoie Henri, son jardinier, faire cette commission. Pendant ce tems, la Cour a donné un Régiment à Sidney, sans qu'il l'ait sollicité, et même à son insu. Hamilton, apprenant cette nouvelle à Londres, vient en féliciter son ami à la campagne, au moment où Henri s'est mis en chemin pour lui porter le paquet de Sidney, qui doit, selon son projet, n'être déja plus lorsqu'il le recevra. Henri sait, à la premiere poste, le passage d'Hamilton, et il revient au Château lui remettre le paquet. A la lecture de ce qu'il contient, Hamilton est déso-

lé, et il emploie tout ce que la raison et l'éloquence peuvent lui suggérer pour combattre le funeste dessein de son ami, sans pouvoir l'y faire renoncer. Mais Dumont, quoique disgracié par son maître, veille toujours sur lui, et s'attache à mettre en défaut tous les moyens dont il pourroit se servir pour s'ôter la vie. Il a enlevé ses pistolets et a changé, furtivement, contre un autre sans danger, un breuvage qu'il lui a vu préparer et qui lui a paru suspect. En effet, Sidney prend le breuvage, bien persuadé qu'il est empoisonné. Cependant, Rosalie, qui, depuis qu'il l'a abandonnée, n'a pas cessé de l'aimer et lui est toujours restée fidelle, est venue, dès ce fatal moment, se retirer chez une de ses parentes, dans une Terre, voisine de celle de Sidney. Elle apprend qu'il est à son Château, et elle lui fait demander un entretien, par la jeune Mathurine, fille de Henri. Hamilton, instruit de cette démarche de Rosalie, espere en tirer parti pour ramener Sidney à la raison, et il ménage cette entrevue. Sidney revoit Rosalie avec plaisir; mais il déclare qu'il est trop tard, croyant que le breuvage qu'il a pris va lui ravir, pour

toujours, cette chere vue. Mais Dumont paroît, et lui fait connoître le service qu'il lui a rendu, en le sauvant, malgré lui. Sidney, pénétré de la fidélité à toute épreuve de Rosalie, de l'amitié éclairée d'Hamilton et du zele, si intéressant, de Dumont, leur en témoigne sa sensibilité, en abjurant le coupable projet qu'il avoit de terminer sa vie, et en faisant celui de la passer avec eux et de la rendre aussi heureuse qu'il dépendra de lui; et il épouse Rosalie, pour commencer à mettre ce nouveau projet à exécution.

# JUGEMENS ET ANECDOTES
## SUR
# S I D N E Y.

« MALGRÉ le double désavantage de la guerre et de la saison où l'on étoit lors de la nouveauté de cette Piece, les représentations en furent suivies avec assez d'affluence pour en décider le succès ; et les applaudissemens qu'elle reçut continuellement en constaterent le mérite, dit le *Mercure de France*, du mois de Mai 1745 : extrait envoyé aux Auteurs, par un anonyme... L'exposition claire et naturelle du sujet et des caracteres, leur disposition et leur ordonnance, la marche de l'action, les gradations et les nuances de l'intérêt qui en est l'ame et le ressort, le touchant des situations, la précision et la justesse du dialogue, la noblesse et la pureté de style, toujours soutenu par l'esprit

et par le sentiment, dans un ton neuf, saillant et philosophique ; voilà ce que l'on a applaudi dans *Sidney!...* Son objet est de peindre un de ces travers de l'humanité, qui tient plus au sentiment qu'à l'esprit, et sur lequel la raison n'a point de prise ; une de ces maladies de l'ame, dont un caractere malheureux est le principe, et dont la plus funeste catastrophe est la conséquence. Sidney, jeune, riche, aimable, livré avec emportement, plus par oisiveté que par goût à toutes les passions de son âge, mais dont l'esprit, fait pour être occupé, n'a trouvé que du vuide dans la dissipation, nous représente le caractere, la façon de penser et les différentes situations d'un homme dans qui l'habitude, l'abus et la lassitude des plaisirs et du bonheur ont usé le sentiment, qui n'en a plus d'autre que l'ennui de soi même et le dégoût de la vie. Il en est si pénétré, que raisonnant conséquemment d'après cette funeste apathie, il prend, de sens-froid, la résolution d'abréger des jours qui lui sont à charge ; il y persiste avec une opiniâtreté aussi tranquille qu'invincible à la raison et à l'amitié : il n'imagine

pas même pouvoir trouver dans la maîtresse la plus tendre, et qu'il adore encore, sans s'en douter, des raisons de supporter une vie importune et odieuse; il exécute enfin son projet avec une indifference aussi peu suspecte d'humeur et de mélancolie que du courage fanatique des suicides. On voit par-là que le lieu de la scene étoit donné dans un pays où ces sortes de caracteres et de situations, ainsi que les catastrophes qui les terminent, sont plus communs qu'ailleurs. Un sujet aussi étranger à nos mœurs qu'à notre climat, avoit, sans doute, bien des écueils, capables de rebuter tout esprit timide, et qui n'eût pas eu, ni senti en soi-même ces puissantes ressources que l'audace du génie suppose toujours et qui ne lui manque presque jamais. Mais que ne peut un esprit créateur qui connoît dans sa nation un goût pour le neuf, d'autant plus ardent et d'autant plus insatiable qu'il a été plus satisfait, qui se dit à soi-même :

*Nil intentatum nostri liquere Poetæ,*

et qui, malgré l'indigence où semble devoir réduire la multitude des sujets épuisés, trouve

dans son ame l'ambition généreuse d'enrichir son siecle, et dans son invention l'heureuse fécondité nécessaire pour y parvenir ? Il est peut-être vrai de dire aujourd'hui de tous les genres :

. . . . *Nunc vivimus ambitiosâ*
*Paupertate omnes.* . . . . . . .

Cette disette générale, contre laquelle il est si louable de se révolter, et l'avidité constante de la nation pour la nouveauté suffiroient donc seules, sans doute, pour faire, au moins, passer le choix d'un sujet aussi bizarre que celui de cette Piece. Mais pourquoi justifier une entreprise dont le succès est l'excuse et qui ne mérite que des éloges ? Peut-être faudroit-il en donner encore à meilleur marché à tous ceux qui étendent la carriere des Arts, pour nous procurer de nouveaux plaisirs. Nous ne devions pas moins attendre que du neuf en ce genre de l'ingénieux Auteur de *Ver-vert* et de *La Chartreuse*. On reconnoît dans *Sidney* le même génie dont le coup d'essai pour le tragique (*Edouard III*) a désabusé du préjugé de ne point ensanglanter la scene, et l'a enrichie d'une situation et d'un

coup de Théatre que personne n'avoit osé risquer avant lui. Mais la bizarrerie et la noirceur du sujet de *Sidney* étoient encore moins un écueil pour le faire goûter que pour l'exécuter et le remplir. Il falloit bien des ressources dans l'invention pour saisir et peindre, dans toutes ses nuances, un caractere et une situation dont on n'a point vu de modele qui puisse en fournir les premiers et les principaux traits. Il falloit donc, en quelque sorte, créer ce caractere, en marquer le principe, en développer les gradations d'une maniere assez vive et assez vraisemblable pour le faire reconnoître à ceux qui ne l'avoient jamais vu, et qui n'en avoient peut-être pas même l'idée. C'étoit un de ces tours de force qui paroîtroient encore au-dessus de l'invention si le succès n'en étoit la preuve et l'éloge.... Le choix du sujet de *Sidney* avoit encore une autre difficulté aussi réelle et aussi rebutante. Le Théatre est la représentation de la vie humaine, dans les différens états et dans les différentes situations dont ils sont susceptibles; mais toutes ces situations, quelqu'intéressantes quelles soient, ne présentent pas un intérêt aussi agréable et aussi

flatteur, et l'intérêt le plus agréable est celui qui saisit le plus et qui fait l'impression la plus générale et la plus sûre, parce qu'on ne s'intéresse, peut être, que pour avoir du plaisir. On pouvoit donc craindre que le caractere sombre et noir de Sidney, loin de saisir, ne révoltât. On regarde avec plus de complaisance le coloris tendre et gracieux de l'Albane que les touches savantes, fortes et rembrunies de Rubens et du Titien... Il falloit que *Sidney* arrachât l'aveu de l'esprit par la vérité la plus frappante, et celui du cœur par la plus touchante situation. Il falloit aussi que l'état de l'ame de Sidney et son caractere fussent présentés d'abord de la maniere la plus sensible et la moins révoltante, afin que le Spectateur pût se familiariser avec eux. Il falloit intéresser la curiosité à voir les progrès d'une situation aussi neuve et aussi critique pour l'amener de-là, sans peine, à la catastrophe qui en est la suite. Tous ces différens objets paroissent remplis avec une intelligence fine et délicate. Le caractere et la situation de l'ame de Sidney sont si décidés, qu'ils ont percé, quoique malgré lui, aux yeux mêmes de Dumont, son valet-de-chambre, qui en fait l'exposition

l'exposition, en ouvrant la scene.... Henri, le jardinier, explique ensuite à Dumont (scene VIII du premier acte) ce travers d'esprit, dont l'Angleterre fournit tant d'exemples, dans toutes les conditions, et dont le François qui a le plus réfléchi peut à peine avoir l'idée. La définition qu'il en donne, quoique dans le ton simple et grossier de son état, a toute la justesse du bon-sens le plus sûr. Elle respire autant la saine philosophie que la vraisemblance; elle fixe la situation de Sidney; elle acheve de mettre le Spectateur dans sa confidence; enfin la naïveté et la plaisanterie qui regnent dans le ton font avec le fonds des choses un contraste nécessaire dans un tableau qu'il falloit égayer par le ridicule, pour qu'il ne révoltât pas par la noirceur.... Les dévelopemens du caractere de Sidney, deviennent plus vrais, plus sérieux, plus fins et plus intéressans au second acte, dans ses deux scenes (la seconde et la sixieme) avec Hamilton, son ami, qui ont paru le chef-d'œuvre de l'esprit, du raisonnement et du dialogue. La raison et l'amitié, d'un côté; de l'autre, le dégoût, raisonné, de la vie, soutenu par le sen-

timent, y sont balancés avec une force qui se file par les gradations les plus fines.... Ces deux scenes sont entiérement remplies de très-beaux vers, qui marquent la différence essentielle du caractere de Sidney d'avec celui du *Misantrope*, et qui font, de plus, l'éloge du cœur de l'Auteur, autant que sa Piece, en général, fait celui de son esprit.... Ce même acte fournit aussi une situation touchante, dont les larmes ont fait plus d'une fois l'éloge ; lorsque l'on rend à Hamilton la lettre où Sidney lui fait part de sa résolution (scenes quatrieme et cinquieme). Cette situation amene une scene attendrissante, entre Hamilton et Sidney (la scene suivante), où la façon de penser de celui-ci, qu'il avoit dissimulée jusqu'alors ; et qui avoit, cependant, percé, malgré lui, se développe tout-à-fait.... Cet acte est terminé par une scene pleine de sentiment, (la huitieme) entre Rosalie et Hamilton. L'amour généreux et constant de Rosalie, malgré tous les sujets qu'elle a de se plaindre de Sidney, la joie que donne à Hamilton une rencontre aussi imprévue, l'espérance qu'il en conçoit, le trouble et l'embarras de l'un et de l'autre sont autant de

mouvemens qui augmentent sensiblement l'intérêt de la Piece.... Le troisieme acte offre, d'un bout à l'autre, le tableau le plus touchant. Sidney, croyant s'être empoisonné, retrouve Hamilton, qui, ne sachant rien de l'exécution de son projet funeste, combat encore (scene seconde) sa résolution, par tout ce que l'amitié inspire de plus tendre, et emploie enfin l'amour pour derniere ressource, en faisant paroître Rosalie (scene troisieme). Il est aisé de sentir combien cette situation, maniée avec autant d'art que de sentiment, doit faire d'impression par ses mouvemens vifs et contrastés. Sidney, touché des reproches tendres de Rosalie et du pardon généreux qu'elle lui accorde, semble étouffer l'amour que celui de Rosalie fait renaître en son cœur; et que l'inquiétude où elle est de le voir balancer le force enfin de déclarer, avec transport. Cet aveu produit dans l'ame de Sidney les regrets et les remords. Il est convaincu de son erreur, et le repentir fait naître en lui le désespoir. Les larmes que cette situation a arrachées prouvent, mieux que tous les éloges, qu'elle est filée avec la plus fine intelligence du Théâtre.

Toutes les représentations en ont été marquées par ce suffrage du cœur si décisif pour le succès d'une Piece. Cette situation violente se trouve enfin heureusement terminée par un dénouement nécessaire. Dumont fait cesser la plus cruelle inquiétude, en apprenant qu'il a changé le fatal breuvage. On convient, en général, que ce troisieme acte respire autant le sentiment et la passion que le second brille de neuf et de génie. En un mot, il paroît digne de finir une Piece, qui, par les caracteres, la conduite, les situations, l'intérêt, le dialogue, et, sur-tout, le style fort de choses, saillant et soutenu dont elle est écrite, d'un bout à l'autre, et les vers brillans et faits pour passer en proverbes dont elle fourmille, peut faire dire, à juste titre :

*. . . . Cui lecta potenter erit res,*
*Nec facundia deseret hunc nec lucidus ordo.* »

« Il n'est pas nécessaire d'observer que les sentimens qui sont dans la bouche de Sidney, lorsqu'il veut se tuer, ne sont exposés que pour en montrer l'erreur, qui est si bien prouvée par Hamilton, » ajoute l'Auteur du *Mercure*.

« On a dit que Gresset auroit dû se départir du projet de faire entrer la teinte comique dans cette Piece. S'il eût approfondi le caractere de son héros, s'il l'eût fait mourir, victime de son dégoût de la vie, au moment où il retrouve une maîtresse qu'il adore, cette Piece seroit restée au Théatre, ajoutoit-on. Malgré ces réflexions, observe l'Auteur d'une Vie de Gresset, publiée à Paris, chez Berton, en 1779, on admire le talent et l'adresse avec lesquels Gresset a su tempérer, fort naturellement, le lugubre de sa Comédie par des dialogues agréables entre Sidney, toujours chagrin, et son valet-de-chambre, toujours gai, content et joyeux. Le style en est ingénieux, le dessein bien conçu, le plan bien arrangé et bien conduit. Il y a des scenes jolies, naturelles, touchantes, essentielles à la Piece. Il y en a même d'admirables qui font diversion avec ce qu'a de noir le projet affreux du principal personnage. Jamais on n'entendit au Théatre une plus belle, plus solide, plus agréable philosophie. La sagesse sublime regne dans cette Piece, pleine de leçons sublimes pour les mœurs. La question du suicide

est savamment traitée dans le second acte, et le dialogue de cet acte est digne des *Tusculanes*. Cet Ouvrage est du nombre de ceux qui brillent toujours plus sur le papier que sur le Théatre. Il ne faut que réfléchir et être un peu Philosophe pour le goûter. Le principal personnage n'offre que du triste, du noir. Il excite la pitié et l'horreur, comme un personnage de Tragédie. On prend, cependant, part à sa douleur. C'est un homme ferme et éloquent dont le sort intéresse. Les pensées et la belle versification attachent, et cette Comédie plaît infiniment à la lecture. Peut-être l'Auteur auroit-il dû réserver pour une Tragédie toutes les beautés, les grandes idées et les dialogues sublimes, marqués au coin du génie et du bon goût. Au reste, il a peint dans cette Piece ses propres mœurs, qui étoient douces, aimables et aussi chéries que ses talens. En vain y représente-t-il les chagrins, les dégoûts dont la nature humaine est assaillie sans cesse : il la fait aimer ; et en lisant ses vers, on trouve qu'il est encore des plaisirs dans la vie. »

Cette derniere idée est précisément celle qu'avoit eue M. d'Arnaud en adressant les vers sui-

vant à Gresset, lors des premieres représentations de *Sidney*, et qui furent insérés dans le *Mercure* d'Août 1745 :

« En vain, de ce pinceau conduit par le génie,
» Tu nous peins les dégoûts et les chagrins divers
» Dont l'humaine nature est sans cesse assaillie ;
» Tu sais la faire aimer, Gresset! Qui lit tes vers
» Trouve qu'il est encor des plaisirs dans la vie ! »

L'Auteur de cette Vie de Gresset auroit pu rapporter ces vers tels que M. d'Arnaud les a faits, sans se donner la peine de les délayer dans une prose qui ne pouvoit qu'affoiblir l'idée qu'ils renferment.

L'Auteur des *Observations sur Gresset et sur ses Ouvrages*, insérées dans le treizieme volume du *Nécrologe des Hommes célebres de France*, prétend que « les succès de La Chaussée, dans l'espece de Comédie sérieuse dont il est regardé comme l'inventeur, inspirerent, sans doute, à Gresset, le sujet un peu lugubre de *Sidney* ; et il ajoute que si cette Piece parut moins intéressante que *Mélanide*, et quelques autres Drames de La Chaussée, Gresset eut, du moins, l'avantage de prouver qu'il lui étoit très-supérieur dans l'art

d'écrire, et que s'il eût continué à s'exercer dans le même genre, il en seroit devenu le modele ; mais qu'heureusement le bon goût le ramena à la bonne Comédie, pour laquelle il étoit né, et dont, peut-être, il eût été le restaurateur, si le motif respectable de la Religion ne l'eût pas détourné trop tôt de la carriere du Théatre. »

*Sidney* fut repris, pour la premiere fois, le 22 Octobre 1770, avec succès, et, depuis, il a été redonné de tems en tems.

# SIDNEY,

## COMÉDIE,

## EN TROIS ACTES, EN VERS,

## DE GRESSET;

*Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 3 Mai* 1745.

---

Hinc illud est tædium et displicentia sui.... fastidio esse cœpit vita et ipse mundus, et subit illud rabidarum deliciarum, Quousque eadem?

SENECA.

---

A

# PERSONNAGES.

SIDNEY.

ROSALIE.

HAMILTON.

DUMONT, valet-de-chambre de Sidney.

HENRI, jardinier.

MATHURINE, fille de Henri.

*La Scene est en Angleterre, dans une maison de campagne de Sidney.*

# SIDNEY,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

DUMONT, *seul.*

Il falloit, sur ma foi ! que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite
Fût un triste animal ! Quel ennuyeux séjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour !
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre
Je partage l'ennui dont se nourrit mon maître,
J'ai vieilli de trois ans.... Est-il devenu fou,
Monsieur Sidney ? Quoi donc ! se nicher en hibou,
Lui, riche, jeune, exempt de tout soin incommode,
Au milieu de son cours des femmes à la mode,
A la veille, morbleu ! d'avoir un Régiment,
Planter-là l'univers, s'éclipser brusquement,
Quitter Londre et la Cour pour sa maudite Terre !....
Si je savois, du moins, quel sujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus....
Mais, j'ai beau lui parler, il ne me répond plus.

Depuis un mois entier, c'est le silence même...
Oh! je saurai pourquoi nous changeons de systême.
Il ne sera pas dit que nous nous ennuîrons
Sans que de notre ennui nous sachions les raisons...
*( Faisant quelques pas pour entrer chez Sidney, et puis revenant. )*
Allons.... J'allois me faire une belle querelle!
Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle.
Il n'a point amené seulement un laquais.
Il faut qu'en ce désert je sois tout, désormais,
Et qu'un valet-de-chambre ait la peine de faire
Le service des gens, outre son ministere!
Ah! la chienne de vie!... Encor si dans ces bois,
Pour se désennuyer, on voyoit un minois,
Certain air, quelque chose, enfin, dont, au passage,
On pût, avec honneur, meubler son hermitage,
On prendroit patience, on auroit un maintien;
Mais rien n'existe ici.... ce qui s'appelle rien!
C'est pour un galant homme un pays de famine....
J'ai pourtant entrevu certaine Mathurine,
Fille du jardinier, gentille; mais cela
M'a l'air si sot, si neuf.... Ah! parbleu! la voilà....

## SCENE II.

MATHURINE, DUMONT.

DUMONT.

(*Mathurine fait beaucoup de révérences.*)
Bonjour, ma belle enfant!... Point de cérémonie,
Approchez.... Avez-vous honte d'être jolie?
Pourquoi cette rougeur et cet air d'embarras?

MATHURINE.

Monsieur....

DUMONT.

Ne craignez rien. Où portiez-vous vos pas?

MATHURINE.

Monsieur; je vous cherchois.

DUMONT, *à part.*

Ceci change de note!
Me chercher!.... Mais, vraiment, elle n'est pas si sotte!

MATHURINE.

Vous êtes notre maître?

DUMONT.

A-peu-près... Mais voyons.
Comme au meilleur ami, contez-moi vos raisons?

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monsieur, je suis venue.

DUMONT.

Oh! je vous vois pour vous.

MATHURINE.

Une Dame inconnue,
Depuis quatre ans entiers, toujours dans le chagrin,
Demeure en ce pays, dans un château voisin.

DUMONT.

Achevez; dites-moi, que veut cette inconnue?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger, dès que vous l'aurez vue.
Je ne sais quel service elle espere de vous;
Mais si-tôt qu'elle a su que vous étiez chez nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué sa joie,
Et si je viens ici, c'est elle qui m'envoie
Vous demander, Monsieur, un moment d'entretien.
Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

DUMONT, *à part.*

Des avances!... Oh! oh! le monde se renverse!....
On a raison, l'aisance est l'ame du commerce....
( *A Mathurine.* )
Oui, qu'elle se présente.... Au reste, elle a bien fait
De vous donner en chef le soin de son projet....
Quel mérite enfoui dans une terre obscure!
J'admire les talens que donne la nature!
Déja dans l'ambassade! Auroit on mieux le ton
Et l'air mystérieux de la profession
Quand on auroit servi vingt petites-maîtresses,
Et de l'art du message épuisé les finesses?
Mais ce rôle pour vous, ma fille, est un peu vieux,
Votre âge en demande un que vous rempliriez mieux;
Et, sans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de secrets que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien, moi !...

(*A part.*)

Ma foi ! je la prendrois, si j'étois sans emploi....

(*A Mathurine.*)

Tenez ; je ne veux point tromper votre franchise,
Monsieur est là-dedans : vous vous êtes méprise.
Je ne suis qu'en second ; mais cela ne fait rien,
Je parlerai pour vous, et l'affaire ira bien.
C'est un consolateur de Beautés malheureuses,
Qui fait, quand il le veut, des cures merveilleuses !

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien, sur-tout !...
On vient.... Chut ! c'est mon pere.

DUMONT, *à part.*

Oh ! des peres par-tout.

---

## SCENE III.

HENRI, DUMONT, MATHURINE.

HENRI, *apportant un paquet de lettres, et appercevant Mathurine.*

Ah ! ah ! c'est trop d'honneur, Monsieur, pour notre fille....

DUMONT.

Vraiment, Maître Henri, je la trouve gentille !

HENRI.

Ça ne dit pas grand'chose.

DUMONT.

Oh ! que cela viendra,
Le tems et ton esprit.... Mais que portes-tu là ?

HENRI, *lui donnant les lettres.*

Un paquet, qu'un courier m'a remis à la porte.

DUMONT.

Et qu'est-il devenu ?

HENRI.

Bon ! le diable l'emporte,
Et ne le renverra que dans trois jours d'ici.

DUMONT.

( *A Henri et à Mathurine.* )
J'entends, je crois, mon maître... Oui; sortez, le voici.

( *Henri et Mathurine sortent.* )

---

## SCENE IV.

SIDNEY, *entrant en lisant bas quelques papiers ;* DUMONT.

DUMONT.

OSEROIS-JE, Monsieur, ( cela sans conséquence,
Et sans prétendre après gêner votre silence )
Vous présenter deux mots d'interrogation ?
Comme j'aurois à prendre une précaution,

Si nous avions long-tems à rêver dans ce gîte,
Faites-moi le plaisir de me l'apprendre vîte,
Vu que si nous restons quatre jours seulement,
Je voudrois m'arranger, faire mon testament,
Me mettre en regle... Enfin, Monsieur, je vous le jure;
Je ne puis plus tenir dans cette sépulture.
Etant seul on raisonne; on bâille en raisonnant,
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament.

SIDNEY.

Une table, une plume.

( *Dumont lui approche une table, sur laquelle il y a tout ce qu'il faut pour écrire.* )

DUMONT.

Eh ! mais....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Point de répliques.
Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT, *à part.*

Nous sommes laconiques!

( *Il sort.* )

---

## SCENE V.

SIDNEY, *seul, s'asseyant près de la table.*

Depuis qu'à ce parti mon esprit s'est rangé,
Du poids de mes ennuis je me sens soulagé.
Nulle chaîne, en effet, n'arrête une ame ferme;
Et les maux ne sont rien quand on en voit le terme...

( *Il se met à écrire.* )

*( Après avoir écrit quelques lignes. )*

O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les graces, la vertu,
Vous, dont mon inconstance empoisonna la vie,
Si vous vivez encor, ma chere Rosalie,
Vous verrez que mon cœur regretta nos liens !
Des mains de mon ami vous recevrez mes biens.
Il ne trahira point les soins dont ma tendresse
Le charge, en expirant, dans ces traits que je laisse.

*( Il continue d'écrire. )*

---

## SCENE VI.

DUMONT, SIDNEY.

DUMONT.

MA requête, Monsieur, touchant notre retour,
( A quoi vous répondrez, on ne sait pas le jour )
*( Il met les lettres sur la table. ) ( A part. )*
M'avoit fait oublier ce paquet.... Il envoie,
Sans doute, un homme à Londre ; usons de cette voie.
*( Il prend une plume qu'il taille. )*

SIDNEY, *écrivant.*

Que vas-tu faire ?

DUMONT.

Moi ? mes dépêches. Parbleu !
Il faut mander, du moins, que je suis en ce lieu.

Croyez-vous qu'on n'ait point aussi ses connoissances ?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienséances :
Partir sans dire adieu, se gîter sans dire où !
Dans ma société l'on me prend pour un fou !
D'ailleurs, quitter ainsi la bonne compagnie,
Monsieur, c'est être mort au milieu de sa vie.
Vous avez, il est vrai, des voisins amusans,
D'agréables Seigneurs, des campagnards plaisans,
Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes ;
Cela fera, vraiment, des visites parfaites !

SIDNEY.

Console-toi, demain Londres te reverra.

DUMONT.

Vous me ressuscitez ! j'étois mort sans cela !

SIDNEY, *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc point au pays où nous sommes ?

DUMONT.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes.
Quel diable de jargon ! Je ne vous connois plus.
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus.
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence,
Je n'avois pas encor regretté mon pays :
Je me trouvois à Londre aussi-bien qu'à Paris.
J'étois, dans le grand monde, employé près des Belles,
Je portois vos billets ; j'étois bien reçu d'elles.
De l'amant en quartier on aime le coureur.
Je remplissois la charge avec assez d'honneur.
En un mot, je menois un train de vie honnête,
Mais ici je me rouille, et je me trouve bête.

Ma foi ! nous faisons bien de partir promptement,
Et d'aller à la Cour, notre unique élément....
Mais, puisque nous partons, qu'est-il besoin d'écrire ?

SIDNEY.

Tu pars ; je reste, moi.

DUMONT.

Quel chagrin vous inspire
Ce changement d'humeur, cette haine de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?
Je devine, à-peu-près, d'où vient cette retraite :
Oui, c'est quelque noirceur que l'on vous aura faite.
Quelque femme, abrégeant son éternelle ardeur,
S'est-elle résignée à votre successeur ?
Il est piquant pour moi, qui n'ai point de querelles,
Et suis en pleine paix avec toutes nos Belles,
D'être forcé de vivre en ours, en hébêté,
Parce que vous boudez, ou qu'on vous a quitté !

SIDNEY, *sans l'écouter.*

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre.
Sur l'adresse, du moins, je l'imagine ainsi.

SIDNEY.

Comment ! par quel hasard me sait-il donc ici ?
( *Il lit bas une des lettres du paquet, et laisse les autres sans les ouvrir.* )
( *Après avoir lu.* )
Il me mande qu'il vient ; mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux solitaires.
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir.

DUMONT.

DUMONT.

Et vous laisser ici rêver, sécher, maigrir,
Entretenir des murs, des hiboux et des hêtres?...
Mais j'ai vu quelquefois que vous lisiez vos lettres...

( *Il lit bas les adresses des lettres fermées.* )

( *Après les avoir lues toutes, et lui en présentant une.* )

Ou je suis bien trompé, Monsieur, ou celle-ci
Est de quelque importance; elle est de la Cour.

( *Sidney prend la lettre et la lit bas.* )

SIDNEY, *après avoir lu.*

Oui,
Et j'ai ce Régiment....

DUMONT.

Je ne me sens pas d'aise!...
Allons, Monsieur, je vais préparer votre chaise.
Sans doute, nous partons. Il faut remercier...
Mais quel est ce mystere? Il est bien singulier
Qu'après tant de desirs, de poursuites, d'attente,
Obtenant, à la fin, l'objet qui vous contente,
Vous paroissiez l'apprendre avec tant de froideur!

SIDNEY, *se remettant à écrire.*

Es-tu prêt à partir? J'ai fait.

DUMONT.

Sur mon honneur,
Je reste confondu! Cet état insensible,
Votre air froid, tout cela m'est incompréhensible;
Et, si, jusqu'à présent, je ne vous avois vu
Un maintien raisonnable, un bon-sens reconnu,
Franchement, je croirois.... excusez ce langage....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage!

DUMONT.

Et, pour nourrir l'ennui qui vous tient investi,
Vous entretenez-là votre plus grave ami?
Ce n'est qu'un Philosophe. Au lieu de cette épître,
Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre,
Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisans
A ces autres amis toujours foux et brillans,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse?

SIDNEY.

Pour des soins importans à lui seul je m'adresse.
Tous ces autres amis, réunis par l'humeur,
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur.
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable.
L'homme qui pense est seul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins, en vous quittant, je prétends vous laisser
En bonne compagnie. On vient de m'adresser
Une Nymphe affligée, et qui, lasse du monde,
Cache dans ce désert sa tristesse profonde.
Cela sent l'aventure!... Elle veut, m'a-t-on dit,
De ses petits malheurs vous faire le récit.
Outre qu'elle est en pleurs, on dit qu'elle est charmante.
Si cela va son train, gardez-moi la suivante.
Vous savez là-dessus les usages d'honneur?

SIDNEY.

Laisse tes visions!

DUMONT.

Des visions, Monsieur !
C'est, parbleu ! du solide, et tel qu'on n'en tient gueres.
J'ai lâché, pour nous deux, quelques préliminaires.
Ne vous exposez pas à les désespérer,
Et, pour tuer le tems, laissez-vous adorer.
Irai-je, en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Laisse-moi. Je ne veux voir personne.

DUMONT.

Oh ! pour le coup, Monsieur, je vous tiens trépassé.
Vous ne sentez plus rien.

SIDNEY, *se levant et emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi, j'ai laissé
Un papier important....

( *Il sort.* )

---

## SCENE VII.

DUMONT, *seul.*

Je n'y puis rien connoître.
La tête, par ma foi ! tourne à mon pauvre maître,
Et me voilà, tout seul, chargé de la raison
Et du gouvernement de toute la maison.
Il est blasé sur tout, tandis qu'un pauvre diable

Comme moi, goûte tout, trouve tout admirable.
On est fort malheureux avec de pareils rats!
Je suis donc heureux, moi? Je ne m'en doutois pas!
Il partira, s'il veut que je me mette en route;
( *Refléchissant.* ) ( *Appellant.* )
Et sa lettre.... Attendez.... Henri!

HENRI, *derriere le Théatre.*

Monsieur!

DUMONT, *appellant.*

Écoute....

( *A part.* )
Il a beau commander, je ne partirai pas.
Son air m'alarme trop pour le quitter d'un pas!

---

## SCENE VIII.

HENRI, DUMONT.

DUMONT.

IL faut aller à Londre, et porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monsieur, s'il le faut.

DUMONT.

On va te la remettre...

( *A part.* )
Il est malade ou fou; peut-être, tous les deux....
Quel est donc le malheur de tous ces gens heureux;
Ils nagent en pleine eau; quel diable les arrête?

HENRI.

Tenez, Monsieur Dumont, je ne suis qu'une bête;
Mais voyant notre maître, et rêvant, à part moi,
J'estime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi.
Étant chez feu Monsieur, j'ons vu la compagnie;
J'ons entendu causer le monde, dans la vie.
Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais plaisans.
Ils n'ont pas l'air joyeux; ils attristent les gens.
Comme ils sont toujours bien, leur joie est toute usée.
Vous ne les voyez plus jetter une risée.
Il leur faudroit du mal et du travail, par fois.
Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un Bourgeois!
Mais, pour en revenir au mal de notre maître,
Je sommes, voyez-vous? pour nous y bien connoître,
Puisque j'ons vu son pere aller le même train.
Il fera, tout de même, une mauvaise fin,
Si cela continue, et ce seroit dommage
Qu'un si brave Seigneur, si bon maître, si sage...

DUMONT, *l'interrompant.*

Oui, vraiment.... Mais, dis-moi, qu'avoit son pere?

HENRI.

Rien:
Le mal qui tue ici ceux qui se portont bien.

DUMONT.

Comment donc?

HENRI.

Ah! ma foi! qui l'entendra, l'explique.
Je ne sais si chez vous c'est la même rubrique
Comme en ce pays-ci; mais je voyons des gens
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être foux en dedans,

Qui, sans aucun sujet, fans nulle maladie,
Plantont-là brusquement toute la compagnie;
Et, de leur petit pas, s'en vont chez les défunts,
Sans prendre de témoins, de peur des importuns.
Tenez, défunt son pere, honneur soit à son ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une femme,
Semblable à son enfant comme deux gouttes d'iau;
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même châtiau.
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne;
Or il ne parloit plus pour moi, ni pour personne....
Mais la parole est libre, et cela n'étoit rien.
Je le voyions varmeil, comme s'il étoit bien.
Point du tout: un biau jour il dormit comme un diable,
Si bien qu'il dort encore. On trouva sur sa table
Un certain brinborion, où l'on sut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi, pour ne plus s'éveiller.
C'étoit un grand esprit!

DUMONT.

C'étoit un très-sot homme!
Le fils pourroit fort bien faire le second tome....
Laisse-moi faire.... Il vient.... Allons, va t'apprêter.
Reviens vîte.

(*Henri sort.*)

## SCENE IX.

SIDNEY, DUMONT.

SIDNEY.

Es-tu prêt?

DUMONT.

Oui, tout prêt à rester.

SIDNEY.

Comment?

DUMONT.

J'ai réfléchi.... D'ailleurs, l'inquiétude....
Et puis de certains bruits sur votre solitude....

SIDNEY.

Quoi! que t'a-t-on dit? qui?

DUMONT.

Je ne cite jamais.
Il suffit qu'à vous voir triste dans cet excès,
Et changé, tout à coup, de goût et de génie,
On vous croiroit brouillé, Monsieur, avec la vie.
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer
Que pour vous y laisser lentement trépasser.

SIDNEY.

Où prends-tu cette idée?

DUMONT.

Il est vrai qu'elle est folle;
Mais la précaution n'est pas un soin frivole.

La vie est un effet, dont je fais très-grand cas,
Et j'y veille pour vous, si vous n'y veillez pas?

SIDNEY.

Dumont, à ce propos, s'aime donc bien au monde?

DUMONT.

Moi! Monsieur? Mon projet, si le Ciel le seconde,
Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour.
On ne vit qu'une fois; et, puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie.
J'aurois été Héros, sans l'amour de la vie;
Mais dans notre famille on se plaît ici-bas.
Vous savez que des goûts on ne dispute pas?
Mon pere et mes ayeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon systême, autant que je le juge,
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs.
Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on publie;
Nous autres bonnes gens, nous n'avons que la vie;
Nous avons de la peine, il est vrai; mais, enfin,
Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain:
En quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être!

SIDNEY.

Laisse-là ton sermon, et va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en suis fâché, Monsieur, cela ne se peut pas.

SIDNEY.

De vos petits propos, à la fin, je suis las.
J'aime assez, quand je parle, à voir qu'on obéisse;
Et quand un valet fat montre quelque caprice,
Je sais congédier.

DUMONT, *à part.*

Ayez des sentimens ;
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens !
Est-ce pour mon plaisir (j'enrage, quand j'y pense !)
Que je demeure ici ? La belle jouissance !
Si mon attachement....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Cessez de m'ennuyer,
Et partez, ou si-non....

(*On entend le bruit d'un fouet.*)

DUMONT.

Voilà votre courier.

(*Henri paroît.*)

SIDNEY.

Qui ?

DUMONT, *montrant.*

Lui. C'est mon Commis.

---

## SCENE X.

HENRI, SIDNEY, DUMONT.

SIDNEY, *à Dumont.*

Faquin ! quel est le maître ?

DUMONT.

Monsieur, je sais fort bien que c'est à vous à l'être ;
Mais enfin dans la vie il est de certains cas....

Battez-moi, tuez-moi; je ne partirai pas.
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes,
Et, plus vous me pressez, plus mes craintes secretes...

SIDNEY, *à Henri.*

Henri, partez pour Londre, et portez, dans l'instant,
A Milord Hamilton ce paquet important....

( *A Dumont.* )

Vous, sortez de chez moi. Faites votre mémoire,
Après quoi partez.

( *Il sort.* )

---

## SCENE XI.

DUMONT, *seul.*

Bon ! me voilà dans ma gloire !
Vous me chassez ? Tant mieux ; je m'appartiens : ainsi
Je m'ordonne séjour, moi, dans ce pays-ci....
Il n'aura pas le cœur de me quitter ! il m'aime;
Et je veux le sauver de ce caprice extrême....
Les maîtres, cependant, sont des gens bien heureux,
Que souvent nous ayions le sens commun pour eux !

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous me tirez, Monsieur, d'une très-grande peine,
Et je bénis cent fois l'instant qui vous amene !
Voyez mon pauvre maître, et traitez son cerveau.
Peut-être saurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même il se condamne à cette solitude,
Et s'il veut, malgré moi, s'en faire une habitude.
Il vient de vous écrire, et, sans doute, ici près,
Vous aurez, en chemin, rencontré son exprès.

HAMILTON.

Non; mais j'ai remarqué, traversant l'avenue,
Deux femmes, dont je crois que l'une m'est connue.
Mais ma chaise a passé; je n'ai pu les bien voir.
T'a-t-on dit ce que c'est ? Pourroit-on le savoir ?

DUMONT.

Je devine, à-peu-près. Au pays où nous sommes
Il faut, Monsieur, qu'il soit grande disette d'hommes !
Dès qu'on a su mon maître établi dans ces lieux,
Ambassade aussi-tôt, sans prélude ennuyeux.

Mais lui, comme il n'est plus qu'une froide statue,
Il a, tout nettement, refusé l'entrevue.
Moi, qui ne suis point fait à de telles rigueurs,
Je prétends m'en charger; j'en ferai les honneurs.
Je les prends pour mon compte, et je sais trop le monde,
Si le cœur vous en dit....

HAMILTON, *l'interrompant.*

Va, fais qu'on te réponde;
Instruis-toi de leurs noms.... Mais est-il averti?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici.
Il promene ici-près sa rêverie austere.
Vous l'avez vu là bas changer de caractere,
De ses meilleurs amis éviter l'entretien,
Tout fuir, jusqu'aux plaisirs? Tout cela n'étoit rien!

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir? Quelle seroit la cause....

DUMONT, *l'interrompant.*

Il seroit trop heureux s'il avoit quelque chose!
Mais, ma foi! je le crois affligé sans objet.

HAMILTON.

De ce voyage, au moins, dit-il quelque sujet?

DUMONT.

Bon! parle-t-il encor! Se taire est sa folie.
Ce qu'il vient d'ordonner, sur le champ il l'oublie.
Il m'avoit chassé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié;
Quelques momens après je sers à l'ordinaire:
Il dîne, sans me dire un mot de notre affaire.

Voilà

Voilà ce qui m'afflige, et non sans fondement!
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant;
Je lui croirois la fievre, et, puisqu'il faut le dire,
Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon délire!
On sauroit le remede en connoissant le mal;
Mais, par un incident et bizarre et fatal,
Grave dans ses travers, tranquille en sa manie,
Il est fou de sang-froid, fou par philosophie,
Indifférent à tout comme s'il étoit mort.
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec transport
Un Régiment. Eh! bien, il en a la nouvelle
Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rappelle.
Il avoit, m'a-t-on dit, certain pere autrefois,
Qui, cachant, comme lui, sous un maintien sournois
Sa tristesse, ou plutôt sa démence profonde,
Ici même, un beau jour, s'escamotta du monde.
C'est un tic de famille, et j'en suis pénétré!
Enfin, sans vous, Monsieur, c'est un homme enterré!...
Voyez, interrogez. Il vous croit, il vous aime.
Je vous laisserai seuls.... Mais le voici lui-même.

(*Il sort.*)

## SCENE II.

SIDNEY, HAMILTON.

HAMILTON.

J'AI voulu le premier vous faire compliment,
Ami. C'étoit trop peu qu'écrire simplement;
Et je viens vous marquer, dans l'ardeur la plus vive,
Combien je suis heureux du bien qui vous arrive....
Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour
Un air si peu sensible aux graces de la Cour!

SIDNEY.

Je vais vous avouer, avec cette franchise
Que l'amitié sincere entre nous autorise,
Que j'aurois mieux aimé, je vous le dis sans fard,
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard.
Dans ce même moment, on vous porte ma lettre,
Sur un point important, qui ne peut se remettre;
Et si vous entriez dans mes vrais intérêts....

HAMILTON, *l'interrompant.*

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts?
Je ne vous conçois pas! Cet emploi qu'on vous donne,
Pour en remercier, vous demande en personne.
Quoi! restez-vous ici?

SIDNEY.

Je ne vous cache pas
Que, dégoûté du monde, ennuyé du fracas,

Fatigué de la Cour, excédé de la Ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre asyle.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé;
Et, sur quelques motifs que votre goût se fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde.
Il ne lui faut jamais donner légérement
Ces spectacles d'humeur, qu'on soutient rarement.
On le quitte, on s'ennuie, on souffre, on dissimule.
On revient, à la fin; on revient ridicule.
Un mécontent, d'ailleurs, est bientôt oublié!
Tout meurt, faveur, fortune et jusqu'à l'amitié.
Son histoire est finie; il s'exile : on s'en passe,
Et, lorsqu'il reparoît, d'autres ont pris la place.
Ne peut-on autrement échapper au chaos?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
Faut-il fuir tout commerce et s'enterrer d'avance?
L'homme sensé, qu'au monde attache sa naissance,
Sans quitter ses devoirs, sans changer de séjour,
Peut vivre solitaire au milieu de la Cour.
S'affranchir, sans éclat, ne voir que ce qu'on aime,
Ne renoncer à rien; voilà le seul systême....
Mais, parlez-moi plus vrai; d'où vous vient ce dessein?
Quel chagrin avez-vous?

SIDNEY.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul sujet d'en avoir!

HAMILTON.

C'est donc misantropie?
Prévenez, croyez-moi, cette sombre manie!
Quels que soient les humains, il faut vivre avec eux:
Un homme difficile est toujours malheureux.
Il faut savoir nous faire au pays où nous sommes,
Au siecle où nous vivons.

SIDNEY.

Je ne hais point les hommes.
Ami, je ne suis point de ces esprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés,
Qui ne trouvant ni vrai, ni raison, ni droiture,
Meurent, en médisant de toute la nature.
Les hommes ne sont point dignes de ce mépris.
Il en est de pervers; mais, dans tous les pays
Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la sagesse;
J'ai trouvé des raisons d'aimer l'humanité,
De respecter les nœuds de la société,
Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables
D'offenser, d'affliger, de haïr mes semblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné?

SIDNEY.

Qu'auriez-vous fait, vous-même? Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une tristesse extrême,
Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
D'homme ennuyé par-tout, et par-tout ennuyeux.

C'est un état qu'en vain vous voudriez combattre.
Insensible aux plaisirs, dont j'étois idolâtre,
Je ne les connois plus. Je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vuide et l'ennui.
Cette uniformité des scenes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appesantie.
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets
Ne doit nous ramener que les mêmes objets;
Et, par l'expérience instruit à les connoître,
Je reste sans desirs sur tout ce qui doit être.
Dans le brillant fracas où j'ai long-tems vécu,
J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu;
J'ai rempli, pour ma part, ce théatre frivole.
Si chacun n'y restoit que le tems de son rôle,
Tout seroit à sa place, et l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels, dont le Public est las!
Le monde, usé pour moi, n'a plus rien qui me touche;
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche
Qu'étranger désormais à la société
Je viens de mes déserts chercher l'obscurité.

HAMILTON.

Quelle fausse raison, cher ami, vous égare
Jusqu'à croire défendre un projet si bizarre?
Si vous avez goûté tous les biens des humains,
Si vous les connoissez, le choix est dans vos mains.
Bornez-vous aux plus vrais, et laissez les chimeres,
Dont le repentir suit les lueurs passageres.
Quel fut votre bonheur! à présent sans desirs,
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaisirs?
Eh! quoi, n'en est-il point au-dessus de l'ivresse

Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse ?
Ce tourbillon brillant des folles passions,
Cette scene d'erreurs, d'excès, d'illusions
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la sphere ?
La raison à nos vœux ouvre une autre carriere.
Croyez-moi, cher ami, nous n'avons pas vécu;
Employer ses talens, son tems et sa vertu,
Servir au bien public, illustrer sa patrie,
Penser, enfin, c'est-là que commence la vie.
Voilà les vrais plaisirs, dignes de tous nos vœux,
La volupté, par qui l'honnête-homme est heureux!
Notre ame pour ces biens est toute neuve encore....
Vous ne m'écoutez pas ! Quel chagrin vous dévore ?

SIDNEY.

Je connois la raison : votre voix me l'apprend ;
Mais que peut-elle, enfin, contre le sentiment ?
Marchez dans la carriere, où j'aurois dû vous suivre,
Pour moi, je perds déja l'espérance de vivre.
En vain à mes regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie, et d'un bonheur nouveau.
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être :
Mon état désormais est de n'en plus connoître.
Privé du sentiment, et mort à tout plaisir,
Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

HAMILTON.

Connoissez votre erreur. Cet état méprisable,
Ce néant déshonore une ame raisonnable.
Quand il vous faudroit fuir le monde et l'embarras,
L'homme qui sait penser ne se suffit-il pas ?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,

Ne vous reste-t-il point à jouir de vous-même ?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croyez-moi,
Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi,
Heureux de se trouver, et digne de se plaire !
Je ne conseille point une retraite entiere :
Partagez votre goût et votre liberté
Entre la solitude et la société.
Des jours passés ici dans une paix profonde
Vous feront souhaiter le commerce du monde.
L'absence, le besoin vous rendront des desirs ;
Il faut un intervalle, un repos aux plaisirs.
Leur nombre accable, enfin. Le sentiment s'épuise,
Et l'on doit se priver, pour qu'il se reproduise.
Vous en êtes l'exemple, et tout votre malheur
N'est que la lassitude et l'abus du bonheur.
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs sentimens. On est ce qu'on veut être.
Souverain de son cœur, l'homme fait son état,
Et rien sans son aveu ne l'éleve ou l'abat.
Mais, enfin, parlez-moi sans fard, sans défiances.
Quelque dérangement, causé par vos dépenses,
N'est-il point le sujet de ces secrets dégoûts ?
Je puis tout réparer ; ma fortune est à vous.

SIDNEY.

Je sens, comme je dois, ces procédés sinceres ;
Mais nul désordre, ami, n'a troublé mes affaires.
Vous verrez, quelque jour, que, du côté du bien,
J'étois fort en repos, et que je ne dois rien.

HAMILTON.

Ami, vous m'affligez ; votre état m'inquiete :
Ce sinistre discours....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Peut-être, la retraite
Saura me délivrer de tous ces sentimens.
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangemens.
Ma lettre vous instruit. Suivez mon espérance.
Tout mon repos dépend de votre diligence....
Au reste, en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour,
Vous m'y justifîrez. D'une pareille absence
Ma mauvaise santé sauvera l'indécence.
Après ces soins remplis, je vous attends ici.
Partez, si vous aimez un malheureux ami !

(*Il sort.*)

---

## SCENE III.

HAMILTON, *seul.*

Ce ton mystérieux, cette étrange conduite
Ne m'assurent que trop du transport qui l'agite !
Il cache sûrement quelque dessein cruel,
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel !....

## SCENE IV.

HENRI, HAMILTON.

HENRI.

On m'a dit votre nom à la poste prochaine,
Monsieur ; d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine.
Notre maître vers vous nous envoyoit d'ici ;
( *Lui présentant une lettre.* )
Mais, puisque vous voilà, voici la lettre aussi.

HAMILTON, *prenant la lettre.*

Donne. Cela suffit ; tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains.
( *Henri sort.* )

## SCENE V.

HAMILTON, *seul.*

Qu'a-t-il donc pu m'écrire ?
( *Il lit.* )
« Recevez, chèr ami, mes éternels adieux....
» Vous savez à quel point j'adorai Rosalie,
» Et que j'osai trahir un amour vertueux ?
» J'ignore son destin. Si la rigueur des Cieux
» Permet qu'on la retrouve et conserve sa vie,

» Je lui donne mes biens, par l'écrit que voici,
» Et remets son bonheur aux soins de mon ami.
» Daignez tout conserver.... Si sa mort est certaine,
» Épargnez sur mon sort des regrets superflus :
» J'étois lassé de vivre, et je brise ma chaîne.
» Quand vous lirez ceci je n'existerai plus.

SIDNEY. »

*( Après avoir lu. )*

Quel déplorable excès, et quelle frénésie !....
Allons le trouver; prévenons sa furie.

*( Il fait quelques pas pour sortir, et rencontre Sidney, qui entre. )*

---

## SCENE VI.

SIDNEY, *entrant d'un air égaré;* HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embrassé en silence.*

Reprenez ce dépôt qui me glace d'effroi....
Vous me trompiez, cruel !

*( Il lui rend sa lettre. )*

SIDNEY.

Que voulez-vous de moi ?
Puisque vous savez tout, plaignez un misérable !
Ma funeste existence est un poids qui m'accable !
Je vous ai déguisé ma triste extrémité.
Ce n'est point seulement insensibilité,

Dégoût de l'univers, à qui le sort me lie;
C'est ennui de moi-même, et haine de ma vie.
Je les ai combattus; mais inutilement !
Ce dégoût désormais est mon seul sentiment.
Cette haine, attachée aux restes de mon être,
A pris un ascendant, dont je ne suis plus maître.
Mon cœur, mes sens flétris, ma funeste raison,
Tout me dit d'abréger le tems de ma prison.
Faut-il donc, sans honneur, attendre la vieillesse,
Traînant, pour tout destin, les regrets, la foiblesse;
Pour objet éternel l'affreuse vérité,
Et, pour tout sentiment, l'ennui d'avoir été ?
C'est au stupide, au lâche à plier sous la peine,
A ramper, à vieillir sous le poids de sa chaîne....
Mais, vous en conviendrez, quand on sait réfléchir,
Malheureux sans remede, on doit savoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire !
Que la raison sur vous reprenne son empire.
Un frein sacré s'oppose à votre cruauté.
Vous vous devez, d'ailleurs, à la société.
Vous n'êtes point à vous, le tems, les biens, la vie,
Rien ne nous appartient; tout est à la Patrie.
Les jours de l'honnête-homme, au conseil, au combat,
Sont le vrai patrimoine et le bien de l'État.
Venez remplir le rang où vous devez paroître.
Votre esprit occupé va prendre un nouvel être :
Tout renaîtra pour vous.... Mais, hélas ! je vous voi
Plongé dans un repos, qui me remplit d'effroi !...
Quoi ! sans appréhender l'horreur de ce passage,

Vous suivrez, de sang-froid, dans leur fatal courage
Ces Héros insensés....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Ce courage n'est rien:
Je suis mal où je suis, et je veux être bien;
Voilà tout. Je n'ai point l'espoir d'être célebre,
Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funebre;
Et j'ignore pourquoi l'on vante, en certains lieux,
Un procédé, tout simple à qui veut être mieux.
D'ailleurs, que suis-je au monde? Une foible partie
Peut bien sans nuire au tout en être désunie.
A la société je ne fais aucun tort:
Tout ira comme avant ma naissance et ma mort.
Peu de gens, selon moi, sont assez d'importance
Pour que cet univers remarque leur absence.

HAMILTON.

Continuez, cruel! Calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs!....
Mais l'amitié, du moins, n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore desirable?

SIDNEY.

Dans l'état où je suis on pese à l'amitié:
Je ne puis desirer que d'en être oublié!

HAMILTON.

Vous m'offensez, Sidney, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zele à partager sa peine....
Mais cette Rosalie, adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des droits?
Sont-ce-là les conseils que l'amour vous inspire?

Que

Que ne la cherchez-vous ? Sans doute, elle respire;
Sans doute, vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEY.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour !
Je l'ai trop outragé ! Méprisable, infidele,
Quand je la reverrois, suis-je encor digne d'elle ?
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti ?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pu comprendre
Comment j'abandonnai l'amante la plus tendre;
Le savois je moi-même ? Égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux,
Ce cœur, fait pour l'honneur, comme pour la tendresse,
Que j'aurois respecté, jusques dans sa foiblesse....
Lui promettant ma main, j'avois fixé son cœur:
Je la trompois !.... Enfin, lassé de sa rigueur,
Lassé de sa vertu, j'abandonnai ses charmes.
J'affligeai l'amour même. Indigne de ses larmes,
Je promenai par tout mes aveugles desirs.
J'aimai, sans estimer. Triste au sein des plaisirs,
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rosalie.
Elle avoit disparu, pleurant ma perfidie....
Hélas ! peut être, ami, j'aurai causé sa mort !....
Depuis que je suis las du monde et de mon sort,
Au moment de finir ma vie et mon supplice,
J'ai voulu réparer ma honteuse injustice.
Pour lui donner mes biens, comme vous savez tout,
Je l'ai cherchée à Londre, aux environs, par-tout;
Mais, depuis plus d'un mois, les recherches sont vaines.

HAMILTON.

Du soin de la trouver fiez vous à mes peines.

SIDNEY.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus.
Mes sentimens troublés, tous mes sens confondus,
Tout me sépare d'elle; et mon ame éclipsée
De ma fin seule, ami, conserve la pensée.
Je ne voulois savoir sa retraite et son sort
Que pour la rendre heureuse, au moins, après ma mort;
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur, déja frappé de l'atteinte mortelle!

HAMILTON.

Elle oublira vos torts, en voyant vos regrets:
L'amour pardonne tout. Laissez d'affreux projets;
Différez-les, du moins. Rassurez ma tendresse.
Votre ame fut toujours faite pour la sagesse;
Vous entendrez sa voix, vous vaincrez vos dégoûts.
Je ne veux que du tems.... Me le promettez-vous?
Mon cher Sidney, parlez?

SIDNEY.

J'ai honte de moi même!....
Laissez un malheureux, qui vous craint et vous aime,....
(*Voyant paroître Dumont.*)
J'ai besoin d'être seul.... Je vous promets, ami,
De revenir, dans peu, vous retrouver ici.

(*Il sort.*)

HAMILTON.

Non; je vous suis....

## SCENE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT, *arrêtant Hamilton qui veut sortir.*

Monsieur, un mot de conséquence.

HAMILTON.

Hâte-toi; je crains tout.

DUMONT.

Quoi! son extravagance....

HAMILTON, *l'interrompant.*

Il veut se perdre. Il faut observer tous ses pas,
Le sauver de lui-même.

DUMONT.

Oh! je ne le crains pas!
J'ai pris ses pistolets; son arsenal est vuide,
Et j'ai sû m'emparer de tout meuble homicide.
Consignez-moi sa vie, en toute sûreté.
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien....

HAMILTON, *l'interrompant.*

Va donc. Ne le perds point de vue.
Vois si je puis entrer.

DUMONT, *faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

A propos, l'inconnue....
Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut, ma foi!
Que cela soit dans l'air, et j'en tremble pour moi....

Ce travers tient aussi l'une des Pélerines.
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines.
Vous allez le savoir. Ma course a réussi :
Mon maître est réformé ; c'est vous qu'on veut ici.
Elle dit vous connoître.... Elle est, ma foi ! jolie.
Cela rappeleroit le défunt à la vie !
Des façons, des propos, des yeux à sentimens ;
Un certain jargon tendre, imité des Romans :
Tout cela.... Vous verrez.... On vient, je crois ?.... C'est
elle....
Je cours, dans mon donjon, me mettre en sentinelle.
*( Il sort. )*

---

## SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON, *à part.*

Que vois-je, Rosalie ! .... Ah ! quel moment heureux ! ....
*( A Rosalie. )*
Que je bénis le sort qui vous rend à nos vœux !

ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée,
Prête à voir terminer sa triste destinée !
J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous....
Quelle étrange démarche ! .... Ah ! dans des tems plus
doux,

J'étois bien sûre, hélas! d'obtenir votre estime;
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime:
Vous me condamnez ?

HAMILTON.

Non, vivez !.... Cet heureux jour
N'est point fait pour les pleurs; il est fait pour l'amour!

ROSALIE.

Que dites-vous, ô Ciel! ... Ma surprise m'accable.

HAMILTON.

Sidney, dans les remords.....

ROSALIE, *l'interrompant.*

Quel songe favorable!
Il m'aimeroit encore ?

HAMILTON.

Il est digne de vous!
Vous finirez ses maux; il sera votre époux.

ROSALIE.

Laissez-moi respirer. ... Vous me rendez la vie!
Quel heureux changement dans mon ame ravie!
Tous mes jours ressembloient au moment de la mort....
Mais ne flattez-vous point un crédule transport ?

HAMILTON.

Non, croyez votre cœur; vous êtes adorée....
Mais, par quel heureux sort, en ces lieux retirée....

ROSALIE, *l'interrompant.*

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié,
Vous connoissez mon cœur; il est justifié.
Oui, je l'aimois encor, même sans espérance.
C'est un bien que n'a pu m'ôter son inconstance;
Et si, malgré l'excès de mon accablement,

J'ai vêcu jusqu'ici c'est par ce sentiment.
Victime du malheur, quand Sidney m'eut trahie,
Privée, au même tems, d'une mere chérie,
Je vins cacher mes pleurs et fixer mon destin
Auprès d'une parente, en ce château voisin ....
Mais, loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude.
Voisine de ces lieux soumis à mon amant,
J'y venois, malgré moi, rêver incessamment.
Tout m'y parloit de lui; tout m'offroit son image.
J'avois tout l'univers dans ce séjour sauvage.
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déserts;
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers.
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue,
Quel trouble me saisit quand j'appris sa venue!
Pour la derniere fois je voulois lui parler ....
Des adieux de l'amour je venois l'accabler!
Je succombois, sans doute, à ma douleur mortelle,
Si je ne l'eusse vû que toujours infidele ....
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir? ....
Venez; guidez mes pas et comblez mon espoir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience.
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance;
Mais il me faut d'abord disposer votre amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.
Il est dans la douleur, égaré, solitaire .....
Je vous éclaircirai ce funeste mystere.
Qu'il vous suffise ici de savoir qu'en ce jour
Fidele, heureux, par vous, il vivra pour l'amour ....

Je differe, à regret, l'instant de votre joie;
Mais, enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardemens me pénetrent d'effroi.....
Vous me trompez; Sidney ne pensoit plus à moi?

HAMILTON.

Je ne vous trompe pas.... Si je pouvois vous dire
Ce qu'il faisoit pour vous!.... Mais non; je me retire.
Je vais hâter l'instant que nous desirons tous.

ROSALIE.

Du destin de mes jours je me remets à vous.
Songez que ces délais, dont mon ame est saisie,
Sont autant de momens retranchés à ma vie!

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

SIDNEY, *seul.*

C'EN est donc fait, enfin, tout est fini pour moi!....
Ce breuvage fatal, que j'ai pris, sans effroi,
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquille,
Va du dernier sommeil assoupir cette argile!...
Nul regret, nul remords ne troublent ma raison....
L'esclave est-il coupable en brisant sa prison?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obscure
Est le pere et l'ami de toute la nature....
Rempli de sa bonté, mon esprit immortel
Va tomber, sans frémir, dans son sein paternel?

## SCENE II.

HAMILTON, SIDNEY.

HAMILTON.

QU'AUX peines d'un ami vous êtes peu sensible!
Pourquoi donc, cher Sidney, vous rendre inaccessible?
Depuis une heure entiere en vain je veux vous voir,

Et dissiper l'horreur d'un cruel désespoir.
Je n'ai pu pénétrer dans votre solitude....
Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude,
Et la raison sur vous va reprendre ses droits?

SIDNEY.

Embrassons-nous, ami, pour la derniere fois!

HAMILTON.

Quel langage accablant! Dans cette léthargie,
Quoi! je retrouve encor votre ame ensévelie?

SIDNEY.

De mes derniers desirs, de ma vive douleur
J'ai déposé l'espoir au fond de votre cœur.
Que mon attente un jour par vos soins soit remplie....;
Si la mort a frappé la triste Rosalie....

HAMILTON, *l'interrompant.*

Non; elle vit pour vous. Répondez, par pitié,
Répondez à l'espoir, aux vœux de l'amitié!
Parlez: si Rosalie, à votre amour rendue,
Dans ces lieux, aujourd'hui, s'offroit à votre vue,
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux momens
Où vous renouvelliez les plus tendres sermens,
Sensible à vos remords, oubliant votre offense,
Fidelle à son amour, malgré votre inconstance,
Enfin avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéressant qui pare la beauté,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie,
Au charme de revoir une amante attendrie,
De faire son bonheur, de réparer vos torts,
De partager ses vœux, sa vie et ses transports?

SIDNEY.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée! ...
Vous savez mes projets, si je l'eusse trouvée ?
Je recommanderois son bonheur à vos soins ;
Mais, dans ce même jour, je ne mourrois pas moins !

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'amitié vous conseille et vous prie,
( *Appelant.* )
L'amour doit commander.... Paroissez Rosalie !

SIDNEY, *à part.*

Rosalie !.... Est-ce un songe ? en croirai-je mes yeux ?....

## SCENE III.

ROSALIE, SIDNEY, HAMILTON.

SIDNEY, *à Rosalie.*

Vous Rosalie, ô Ciel ! et dans ces tristes lieux ?

ROSALIE.

Oui, c'est moi, qui, malgré mon injure et ma peine,
N'ai jamais pu pour vous me résoudre à la haine ;
C'est moi, qui viens jouir d'un repentir heureux !
Votre cœur m'appartient, puisqu'il est vertueux ....
Mais, que vois-je ? est-ce-là l'effet de ma présence ?....
( *A Hamilton.* )
On me trompe, Hamilton ; ce farouche silence ....

SIDNEY.

Confondu des chagrins que j'ai pu vous causer,

Que répondre, quand tout s'unit pour m'accuser?
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice?
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice?
Du sort, sans murmurer, je dois subir les coups.....
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous!

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse;
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SIDNEY.

Ne me regrettez plus! C'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur.
L'état que m'apprêtoient mes tristes destinées
Auroit semé d'ennuis vos plus belles journées.
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur;
Mon triste caractere eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez-vous penser? Quelle injustice extrême!
Est-il quelques malheurs aimé de ce qu'on aime?
Sensible à vos chagrins, et sans m'en accabler,
Je ne les aurois vus que pour vous consoler.
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse
N'avoient pu vous guérir d'une sombre tristesse,
Je l'aurois partagée; et, sans autres desirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs:
Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse!

SIDNEY.

Vous ne connoissez pas ma destinée affreuse!
Insensible à la vie, au milieu de mes jours,
Il m'étoit réservé d'en détester le cours,

De voir pour l'ennui seul renaître mes journées ;
Et de marquer moi-même un terme à mes années !

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel ! quelle aveugle fureur
Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur !
Calmez l'état affreux d'une amante alarmée :
Vous aimeriez vos jours, si j'étois plus aimée.
Dans le sein des vertus, dans les nœuds les plus doux,
L'image du bonheur s'offrant encore à vous,
Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle :
Le véritable amour donne une ame nouvelle.
Sans doute, l'union de deux cœurs vertueux,
L'un pour l'autre formés, et l'un par l'autre heureux,
Est faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie !

SIDNEY, *à part.*

Qu'entends-je ? je pouvois me voir encore heureux ?....
Quel bandeau, tout à coup, est tombé de mes yeux ?
Tout étoit éclipsé, tout pour moi se ranime,
Et tout, dans un moment, retombe dans l'abyme !...
Quel mélange accablant de tendresse et d'horreur !
D'un côté Rosalie ! et de l'autre.... O douleur !....

(*A Rosalie.*)

Malheureux ! qu'ai-je fait ? .... Fuyez ! ....

ROSALIE.

De ma tendresse

(*A Hamilton.*)

Voilà donc tout le prix ? .... Vous trompiez ma foiblesse !....

(*Elle veut sortir.*)

SIDNEY,

SIDNEY, *se jettant à genoux à ses pieds.*

Non, s'il vous a juré mon sincere retour,
S'il a peint les transports d'un immortel amour,
Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie !
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie ;
Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit
Les sentimens d'un cœur qui vous appartenoit !
Ah ! si par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous êtes trop vengée !
L'amour pour me punir attendoit ce moment !

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidney ? Quel triste égarement ? ....

SIDNEY, *l'interrompant.*

Je ne dis que trop vrai .... Plaignez mon sort funeste !
Au sein de mon bonheur le désespoir me reste ....
L'amour ralume en vain ses plus tendres transports,
Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords ! ....
Oui, d'une illusion, échappée à ma vue,
Je découvre, trop tard, l'effrayante étendue ! ....
Quels lieux vous déroboient ?.... Quelle aveugle fureur
Egara ma raison .... et combla mon malheur !

ROSALIE.

Laissons des maux passés l'image déplorable ;
Non, mon cœur ne sait plus que vous fûtes coupable.
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour et l'honneur devoient former nos nœuds.....
Mais pourquoi me causer de nouvelles alarmes ?...
Vous vous troublez ! vos yeux se remplissent de larmes !

SIDNEY.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur! ....
Oubliez un barbare, indigne du bonheur ....
Je vous revois trop tard, ma chere Rosalie!
Je vous perds, à jamais, .. C'en est fait de ma vie.
Je touche, en frémissant, aux bornes de mon sort!
Oui, cette nuit me livre au sommeil de la mort ....
Apprenez, déplorez le plus affreux délire! ...
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile se déchire.
Je suis un furieux, que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne et que le Ciel poursuit.
(*Il donne à lire à Rosalie la lettre écrite à Hamilton.*)
Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire,
Dans les extrêmités d'un malheur nécessaire.

ROSALIE, *après avoir parcouru la lettre.*

Que vois-je! .... Ayez pitié de mon cœur allarmé;
Laissez....

SIDNEY, *l'interrompant.*

....Il n'est plus tems, le crime est consommé.
Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont vaines:
Un poison invincible a passé dans mes veines.

ROSALIE.

Barbare!

HAMILTON, *à Sidney.*

Malheureux!

ROSALIE.

Il faut sauver ses jours:
Peut-être en ce malheur il est quelques secours.

HAMILTON.

Je me charge de tout ; comptez sur moi, j'y vole.
Ne l'abandonnez pas.

*( Il sort. )*

SIDNEY.

Espérance frivole !

---

## SCENE IV.

SYDNEY, ROSALIE.

ROSALIE.

Etoit-ce donc ainsi, cruel ! que vous m'aimiez ?

SIDNEY.

Moi, si je vous aimois ? . . . . Ah ! si vous en doutiez
Ce soupçon me rendroit la mort plus douloureuse !
Voyant que ma recherche étoit infructueuse,
J'ai méprisé des jours qui n'étoient plus pour vous.
A la mort condamné, j'ai devancé ses coups . . . .
J'aurois vû naître, au sein des ennuis et des larmes,
Un nouvel univers, embelli par vos charmes !
La vérité trop tard a levé le bandeau,
Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau ! . . . .
Soumis à mon auteur, je devois sur moi-même
Attendre, en l'adorant, sa volonté suprême. . . .
Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bonheur ! . . . .
J'ai blessé sa puissance ; il en punit mon cœur !

## SCENE V et derniere.

HAMILTON, DUMONT, SIDNEY, ROSALIE.

HAMILTON, *à Dumont.*

Que ne m'obéis-tu?

SIDNEY.

Non, ma mort est trop sûre!

DUMONT.

Ah! vous vous regrettez?....J'entreprends cette cure!

SIDNEY, *à Hamilton.*

Chassez cet insensé.

DUMONT.

Vous êtes fort heureux
Que, loin d'extravaguer, j'étois sage pour deux.
Je vous gardois à vue; et, d'une niche obscure,
J'avois vû des apprêts, de fort mauvais augure!
Distrait, ne voyant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes repassé.
Par l'alcove, et sans bruit, durant cet intervalle
Je suis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

ROSALIE, *à part.*

Je renais!

HAMILTON, *à part.*

O bonheur!

SIDNEY, *à part.*

A peine je le croi....

( *Il baise la main de Rosalie, et embrasse Hamilton et Dumont.* )

Rosalie.... Hamilton.... Et toi, dont l'heureux zele
Me sauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer?.....

DUMONT, *l'interrompant.*

Vivez, je suis payé.
Les gens de mon pays font tout par amitié;
Ils n'envisagent point d'autre reconnoissance:
Le plaisir de bien faire est notre récompense!

SIDNEY, *à Rosalie.*

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur
Vont fixer sur mes jours les plaisirs et l'honneur,
Vous par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Rosalie!
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer:
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer!
Partagez mes destins! Je vous dois tout mon être;
C'est pour vous adorer que je viens de renaître!

DUMONT.

Ne savois-je pas bien qu'on en revenoit là?
Ennui, haine de soi; chansons que tout cela!
Malgré tout le jargon de la Philosophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi! vive la vie!

FIN.

# LE MÉCHANT,

3

## COMÉDIE,

## EN CINQ ACTES, EN VERS,

## PAR GRESSET.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

# SUJET
## DU MÉCHANT.

Géronte, vieux Gentilhomme garçon, fort riche, vivant dans une de ses Terres, avec sa sœur, Florise, qui est veuve et âgée, veut marier Chloé, sa niece, fille unique de Florise, et l'héritiere de tous les deux, à Valere, dont la mere, veuve aussi, n'a que lui d'enfant, et a des Terres voisines de celles de Géronte, afin de terminer des procès qui se sont élevés entre eux, relativement à leurs possessions réciproques. Ariste, ami commun de la mere de Valere et de Géronte, vient chez ce dernier pour convenir des arrangemens nécessaires à ce mariage. Mais il y a au Château de Géronte un certain Cléon, jeune homme du monde, et qui se plaît à exciter des tracasseries, à rendre ennemies des personnes qui devroient être les plus liées et vivre dans la meilleure intelligence. Il a si bien su s'emparer

de l'esprit de Géronte et de Florise, en les mettant, cependant, sans cesse, en contradiction l'un avec l'autre, qu'il est parvenu à les gouverner séparément tous les deux, et à leur faire faire tout ce qu'il veut, au préjudice l'un de l'autre. Il flatte même Florise de l'espoir de l'épouser, quoiqu'il vise, en secret, à la main, ou plutôt à la fortune de Chloé, qui aime Valere et en est aimée ; mais, pour arriver à son but, il gâte l'esprit de Valere, par de mauvais propos, le détourne d'épouser Chloé, brouille ces deux amans ensemble, fait débiter grand nombre d'impertinences à Valere, devant Géronte, et, au moyen de deux lettres anonymes, écrites par Frontin, son valet, et adressées l'une à Géronte, contre Valere, et l'autre à la mere de celui ci, contre la famille de Chloé, il parvient à les dégoûter de l'alliance projettée. Cependant, Lisette, suivante de Florise, et que Cléon veut mettre dans ses intérêts, afin qu'elle engage Chloé à se décider pour lui, aidée par Frontin qu'elle aime, et dont elle est aimée, démasque Cléon aux yeux de Florise, et celle-ci à ceux de Géronte. Cléon est obligé

d'abandonner ses espérances et de s'éloigner de cette famille, qu'il avoit désunie, mais qui rapelle la concorde et l'amitié dans son sein. Valere, ramené, par Ariste, à son caractere de droiture et de candeur, obtient enfin Chloé ; et Frontin epouse Lisette, en passant au service de Valere.

# JUGEMENS ET ANECDOTES
## SUR
## LE MÉCHANT.

« SI le but de la véritable Comédie est de corriger les mœurs en censurant les ridicules et les vices de son tems, cette Piece est une des plus excellentes qui aient paru sur notre Théatre depuis Moliere, dit M. de Sainte-Yenne, dans une lettre insérée au *Mercure* de Juillet 1747. Je ne la louerai point d'être extraordinairement bien écrite. Cet éloge est si avili et si prostitué qu'il n'exprime plus rien. On le donne aujourd'hui, non-seulement aux plus froides productions de nos Auteurs Dramatiques, mais encore à tous ces écrits frivoles, à toutes ces brochures insipides, ou licencieuses dont nous sommes inondés. Ce qui a réuni les suffrages en faveur de cette Comédie, c'est principalement l'art admi-

rable avec lequel l'Auteur a approfondi et développé les caracteres qu'il y expose, et qu'il l'a embellie de tout l'agrément de la bonne plaisanterie et du charme de la plus aisée et la plus aimable versification. C'est la peinture faite avec des traits fermes et vigoureux, variés par des nuances fines et enjouées des noirceurs du méchant, qui se cache tantôt sous le masque imposant d'un esprit fort, affranchi des préjugés bourgeois, tantôt sous celui de l'ingénuité, de la décence et des mœurs. Que de beautés théatrales et comiques dans la critique enjouée de ce ton à la mode et de ce style de la bonne compagnie! ( Scene troisieme du second acte. ) Ridicule qui est aujourd'hui l'idole et l'objet de l'étude de nos petits beaux-esprits, et en faveur duquel ils font grace, tous les jours, à la scélératesse et à l'impudence. Ce dangereux plaisant y décide avec sécurité, et c'est le systême du jour, que tout est indifférent, jusques aux vices et aux vertus, qui ne sont que des noms, ou de vieux préjugés ; que le méchant et l'homme de bien sont deux êtres chimériques qui n'existent que dans l'opinion des sots et du vul-

gaire ; que tous les hommes, sans exception, sont l'un et l'autre, tour-à-tour, selon l'intérêt de leur plaisir, et même de leur amusement : prétexte suffisant pour autoriser le trouble et la désolation qu'il porte dans la société, dont le repos n'est qu'une erreur, et que cette société tomberoit bientôt dans une mortelle létargie si la tracasserie n'en étoit le ressort, l'ame et tout l'agrément. L'Auteur a opposé à ce caractere affreux, quoique caressé dans bien des compagnies brillantes, appelées le beau monde, celui d'un homme simple, modeste et vertueux (Ariste). Non de cette vertu lâche qui rougit de sa bonté ; mais d'une vertu mâle et assez courageuse pour oser mépriser un coquin illustré et accrédité, l'attaquer, démasquer ses vices, habillés en gentillesses, et en exposer à la lumiere toute l'horreur et les affreuses conséquences pour le bonheur de la société, dont il ébranle la sûreté et les devoirs en ridiculisant la candeur, l'humanité, l'honneur, vertus gothiques, et l'enseigne aujourd'hui du stupide, ou du petit génie. Il n'a pas épargné les ridicules nouveaux qu'ont ajoutés aux anciens nos petites-maîtresses

et nos femmes beaux-esprits, unique distinction qu'elles ambitionnent aujourd'hui, et qui leur est la plus chere. Avec quelle fureur et à quel prix elles s'arrachent l'une à l'autre ceux qui en ont la réputation, et, sur-tout, ces chansonniers, ces faiseurs de petits vers, excellens à leur goût dès qu'ils sont diaboliques, pour avoir, sous leur main, la commodité de perdre, de déchirer voluptueusement et en style neuf leurs plus cheres amies du jour, et leurs ennemies irréconciliables le lendemain d'une préférence d'esprit, ou d'agrément! Les traits de son savant pinceau sont si bien colorés dans cette Comédie, qu'une femme de condition, de beaucoup d'esprit et dans le grand monde, a avoué qu'elle avoit rougi intérieurement de s'y être surprise coupable.... Le choix heureux des situations de cette Piece, beaucoup de traits d'un bon comique, une aménité dans le style toujours soutenue, la justesse, la nouveauté, la force des expressions, sur-tout, dans ces admirables portraits où l'on voit une image naïve et une critique ravissante des ridicules originaux des deux sexes. Les liaisons de l'Auteur avec ce qu'il y a

de mieux à la Cour et à la Ville, ont beaucoup influé dans toute sa Piece sur cet air de dignité et de décence qui y est répandu, qui éleve et annoblit son style et les situations qui l'exigent, et lui donne, à cet égard, sur nos Écrivains Dramatiques, un avantage qu'on ne sauroit lui refuser.... Une Piece en cinq actes, qui ne laisse de prise ni à l'ennui, ni même à la langueur pendant l'espace de la plus pètite scene, a dû réveiller la jalousie et la cabale parmi ses confreres; cabale qui n'est jamais long-tems endormie! mais qu'il en a été bien vengé par les applaudissemens sinceres de tous les bons esprits et des cœurs vraiement estimables par leur amour du bien de la société, suffrages qui prévaudront toujours, avec le tems, sur les clameurs de ces critiques éphémeres! La plupart des critiques ont attaqué le titre du *Méchant*. Il est vrai que ce terme étant pris dans toute l'étendue de ses applications dans notre langue, et dans tous les degrés et les especes de méchancetés qu'il renferme, il eût été ridicule et même impossible d'en vouloir remplir l'idée. Celui du tracassier n'étoit ni assez noble, ni assez fort pour exprimer

l'odieux de son caractere, composé d'hypocrisie, d'adulation, de noire ingratitude, de trahison, d'un mépris déclaré de l'amitié et de l'estime du Public, et, sur-tout, des devoirs respectables du sang, qui ne lient que les sots et le peuple, à qui seul il pardonne d'avoir des parens (scene troisieme du second acte). N'ayant donc point trouvé ce terme mitoyen dans notre langue, dont on peut penser que l'Auteur connoît toutes les nuances de valeur et de justesse, il a été forcé d'employer celui-ci.... J'avoue que ce titre m'avoit d'abord peu disposé en faveur de la Piece. Je n'y voyois qu'un homme affreux, et dont la correction des mœurs me sembloit plus du ressort de la Tournelle que du Théatre. J'imaginois qu'un homme présenté sous l'idée de cette odieuse qualification étoit un monstre à bannir de la société, duquel les vices ne pouvoient que soulever l'indignation du Public, et qu'il seroit même dangereux de le lui peindre avec les couleurs de la plaisanterie et du comique. Ce préjugé me rendit quelque tems insensible aux suffrages unanimes et aux applaudissemens portés à l'excès, qu'obtenoit cette

Piece, et dont le bruit me revenoit de toutes parts. D'ailleurs, l'ancienne expérience que j'ai de la passion extravagante de nos François pour la nouveauté, et de la fausseté de leurs premiers jugemens en ce genre, m'avoit déterminé à attendre tranquillement la suite de ce succès... Mais je fus voir cette Comédie à sa dixieme représentation, et j'en pensai alors bien différemment que je n'avois fait d'abord.... Quant aux défauts dont on l'accuse dans le nœud de la fable, la marche de l'intrigue et le dénouement, j'avois d'abord abandonné à la critique l'économie théâtrale et le défaut d'action; mais ayant revu la Piece très-attentivement et avec sévérité, je pense qu'il seroit fort aisé de justifier l'Auteur de ces accusations, et de faire voir que l'intrigue est suffisante, conduite avec art et point brouillée; qu'il n'y a nulle scene étrangere au sujet et qui n'aille au but du méchant. On prouveroit, avec la même facilité, que la Piece ne pêche point par défaut d'action, puisqu'elle n'est froide, ni languissante nulle part, et qu'il ne sauroit y avoir une continuité de chaleur dans une Piece sans action. A l'égard de l'intérêt, si

si l'on n'y trouve point celui d'attendrissement, c'est qu'il y seroit déplacé. Le véritable intérêt doit être celui que nous prenons à l'imitation qui nous frappe des défauts et des ridicules, et aux actions qui nous rendent ces ridicules imités, dont le but de la Comédie est de nous corriger en riant. Voyons-nous que Moliere ait mis cet intérêt d'attendrissement dans *Le Misantrope*, dans *Tartuffe*, dans *Les Femmes savantes*, dans *Le Bourgeois Gentilhomme*, ni dans aucune de ses Pieces de caractere ? La critique du dénouement n'est pas mieux fondée. Il m'a paru très-régulier, et préparé avec jugement, dès le premier acte. La précipitation qu'on lui reproche, dans la conversion de Géronte, étoit absolument nécessaire. Dès que le méchant est démasqué aux yeux de tous les autres personnages, toute lenteur auroit été insupportable au Spectateur qui ne soupire qu'après la confusion de Cléon et son expulsion. La façon brusque avec laquelle ce vieux campagnard, ami de la franchise, lui arrache le masque, est dans le caractere que l'Auteur lui a donné, et qu'il lui fait garder jus-

qu'à la fin. Je dis donc que la Comédie du *Méchant* est intriguée sensément, et autant que le doit être une Comédie de caractere; que l'exposition, le nœud et le dénouement n'en sauroient être blâmés; que l'action de chaque personnage et son langage sont toujours convenables à son caractere; qu'elle est parfaitement écrite, et qu'il y auroit de l'humeur ou du pédantisme à poursuivre dans un Ouvrage de cette longueur quelques vers peu exacts pour la langue, lorsqu'on en admire un grand nombre de si heureux qu'ils sont devenus proverbes pour nous, et qu'ils le seront chez la postérité; que le dialogue en est aisé, familier, et dans le ton de cette aimable négligence qui fait le charme de la conversation, et qu'enfin il y a plusieurs tirades qui peuvent être mises en parallele de beauté et de vigueur avec celles du *Misantrope* et de *Tartuffe*. Que n'y auroit-il pas à dire en faveur de l'Auteur pour ce qui regarde la morale de sa Piece? Est-il de meilleur citoyen et d'homme plus estimable que celui qui emploie ses talens et toute la force et l'agrément de son génie pour la défense du bien et du repos du public, et à décrier ces

pestes exécrables qui sont la honte de l'humanité et la ruine de nos mœurs ? Ce dessein est si grand, il est si beau qu'il fait seul un éloge sublime de son cœur, comme le succès de son Ouvrage fait celui de son esprit et de sa connoissance profonde du goût et des mœurs de son siecle. Les honnêtes gens, assez fermes pour louer hautement l'honneur et la vertu, que les fripons seront toujours forcés d'estimer, en secret, applaudiront tous à cet Ouvrage, et accorderont à son Auteur un rang et une distinction supérieurs en ce genre. Tel est mon avis sur cette Piece, et il est entiérement désintéressé, n'ayant point de liaison avec l'Auteur, dont je préférerois l'amitié à celle des Grands, par l'élévation de ses sentimens. Je suis très-persuadé qu'il n'y a point d'Ouvrage parfait et sans défauts ; ainsi qu'il peut y avoir bien des perfections à desirer dans l'économie de sa Piece et dans quelques-uns de ses détails. L'illusion du jeu de Mademoiselle Dangeville, de Grandval, de La Noue et des autres Acteurs qui en ont rempli les rôles, ont pu me faire erreur dans cette partie ; mais je n'appréhende point de séduction

dans l'illusion du sentiment et du cri du cœur que j'ai éprouvée, aux différentes représentations que j'en ai vues, toujours avec une gradation de satisfaction délicieuse. La Comédie seroit bientôt l'école des mœurs, si l'on travailloit ainsi à ridiculiser tous les vices. Quelles leçons dans celle-ci pour un jeune homme qui entre dans le monde ! et quel meilleur antidote pour lui contre l'air empoisonné qu'y répandent ces agréables scélérats, dont la morale ne flatte que trop nos penchans vicieux, notre malignité innée et cette aversion de la gêne et de la contrainte, si pénibles à la jeunesse, et qu'exigent, cependant, la bienséance et les devoirs ! Un nouveau venu du Collége, ou de sa Province, voit avec transport, et presqu'avec adoration, la distinction et l'autorité de ces hardis Professeurs de paradoxes dangereux ; il rougit, en secret, de ses scrupules et de sa timidité à les adopter. Il ne doute plus que ce ne soit-là l'unique voie pour percer et s'élever au-dessus du vulgaire, et échapper au titre de sot qu'il leur entend prodiguer à tous les bons cœurs. Qu'il voie cette Piece, il sera bientôt détrompé de ces enchanteurs si méprisables,

et elle le forcera de détester ce qu'il avoit adoré. L'Auteur s'est couvert de gloire par les coups qu'il a osé porter, avec autant d'adresse que de vigueur, aux ridicules du tems et à ces adversaires déplorables des douceurs que l'on goûte dans une société d'amis pleins de bonté et de franchise, et qu'il qualifie, dans le dernier vers de sa Comédie, de *bonnes gens*, qualités que les seuls bons cœurs sont dignes de sentir et d'estimer. Il paroît enfin, dans toute sa Piece, un moraliste neuf et profitable, sans être, nulle part, ni bas, ni fastidieux, ni froid. Il nous avoit parfaitement convaincus, dans ses précédens Ouvrages, de la beauté de son génie ; mais en nous exposant les noirceurs de son méchant et en nous en faisant abhorrer le caractere, il nous a persuadés de l'excellence du sien et de celle de son cœur. Heureux, et très-heureux de réunir en lui deux trésors si rares, et presqu'incompatibles, de tous les tems, dans un même sujet, mais dont celui de la droiture du cœur doit toujours avoir l'avantage ! Leur possession, dans un si haut degré, rassemble tous les genres de félicité de notre condition mortelle.... &c. »

On suspendit les représentations du *Méchant* pendant l'été, après la vingt-quatrieme, et on en donna une reprise dans le mois de Décembre de la même année, avec un succès aussi grand qu'à son début. « Ce second succès étoit d'autant plus flatteur, que ces reprises sont la pierre de touche du mérite d'une Piece, observe l'Auteur du *Mercure*, premier et second volumes de Décembre 1747. Il est arrivé quelquefois que tel Ouvrage, qui auroit eu le plus brillant succès, s'il eût été joué sans interruption, a langui, parce qu'on en avoit interrompu les représentations. Le Public, refroidi sur sa premiere impression, examine alors avec une attention plus rassise, et casse souvent l'arrêt favorable prononcé dans la chaleur du premier enthousiasme. C'est cette revision qui met seule le sceau à la réputation des excellens Ouvrages, au nombre desquels on peut assurer, sans témérité, que sera toujours compté la Comédie du *Méchant*.... En prodiguant les plus grands éloges à cet Ouvrage, nous ne dirions rien que le Public n'ait déja dit, et nous n'apprendrions rien à personne. Les caracteres de Cléon et d'Ariste, de Géronte

et de Florise sont de la plus grande vérité. A la force de ces caracteres l'Auteur a joint une peinture fidelle des mœurs de ce siecle ; ce qui doit être aussi l'objet de la Comédie et en rend les ressources inépuisables, les usages, et, par conséquent, les ridicules variant à chaque génération, et peut-être plus souvent. Les hommes sont toujours les mêmes quant au fonds, mais l'extérieur varie dans tous les âges. Un Auteur qui veut plaire en même-tems à son siecle et à la postérité, doit étudier et peindre le fonds de la nature tel qu'il est chez tous les hommes et dans tous les siecles, et l'extérieur distinctif du tems où il travaille. Ainsi nous admirons encore *Les Précieuses ridicules*, de Moliere, *Les Femmes Savantes*, et tant d'autres de ses Pieces, et la vérité de l'imitation nous frappe, quoique nous n'ayions plus devant les yeux les modeles sur lesquels le Poëte a travaillé. Cette constance dans les succès d'Ouvrages qui ont d'abord été appréciés par la comparaison que l'on faisoit de l'imitation avec les modeles, ne peut venir que de ce que le Poëte a non-seulement peint l'extérieur propre à ces modeles, mais qu'il a saisi les

endroits par où cet extérieur tenoit, s'il est permis de parler ainsi, au fonds de caractere ; qui est le même dans tous les tems. C'est ce qu'a fait l'Auteur du *Méchant*. Les peintures qu'il a faites des mœurs de ce siecle paroîtront vraies dans tous les âges, même lorsqu'on aura absolument changé de façon de vivre.... On trouve dans la scene troisieme du second acte du *Méchant* une description de Paris telle que Moliere l'eût faite lui-même, s'il avoit vécu de nos jours.... Au reste, ce n'est pas la peine de dire que cette Piece, dont plusieurs vers ont passé en proverbes, est admirablement écrite ; on s'y attend assez sur le nom de l'Auteur, étant si accoutumé à cet éloge qu'on l'a réduit à n'en être plus flatté. »

L'Auteur de la Vie de Gresset, publiée en 1779, dit que « dès la premiere représentation du *Méchant*, quelques personnes, qui auroient dû servir de principal personnage à cette Piece, affecterent d'y reconnoître tout Paris. Gresset fut alors assez mal traité. On se déchaîna contre cette Comédie, qui sera, dans tous les tems, une production excellente, un modele de versi-

fication coulante. On écrivit, on composa des brochures bien lourdes, dont on ne se souvient plus. Les coteries se liguerent, l'envie frémit de rage, la médiocrité pâlit, les Journaux se contredirent, et la Piece, dont les critiques trouvoient la marche languissante, parce qu'elle étoit simple, resta.... Les juges équitables y voient une intrigue suffisante, et des scenes piquantes et variées, dans lesquelles le sel de Plaute se joint à l'urbanité de Térence. »

« On remarque beaucoup de rapport entre cette Piece et *Le Médisant*, de Destouches, dit encore l'Auteur de cette Vie, ainsi que les Auteurs du *Dictionnaire* et des *Anecdotes Dramatiques*, et celui des *Observations sur Gresset et sur ses Ouvrages*, insérées dans le treizieme volume du *Nécrologe des Hommes célebres de France*, année 1778; mais si ces deux Comédies se ressemblent pour le fonds, quelle différence dans les détails! qu'ils sont supérieurs dans *Le Méchant!* Que les portraits y sont variés et les caracteres contrastés avec finesse!.... Cette Piece est la satire du tems, et la satire la mieux écrite qui ait paru depuis Boileau. »

Le lendemain de la premiere représentation du *Méchant*, M. Bailly, sous le nom d'*une Muse bourgeoise du Parterre*, envoya ces vers à Gresset, à l'occasion de quelques mauvaises critiques que l'on faisoit de cette Piece.

Un membre de Café, Philosophe pédant,
Qui de l'esprit se croit et le juge et l'arbitre,
En sots propos s'égayoit sur le titre
De votre Piece du *Méchant*.
Quelqu'un dit au mauvais plaisant:
« Pour un Auteur c'est bon augure
» Lorsque dans un Livre nouveau
» L'envie, au désespoir de ne voir que du beau,
» De rage, mord la couverture ! »

# LE MÉCHANT,

## COMÉDIE,

### EN CINQ ACTES, EN VERS,

### PAR GRESSET;

*Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 27 Avril 1747.*

A

## PERSONNAGES.

CLÉON.

GÉRONTE.

FLORISE.

CHLOÉ.

ARISTE.

VALERE.

LISETTE.

FRONTIN.

*La Scene est à la campagne, dans un château de Géronte.*

# LE MÉCHANT, COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie!

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie!

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons!

FRONTIN.

Est-tu folle? Comment!
On prépare une noce, une fête....

LISETTE.

Oui, vraiment,
Crois cela!... Mais, pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh! pourquoi?... Dans toute la maison
Il regne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop! Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entiere confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va! la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause,
Ton maître sourdement....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Lui? Bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon-homme d'oncle il répete, sans cesse,
Que c'est le seul parti qui convienne à sa niece.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant-pis! car s'il fait quelque bien,
C'est que pour faire mal il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre
Que connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estime-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh ! quand on est fripon, je rabats de l'estime ;
Mais autant qu'on peut voir et que je m'y connois,
Mon maître est honnête-homme, à quelque chose près.
La premiere vertu qu'en lui je considere,
C'est qu'il est libéral, excellent caractere !
Un maître avec cela n'a jamais de défaut,
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai ; nous sommes sans témoin....
Cette chanson, qui fit une si belle histoire....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien,
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage !
Adieu, Monsieur Frontin !

FRONTIN.

Quel est donc ce langage ?...
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses-là Cléon.

FRONTIN.

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude!....
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois par Chloé te placer chez Valere....
Mais, à propos de lui, j'apprends, avec douleur,
Qu'il connoît fort ton maître; et c'est un grand malheur!
Valere, à ce qu'on dit, est aimable, sincere,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractere;
Mais, séduit par l'esprit, ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modele:
Il est son complaisant, son copiste fidele?

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout!
Mon maître a de l'esprit, des lumieres, du goût,
L'air et le ton du monde, et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide Il arrive aujourd'hui.
Tu verras. Les méchans nous apprennent à l'être.
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître.
Au reste, arrange-toi; fais tes réflexions.
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions.
J'attends une réponse et positive et prompte....
Quelqu'un vient; laisse-moi.... Je crois que c'est Géronte...
Comment! il parle seul?

( *Frontin sort.* )

---

## SCENE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *à part, sans voir Lisette.*

Ma foi! je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice;
Mais, moi, je veux la paix, le bien et la justice.
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi! sérieusement?

GÉRONTE.

Comment! tu m'écoutois?

Pour la conclusion, on n'attend que Valere.
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci,
Et ce soir, au plus tard, je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien!

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine.
Des Terres du futur, cette Terre est voisine;
Et, confondant nos droits, je finis des procès,
Qui sans cette union ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable!

GÉRONTE.

Et puis, d'ailleurs, ma niece
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valere non plus. Avant nos différens,
Ils se voyoient beaucoup. N'étant encor qu'enfans
Ils s'aimoient; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris
Ils ne se sont pas vus; mais je serois surpris
Si par ses agrémens et son bon caractere
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison,
Pour finir. J'aime fort ma Terre, ma maison.
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel. J'ai quelque inquiétude

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien :
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien !
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux et l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc ! parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ? C'est qu'il est naturel.
Au fonds, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distile,
Ce seroit peu de chose ; et tous les médisans
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller et du plaisir de nuire.
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal, enfin, voilà votre Cléon,
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame,
Dans le dernier voyage où j'ai suivi Madame.
Dans votre Terre, ici fixé, depuis long-tems,
Vous ignorez Paris, et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,

Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit:
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrettes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractere effroyable, odieux!

GÉRONTE.

Fables que tout cela! propos des envieux!
Je le connois; je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse:
Il y réussit mieux que tout ce que je voi.
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi,
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre
Sont pour durer toujours; et puis, j'aime ma sœur,
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur.
Elle n'amene ici que bonne compagnie,
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? L'auroit-elle prié?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurois-je à craindre?
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déja d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une.... Mais enfin je me serai méprise;

Vous

Vous en êtes content, Madame en est éprise.
Je croirois même assez....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Quoi ? qu'elle aime Cléon ?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit ; et c'est avec raison
Que je le pense, moi : j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déja vu Madame avoir quelques amans :
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour, je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage, ou répandue :
Six mois dans la Morale, et six dans les Romans,
Selon l'amant du jour, et la couleur du tems ;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion, toute aussi naturelle,
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah ! je voudrois le voir !.... Corbleu ! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chere sœur,
Et la faire expliquer !.... J'ai déja sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste....
Tu m'y fais réfléchir. Outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,

Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh ! par exemple, ici, tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet, dont ma sœur paroissoit s'ennuyer;
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non; mais, à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine.
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas;
Son air, des demi-mots, que vous n'entendiez pas,
Certain ricannement, un silence perfide:
Voilà comme il parloit, et tout cela décide.
Vraiment, il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent. Il entend trop bien son intérêt:
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre tems.
Je ne l'aimerai pas; j'abhorre les méchans!
Leur esprit me déplaît, comme leur caractere,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire....
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime: pourquoi? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi! je ne suis pas bon; et c'est une sottise,
Que pour un compliment....

LISETTE, *l'interrompant.*

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur; mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,

Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître.
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement;
Mais, au fonds, la bonté fait votre caractere.
Vous aimez qu'on vous aime; et je vous en révere.

GÉRONTE.

Ma sœur vient; tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon!

LISETTE.

Voyons!

## SCENE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

BON JOUR, ma sœur.

FLORISE.

Ah! Dieux!.... Parlez plus bas, mon frere, je vous prie!

GÉRONTE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie:
Je n'ai pas fermé l'œil, et vous criez si fort....

GÉRONTE, *bas, à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas.*

Et vous, vous êtes mort.

Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,

(*Voyant que Lisette hésite à lui obéir.*)

Si l'on peut voir Cléon..... Faut-il que je répete?

(*Lisette sort.*)

---

## SCENE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui!
Aussi, c'est vous.... hier....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage;
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit,
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti....

FLORISE, *l'interrompant.*

Finissons-là, de grace !
Allez-vous m'en parler ? Je vous cede la place.

GÉRONTE.

Un moment.... Je ne veux....

FLORISE, *l'interrompant.*

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois, peut-être, avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres ?
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion.
Eh ! bien, sur cette affaire entretenez Cléon.
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même;
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
« Oh ! mais ( me dites-vous ) on nous chicannera :
» Ce seront des procès !... » Eh ! bien, on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misere
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler, cela m'excede.

GÉRONTE.

Moi ?
Je ne dis rien ; c'est vous....

FLORISE, *l'interrompant.*

Belle alliance !

GÉRONTE.

Eh ! quoi ?...

FLORISE, *l'interrompant.*

La mere de Valere est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde; une femme odieuse!
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

GÉRONTE.

C'est une femme simple, et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens....

FLORISE, *l'interrompant.*

La belle emplette encore
Que ce Valere! Un fat, qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts.
Eh! qui donc n'est pas fat? Tout l'est, jusques aux sots...
Mais le tems remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non, il peut rester fat. N'en voit-on pas, sans cesse,
Qui jusqu'à cinquante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre....
Je veux vous demander, sur un autre chapitre,
Un peu de complaisance, et j'espere, ma sœur....

FLORISE, *l'interrompant.*

Ah! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur!

GÉRONTE.

Ariste doit ici....

FLORISE, *l'interrompant.*

Votre Ariste m'assomme.
C'est, je vous l'avoûrai, le plus plat honnête-homme...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi, je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le détestez ! Oh ! cela me démonte !
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres fortes têtes,
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et, ne ménageant rien....

FLORISE, *l'interrompant.*

Eh ! mais, tant-pis pour lui,
S'il s'en est offensé !... C'est aussi trop d'ennui,
S'il faut à chaque mot voir comme on peut le prendre !
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre.
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais, vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire;
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire!
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards, que je voudrois chasser.
Quand ils viennent, raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'Arriere-ban de notre voisinage ;
Mais grace, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient: faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte.

Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci!
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami!

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement:
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scene.

FLORISE.

Eh! non, je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh! toujours me contredire!

FLORISE.

Mais marier Chloé, mon frere, y pensez vous?
Elle est si peu formée et si sotte, entre nous!

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractere;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras:
On imagineroit que vous ne l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez, sans cesse,
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien, d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez;
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie....

GÉRONTE, *élevant la voix, en voyant revenir Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais, quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage.
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage.
Feu son pere, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre: elle n'a que le mien;
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.
(*Il sort.*)

FLORISE, *à part.*

Qu'un sot est difficile à vivre!

---

# SCENE V.

LISETTE, FLORISE.

FLORISE.

EH! bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt?

LISETTE.

Mais, oui; si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit, dans un rire ironique,
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement, oui, pour oui, non, pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon?

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincere;
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit; vous dites qu'il en a:
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là,
Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style, qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête-homme, il le cache très-bien!

FLORISE.

Tous vos raisonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde; mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement.
Vous y suivrez Chloé: je l'envoie au Couvent.
Dites-lui, de ma part....

LISETTE, *l'interrompant.*

Voici Mademoiselle:
Vous-même, apprenez-lui cette belle nouvelle!

## SCENE VI.

CHLOÉ, FLORISE, LISETTE.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coîffée à faire horreur!
( *Elle sort.* )

## SCENE VII.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi! suis-je donc si mal?

LISETTE.

Bon! c'est une douceur,
Qu'on vous dit, en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie.
N'importe, là-dessus allez votre chemin!

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere,
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire;
Je me sacrifierois; et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets....
Je suis bien malheureuse!

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage.
Les lamentations ne sont d'aucun usage,
Il faut de la vigueur. Nous en viendions à bout,
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout !

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître, ou d'un époux ?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage ; et, d'un autre côté,
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit, sans remise,
Partir pour le couvent. Jugez de ma surprise !

CHLOÉ.

Ma mere est la maîtresse ; il lui faut obéir.
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît ! L'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite.
Je ne suis pas d'humeur d'aller périr d'ennui ;
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui.

Je

Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne....
Mais, vous, n'aimez-vous plus Valere, qu'on vous donne ?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-tems absent, Valere a pu changer.
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisans, tant de divers plaisirs
Ont, loin de moi, sans doute, emporté ses desirs.
Si Valere m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même....
Qu'il soit heureux, du moins! Pour moi, j'obéirai:
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé;
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pû mériter la haine de ma mere....
A quoi rêves-tu donc? Tu ne mécoutes pas!

LISETTE.

Fort bien!... Voilà de quoi nous tirer d'embarras;
Et sûrement Florise....

CHLOÉ.

Eh! bien?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille; allez, fiez-vous à mon zele:
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd et brouille tout ici;
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe insolent qui la mene aujourd'hui;

Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui.
Vous verrez !

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite ;
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite !

( *Elle sort.* )

## SCENE VIII.

LISETTE, *seule.*

POUR faire son bonheur je n'épargnerai rien....
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien !

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers; tu gardes le silence.
Je ne t'ai jamais vû de si mauvaise humeur!

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins!

CLÉON.

Ah!... Tu me fais l'honneur
De me parler enfin? Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître....
Mais, à propos, Valere?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir, en secret, dès qu'il arrivera.
Mais, pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystere?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere?
Pourquoi, lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-t-il vous parler, sans se faire connoître?

CLÉON.

Quand il en sera tems, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair; mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi, sans mot dire :
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit, vaut cent coups de baton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure:
Personne ne connoît ici ton écriture.
Elles arriveront de Paris, et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?...
La mere de Valere a sa lettre, sans doute?
Et celle de Géronte....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Elle doit être en route.
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais, sérieusement, tout ce manége-ci
M'allarme, me déplaît, et, ma foi! j'en ai honte.
Y pensez-vous, Monsieur? Quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valere, d'autre part, vous aime à la folie:
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin, et d'un colifichet!
Cela finira mal!

CLÉON.

Oh ! tu prends au tragique
Un débat, qui, pour moi, ne sera que comique.
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scene et le plus grand plaisir!...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la Ville:
Ne point m'en amuser seroit être imbécile;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paîra du tems que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue.
C'est un de ces enfans dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Croirois-tu que sur moi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde.
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami; je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise.
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens.
J'ai demandé pour lui quelques mois de son tems.
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage,
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner, du moins.
Parbleu! je vous le sers de la bonne maniere!

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire!

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris;

C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce Pays.
Depuis long-tems, dit-il, il n'a point vu sa mere.
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais, vous, quel intérêt?... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens, que, pour toujours, ce nœud doit réunir?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé, qui fait une sotise?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser....
Oh! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie.
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie.
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses desirs:
Les sots sont ici-bas pour nos menus-plaisirs...
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc! à Chloé songeriez-vous aussi?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pese horriblement; et la voir si gentille
L'afflige. Je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-tems Chloé.

CLÉON.

Tant mieux!

Elle ne me dit rien de cette jalousie;
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à peu près,
Que Valere écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre.
Quoi! Florise et Chloé?

CLÉON.

Moi? ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité.
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une Beauté?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache:
Toute femme m'amuse; aucune ne m'attache.
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuîrai point pour ma chere moitié:
Aimera qui pourra. Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui malgré l'âge encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vû que l'oncle à la niece assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se désaisisse;
Et je souhaite fort que cela réussisse.
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse.
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession.
D'ailleurs, Géronte m'aime. Il se peut très-bien faire

Que son choix me regarde en renvoyant Valere,
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mere à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimeres.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens je gueres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras.
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise;
Mais quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien!... Mais si j'osois vous dire, en confidence,
Où cela va tout droit?

CLÉON.

Eh! bien?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déja, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a, pour la vie,
Chassés de vingt maisons?

CLÉON.

Chassés? quelle folie!

FRONTIN.

Oh! c'est un mot pour l'autre, et, puisqu'il faut choisir,

Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement?

CLÉON.

Cela m'est fort égal. On me craint, on m'estime:
C'est tout ce que je veux; et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas.
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles:
Etre craint, à la fois, et desiré par tout;
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne.
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensévelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît; je pars quand on m'ennuie.
Je m'établis ailleurs; me moquant, au surplus,
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus.
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter-là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela, vous plaît à dire, et ne m'arrange pas!
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas;
Mais je suis las, Monsieur, de cette vie errante.

Toujours visages neufs; cela m'impatiente.
On ne peut, grace à vous, conserver un ami :
On est tantôt au nord, et tantôt au midi.
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, et je fais leur partie....
J'ose même avancer que je vous fais honneur....
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur !
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde;
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici; j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet?...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Parbleu! ne vous en moquez pas.
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête?
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein
N'ont pas le sens commun!

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette.
J'aimois assez Marton, et Nérine et Finette;
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois,
Mon amour le plus long n'a point passé le mois;
Mais ce n'est plus cela : tout autre amour m'ennuie.
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie!

CLÉON.

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

FRONTIN.

Comme un autre !

CLÉON.

Le fat ! Aime moins tristement.
Pasquin, L'Olive et cent, d'amour aussi fidele,
L'ont aimée avant toi ; mais sans se charger d'elle.
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs ?
Fais de même ; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal ; c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh ! bien, écoute-moi.
Tu me conviens : je t'aime ; et, si l'on veut de toi,
J'emploîrai tous mes soins pour t'unir à Lisette.
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez !

CLÉON.

Ne va point nous trahir,
Vois si Valere arrive, et reviens m'avertir.

( *Frontin sort.* )

## SCENE II.

CLÉON, *seul.*

FRONTIN est amoureux ! je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose ?...
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ?... Oui, vraiment, l'expédient est bon.
J'aurai seul mon secret, et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

## SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere
Est-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere?
Changeriez-vous d'avis?

CLÉON.

Comment ! vous l'avez cru ?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu....

CLÉON, *l'interrompant.*

Tant mieux ! Malgré cela, soyez persuadée

Que

Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée.
Vous y pouvez compter ; je vous réponds de tout.
En ne paroissant pas contrarier son goût
J'en suis beaucoup plus maître, et la bête est si bonne.
Soit dit sans vous fâcher....

FLORISE, *l'interrompant.*

Ah ! je vous l'abandonne :
Faites-en les honneurs. Je me sens, entre nous,
Sa sœur, on ne peut moins !

CLÉON.

Je pense comme vous :
La parenté m'excede ; et ces liens, ces chaînes
De gens, dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés ; miseres du vieux tems :
C'est pour le peuple, enfin, que sont faits les parens.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte ;
Vous avez pour surcroît un frere qui radote :
Eh ! bien, c'est leur affaire, après tout. Selon moi,
Tous ces noms ne sont rien ; chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison. Je vous dois le courage
Qui me soutient, contr'eux, contre ce mariage.
L'affaire presse, au moins : il faut se décider.
Ariste nous arrive : il vient de le mander ;
Et, par une façon des galans du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille.
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premiérement, sans vous on ne peut rien conclure ;

Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part? Ainsi tout dépendra de vous.
Refusez de signer, grondez et boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous, moi-même, en sa présence,
Et je me fâcherois s'il en étoit besoin.
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée....
Mais non; car ce seroit un moyen un peu fort:
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh! vous me le direz? Quel scrupule est le vôtre?
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma regle aujourd'hui?
Vous êtes honnête-homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre:
Ainsi confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fonds, je n'y vois pas de quoi faire un mystere,
Et c'est ce que de vous mérite votre frere.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits, ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage?
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix;

Cela fait contre lui la plus belle matiere!
Des biens à répéter; des partages à faire:
Vous voyez que voilà dequoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans?
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici; plaidez. Une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul. Vous partie,
On ne me verra point lui tenir compagnie;
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante;
Et je vous avoûrai mon imbécillité:
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimere,
Je ne puis me résoudre à le désespérer.
Mais votre idée, au moins, sur lui peut opérer.
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, et qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevû que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire....
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension....
Mon Procureur fera cette expédition.

C'est un homme admirable, et qui par son adresse
Auroit fait renfermer les sept Sages de Grece,
S'il eût plaidé contre eux ! S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable. Il ne faut qu'une lettre
De moi....

FLORISE, *l'interrompant.*

Non, différez.... Je crains de me commettre.
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et, pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le desire?

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame? Ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagemens.
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage.
Mais je vous le redis, tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer et de passer ma vie.
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer?
Et, loin de tout, ici pourrez-vous demeurer?
Je ne sais, répandu, fêté comme vous l'êtes,

Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites.
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord;
Mais tout Paris....

CLÉON, *l'interrompant.*

Paris? il m'ennuie à la mort;
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice!
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer!
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté!...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talens, où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds, ni têtes:
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller, par air; enfin, se tuer pour autrui!
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa Terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on fri-
ponne,
Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fonds, n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidele.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rapelle,
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets!...

FLORISE, *l'interrompant.*

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous, je n'ai point de mysteres;
Et vous verrez ma liste avec les caracteres.
J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres, dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie?
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie,
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés!
Je suis tenté, parbleu! d'écrire mes Mémoires.
J'ai des traits merveilleux! mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher!

FLORISE.

Cela sera délicieux!

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux!
Il m'en vient déja vingt qui retiennent des places.
Vous y verrez Mélite, avec toutes ses graces;
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Messieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie.

Pour le petit Damis et Monsieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur, l'Automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage,
Tant d'autres importans, esprits du même étage,
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer,
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer!
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause.
Un vice, un déshonneur sont assez peu de chose;
Tout cela dans le monde est oublié bientôt:
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? Cela peut faire un bruit du diable!
Une brochure unique! un ouvrage admirable!
Bien scandaleux! bien bon!... Le style n'y fait rien:
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien!

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre!
Je vous prîrai d'y joindre, avec quelque aventure,
Une Madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs.
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie!
Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait!

CLÉON.

On peut toujours, à compte, envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la Belle.

FLORISE.

Eh! comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très-bien pensé... Mais faites-vous des vers?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? Est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel-esprit, son plaisant, son génie?
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons et des vers innocens.
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma Muse!
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse.
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se mocquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi! quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

---

## SCENE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné, à Cléon.*

MONSIEUR, je voudrois bien....

CLÉON.

(*A Florise.*)

Attends.... Permettez-vous?

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, Madame....

FLORISE.

Entre nous,
Entiere liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien: je l'aime.

CLÉON.

Il est assez bon diable;
Un peu bête....

(*Florise sort.*)

## SCENE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution.
De mon panégyrique épargnez-vous la peine....
Valere entrera-t-il?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver?

FRONTIN.

Il a voulu venir.
Je ne suis pas garant de cette extravagance.
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,

Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne... Observe tout pendant notre entretien.
( *Frontin sort.* )

---

## SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

L'AFFAIRE est en bon train; et tout ira fort bien,
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire.
Avec son ton, ses airs et sa frivolité
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté.
Une vieille franchise à ses talens s'oppose:
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

---

## SCENE VII.

VALERE, *en habit de campagne*, CLÉON.

VALERE, *embrassant Cléon.*

EH! bon jour. cher Cléon, je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami!

Je suis au désespoir des soins dont vous accable.
Ce mariage affreux ! Vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je?...

CLÉON, *l'interrompant.*

Ah ! point de complimens.
Quand on peut être utile, & qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh ! bien quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE.

Oh ! cent mille, et toutes des plus belles!
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables!
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables!
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant? C'est le sort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, et j'en crois son suffrage,
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé,
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de trisres facéties,
Et qu'à force d'esprit et de petits talens,
Dans peu, nous pourions bien n'avoir plus de bon sens.
Comment ! vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? Tenez-vous aux scrupules?
Toujours bon, toujours dupe !

VALERE.

Oh! non, en vérité.

Mais c'est que je vois tout assez du bon côté.
Tout est colifichet, pompon et parodie:
Le monde, comme il est, me plaît à la folie!
Les Belles tous les jours vous trompent; on leur rend:
On se prend, on se quitte, assez publiquement.
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent:
Les hommes s'aiment tous; les femmes se détestent,
Mieux que jamais: enfin, c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement!

CLÉON.

Et Cidalise?

VALERE.

Mais....

CLÉON.

C'est une affaire faite:
Sans doute, vous l'avez?... Quoi! la chose est secrette?

VALERE.

Mais, cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLÉON.

Partout;
Et ne point l'annoncer c'est mal servir son goût.

VALERE.

Je m'en détacherois si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avoûrai, beaucoup de goût pour elle;
Et, pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame!
Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous? On perdroit son tems, la nouveauté,

Et

Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la Bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siecle, ainsi que Cidalise.
Ayez-la; c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez.... Eh! bien, mon mariage?
Concevez-vous ma mere, et tout ce radotage?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous;
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous même,
En fuyant un parti peut-être avantageux?

VALERE.

Eh! non: vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant;
Ou si, pour mon malheur, ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main!
Quand je puis m'avancer, et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma Terre, et borner ma fortune?

Ma foi! se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste!

VALERE.

A vous en est toute la gloire.
D'après vos sentimens, je prévois mon histoire
Si j'allois m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mere
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire.
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi,
Un Ariste, un esprit d'assez grossiere étoffe,
C'est une espece d'ours, qui se croit philosophe.
Le connoissez-vous!

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vu.
Chez moi, depuis six ans, je ne suis pas venu.
Ma mere m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-tems dans notre voisinage,
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte:
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte....
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fonds, je ne puis croire Ariste un homme droit.
Géronte est son ami; cela depuis l'enfance.

VALERE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès:
J'ai des amis là-bas; je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc. A moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance. On dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALERE.

Mais assez, ce me semble.
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvois gentille: elle me plaisoit fort....
Mais Paris guérit tout, et les absens ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie;
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie.
C'est un de ces minois que l'on a vu partout,
Et dont on ne dit rien.

VALRRE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant: il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne.
Ce qu'on voit, à travers son petit air boudeur,

C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur.
On la croit une Agnès; mais, comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée, et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter....
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
*La faute en est aux Dieux qui la firent si* bête.

VALERE.

Assurément, Chloé seroit une Beauté
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté....
Allons; je vais partir, et comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici désabuser ma mere.
Je laisse en bonnes mains....

CLÉON, *l'interrompant.*

Non! il vous faut rester.

VALERE.

Mais comment? Voulez-vous ici me présenter?

CLÉON.

Non pas dans le moment; dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise.
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment?

C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire.
Toute mon ambassade est reduite à lui dire
Que je serai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire:
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere.
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Écoutez: conservons toutes les vraisemblances.
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens.
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens.
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste.
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste.
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit, en bon sens prétendu;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre:
Homme d'un autre siecle, et ne suivant, en tout,
Pour ton, qu'un vieux honneur, pour loi, que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse, avec stupidité,
De son banc, de ses foins et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte!
Ivre de son château, dont il est l'architecte;
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété.

Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer;
Son parc, son potager, ses bois, son avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile:
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE.

Oh! vous êtes charmant!... Mais n'aurois-je point tort?...
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh! bien.... mariez-vous.... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous desiriez. Moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien.
Ne consultez que vous.

VALERE.

Écoutez-moi, de grace!
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti!
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;

Mais avec un vieux fou, dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit, sans scrupule,
Traiter légérement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit.... Il a la fureur de me croire à son gré;
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai!

---

## SCENE VIII.

FRONTIN, CLÉON, VALERE.

FRONTIN, *à Cléon.*

MONSIEUR! j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON, *à Valere.*

Ne perdez point de tems. Que Frontin vous remene.

( *Valere et Frontin sortent.* )

## SCENE IX.

CLÉON, *seul.*

MAINTENANT éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le Mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere....
Florise s'en défend. Son foible caractere
Ne sait point embrasser un parti courageux.
Embarquons-la si bien qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valere....
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition.
C'est un fat subalterne : il est né trop timide.
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide!

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répete, oui c'est lui que j'ai vu.
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu;
C'est Valere lui-même, et pourquoi ce mystere?
Venir, sans demander mon oncle, ni ma mere,
Sans marquer, pour me voir, le moindre empresse-
ment!
Ce procédé m'annonce un affreux changement!

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui, vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi: de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi;
Si tu le connoissois, si tu pouvois m'entendre,
Ah! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre,
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais!

Le doux saisissement d'un joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue;
J'ai voulu l'appeler : je l'aurois dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix.
Il étoit déja loin.... Mais, dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin....

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrette.
Son maître l'attendoit, et je n'ai pu savoir....

CHLOÉ, *l'interrompant.*

Informe-toi d'ailleurs : d'autres l'auront pu voir.
Demande à tout le monde.... Eh! va donc....

LISETTE.

Patience!
Du zele n'est pas tout, il faut de la prudence:
N'allons pas nous jetter dans d'autres embarras.
Raisonnons. C'est Valere, ou bien ce ne l'est pas :
Si c'est lui, dans la regle, il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine:
On le sauroit. Cléon, dans ses jeux innocens,
Diroit que nous courons après tous les passans :
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre?...

( *A part.* )

Seroit-ce bien Valere!... Eh! mais, en verité,
Je commence à le croire.... Il l'aura consulté:
De quelques bons conseils cette fuite est l'ouvrage....
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon:
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable !
Tes soupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs, pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais, toi-même, pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur !

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet il ne faut pas qu'il sache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache !
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous.
Il imagine avoir toute ma confiance ;
Il me croit sans ombrage et sans expérience :
Il en sera la dupe. Allez, ne craignez rien :
Géronte amene Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres.
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres!
On l'emporte souvent sur la duplicité,
En allant son chemin, avec simplicité,
Et....

FRONTIN, *appelant, derriere le théatre.*

Lisette !

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez : c'est Frontin qui m'appelle.

(*Chloé sort.*)

## SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

Parbleu ! je vais lui dire une belle nouvelle !...
On est bien malheureux d'être né pour servir !
Travailler, ce n'est rien ; mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment ! ce n'est que vous ? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste :
J'ai déja trop ici de sujets d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger !
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment ! rien ? Un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage !
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue :
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui.... de mourir.

LISETTE.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté?
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore?

LISETTE.

Vous le savez très bien ; je le répete encore.
Vous aimez les secrets. Moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN, *à part.*

Ah! comment accorder mon honneur et Lisette!....
(*A Lisette.*)
Si je te le disois?...

LISETTE.

Oh! la paix seroit faite;
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh! bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Étoit un inconnu.... dont je ne sais pas l'âge....
Qui, pour nous consulter, sur certain mariage
D'une fille.... non, veuve.... ou les deux... Au surplus,
Tu vas bien.... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN, *à part.*

Ni moi non plus.
Si bien que pour cacher et l'homme et l'aventure....

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?

Vas, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir;
Et je t'en aime mieux. Moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valere...
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh! bien, si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux.
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot. Je défends ton voyage.
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais....

LISETTE.

Point de mais.... On vient. Va; fais croire à ton maître
Que tu pars: nous saurons te faire disparoître.

( *Frontin sort.* )

## SCENE III.

GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE, *à Lisette.*

Que fait donc ta maîtresse? Où chercher maintenant?
Je cours.... j'appelle....

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être; mais elle ne répond guere.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit derniere....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Oh! parbleu! tout ceci commence à m'ennuyer.
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
Comment! On ne peut plus être un seul jour tranquille!
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style.
Oh! bien, moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison.
A mon exemple ici je prétends qu'on en use:
Je tâche, d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scenes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus.
Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir,
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi! peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit: avec cet avantage
On a de la ressource, et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colere à l'humeur.
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes.
D'ailleurs, je ne suis point pour les partis extrêmes.
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor, quel conseil?...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise.
Vous savez mieux que nous comment mener Florise.
S'il faut se déclarer pourtant, de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller.... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle.... En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai, pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GÉRONTE.

Allons; chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver; venez-y. Je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai....

( *A Ariste.* )

Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir,
Car, de façon ou d'autre.... Enfin, nous allons voir.

( *Il sort, avec Cléon.* )

## SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur! Vous seul pouvez rétablir cette affaire.
Elle tourne au plus mal; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte, et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien: ce que je vois me passe.
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,
Il ne croit rien; il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre.
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits.
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor, mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître, et le couvre de honte,

Si je puis avérer le tour le plus sanglant,
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ! Comment ! c'est-là que vous en êtes ?
Ma foi ! c'est trop d'honneur, Monsieur, que vous lui faites ;
Croyez d'avance, et tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu.
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur,
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE.

Peut-être chez sa mere
Au moment où j'en parle. A toute heure, on l'attend.

LISETTE.

Bon ! il est ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui : le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie?

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises et bien sûres.
Il n'a vu que Cléon; et l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'est perdu,
Et je l'y crois encor. Comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême!
Que faire? l'aller voir, on sauroit tout ici.
Lui mander mes conseils est le meilleur parti....
Donne-moi ce qu'il faut; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais.... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

(*Elle sort.*)

---

## SCENE V.

ARISTE, *seul.*

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon.
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse;
Tout se sait, tôt ou tard, et la vérité perce.
ar eux-mêmes souvent les méchans sont trahis.

## SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE, *à part.*

AH ! les affreux chemins, et le maudit pays !....
( *A Ariste.* )
Mais, de grace, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte ?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre.
En ce moment, Monsieur, il est fort occupé.

VALERE.

Et Florise ?.... On viendroit, ou je suis bien trompé.
L'étiquette du lieu seroit un peu légere ;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes....

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh ! quoi, surprendre ainsi!
Votre mere vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon ! vieille cérémonie.
D'ailleurs, je sais très-bien que l'affaire est finie ;

Ariste a décidé.... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison:
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne.
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne-foi?

VALERE.

Oh! cela....

ARISTE, *l'interrompant.*

Doucement! cet Ariste, c'est moi.

VALERE.

Ah? Monsieur....

ARISTE, *l'interrompant.*

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde.
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas; mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractere aimable,
Qui veut votre bonheur: voilà ses seuls défauts....
Si votre cœur, au fonds, ressemble à vos propos....

VALERE, *l'interrompant.*

Vous me faites ici les honneurs de ma mere,
Je ne sais pas pourquoi Son amitié m'est chere.
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours;
Mais mon cœur la respecte et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà: ce langage est le vôtre.
Oui, le bien vous est propre et le mal est d'un autre.

VALERE, *à part.*

(*A Ariste.*)

Oh! voici les sermons, l'ennui!.... Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient....

ARISTE, *l'interrompant.*

Un moment. Si l'amitié sincere
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même, ici, vous avez déja fait?

VALERE.

Vous savez....

ARISTE.

Je le sais.

VALERE.

Ce n'est point un mystere
Bien merveilleux. J'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort.
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille.
Comme il est mon ami....

ARISTE, *l'interrompant.*

Lui?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer?

VALERE.

Ah ! très-parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur, et pour la vie.
Oh ! ne l'est pas qui veut !

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALERE.

On seroit bien adroit !

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédans, de commeres.

ARISTE.

Non, par la voix publique : elle ne trompe gueres...
Géronte peut venir, et je n'ai pas le tems
De vous instruire ici de tous mes sentimens ;
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi, choisissez son commerce, ou sa haine....

( *Valere montre un air distrait et impatient.* )

Je sens que je vous lasse, et je m'apperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien ;
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe,
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui. Vous verrez, avec trop d'évidence,

Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter?
Vous avez de l'esprit, un heureux caractere,
De l'usage du monde, et je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui....
( *Appercevant Géronte.* )
Géronte vient; allons....

---

# SCENE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *à part, d'un air fort empressé.*

Eh! vraiment oui, c'est lui....
( *A Valere.* )
Bon jour, mon cher enfant!... Viens donc, que je t'embrasse!
( *A Ariste.* )
Comme le voilà grand!... Ma foi! cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité....

GÉRONTE, *à Ariste.*

Parbleu! je l'ai vu là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela.
( *Montrant la taille d'un petit enfant.* )
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!....
( *A Valere.* )
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage....
( *A Ariste.*

(*A Ariste.*)

Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon ?
C'est tout comme autrefois ; je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur !

GÉRONTE.

Oh ! non pas ; je te prie,
N'apporte point ici l'air de cérémonie.
Regarde-toi déja comme de la maison....

(*A Ariste.*)

A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit ! C'est bien moi qu'on étonne !
La menace est plaisante ! Ah ! je ne crains personne.
Je ne la croyois point capable de cela !....
Mais je commence à voir que tout s'appaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle.
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui.
Je vais renouveller connoissance avec lui.
Allez. Si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

(*Ariste sort.*)

## SCENE VIII.

GÉRONTE, VALERE.

GÉRONTE.

Eh ! bien, es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissois.

VALERE, *froidement.*

Oh ! j'étois fort plaisant !

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,
Je t'aime comme un fils, et tu dois....

VALERE, *à part.*

Comment faire ?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait !
( *A Valere.* )
Eh ! bien ?

VALERE.

Assurément, Monsieur.... j'ai tout sujet
De chérir les bontés....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Non ; ce ton-là m'ennuie :
Je te l'ai déja dit, point de cérémonie.

## SCENE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALERE.

CLÉON, *de loin, à Géronte.*

NE suis-je pas de trop ?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON, *montrant Valere.*

Je ne pouvois trop-tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas, à Valere.*

Comment va ?

VALERE, *bas, à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur;
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE, *à Valere.*

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire.
Je m'y connois; je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris, et de gens que je croi....

VALERE, *l'interrompant.*

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernieres, Monsieur, les sait-on?

GÉRONTE.

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible au bien de ma patrie.
Eh! bien, voyons donc, qu'est-ce? Apprends-moi, je te prie...

VALERE, *l'interrompant, d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort,
Mais il avoit Phryné, qu'elle hait à la mort;
Lisidor, à la fin, a quitté Doralise:
Elle est bien, mais, ma foi! d'une horrible bêtise.
Déja depuis long-tems cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas, à Valere.*

Très-bien! Continuez.

VALERE, *à Géronte.*

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire.
Lucile en est outrée, et ne se montre plus;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus:
On la trouve par-tout, s'affichant, de plus belle,
Et se mocquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit, tout bas,
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas.
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALERE.

Quoi! vous ne saviez point un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? L'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde.
Vous n'avez, donc, Monsieur, aucune liaison?
Eh! mais, où vivez-vous!

GÉRONTE.

Parbleu! dans ma maison;
M'embarassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi, si Madame Phryné
Ou Madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

*( Bas, à Valere. )*

Vous avez bien raison.... Courage!

GÉRONTE, *à Valere.*

Cher Valere,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légere,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté;
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma niece est raisonnable; et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde, au lieu des vieilles mœurs:
On ne vit qu'à Paris, et l'on végete ailleurs.

CLÉON, *bas.*

( *Bas, à Géronte.* )

Ferme !... Il est singulier !

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie!
Il faut qu'il ait....

VALERE, *l'interrompant.*

La niece, est-elle encor jolie?

GÉRONTE.

( *A Cléon.* )

Comment, encor?... Je crois qu'il a perdu l'esprit....

( *A Valere.* )

Elle est dans son printems; chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

L'éloge est assez mince!

VALERE, *à Géronte.*

Elle avoit de beaux yeux.... pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter!
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse....

VALERE, *l'interrompant.*

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion:
Je l'aime.... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALERE.

Comme on aime....
Sans que la tête tourne.... Elle en fera de même.
Je réserve au contrat toute ma liberté.
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLÉON, *bas, à Valere.*

A merveille! appuyez.

GÉRONTE, *à Valere.*

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, et donne grande envie!

VALERE.

Je veux d'abord....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

D'abord, il faut changer de ton.

CLÉON, *bas, à Valere.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE, *à Valere.*

Or, écoute....

VALERE, *l'interrompant.*

Attendez; il me vient une idée.

*( Il se promene au fond du Théatre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte. )*

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi ! la noce est retardée.
Je ferois à ma niece un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant,
Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut, sur mes avis, qu'il change son systême....
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE, *revenant.*

Pas mal.... Cette façon....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maison ?
Elle est belle, en bon air; enfin, c'est mon ouvrage:
Il faut bien embellir son petit hermitage.
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici....
Mais, quoi ?...

VALERE.

*( A part, de maniere à être entendu de Géronte. )*

Je suis à vous ... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre!

VALERE, *d'un air mystérieux.*

Oh ! rien.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Mais je l'espere!...

*( A Valere. )*

Sachons ce qui l'occupe.... Est-ce donc un mystere?

VALERE.

Non. C'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustemens, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre ! Eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raison, mon oncle. Oubliez un moment
Que vous avez tout fait et point d'aveuglement.
Avouez, la maison est maussade, odieuse?
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse.
Vous voyez....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Que tu n'as qu'un babil importun.
De l'esprit, si l'on veut; mais pas le sens commun!

VALERE, *sans l'écouter.*

Oui.... vous avez raison : il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile;
Il change de langage.

VALERE.

Écoutez; faisons mieux.
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?

GÉRONTE.

C'est-à-dire,
A ma mort.

VALERE.

Oui, vraiment; c'est tout ce qu'on desire,

Mon cher oncle ! Or, voici mon projet sur cela.
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a.
La maison est à nous; on ne peut rien en faire.
Un jour je l'abattrois: donc, il est nécessaire,
Pour jouir, tout-à-l'heure, et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain.
J'aurai soin....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

De partir. Ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Sa folie est certaine !

GÉRONTE, *à Valere.*

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures?

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds ! ton cher oncle ! Oh ! parbleu !
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece !

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur, j'ai du goût; l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon.
Sous prétexte qu'il est maître de la maison
Il prétend....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Je prétends n'avoir point d'autre maître !

CLÉON.

Sans doute !

VALERE, *à Cléon.*

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être.
Faites ici ma paix ; je ferai ce qu'il faut....
Arrangez tout.... je vais faire ma cour là-haut.
(*Il sort.*)

## SCENE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-T-ON vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là ?

CLÉON.

Si sur les apparences....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original, qui ne sait ce qu'il dit;
Un de ces merveilleux, gâtés par des Caillettes ;
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes....
Et Monsieur celui-ci, Madame celle-là ;
Des riens, des airs, du vent : en trois mots, le voilà.
Ma foi ! sauf votre avis....

CLÉON, *l'interrompant.*

Je m'en rapporte au vôtre.
Vous vous y connoissez tout-aussi bien qu'un autre.

Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit.
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup. Moi, qui ne le vois guere
Qu'en passant, j'ignorois le fonds du caractere.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens.
Avant que de louer, j'examine long-tems;
Avant que de blâmer même cérémonie:
Aussi connois-je bien mon monde! et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois, j'ai tant vu soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes
Que je n'en admets plus ni mauvaises, ni bonnes:
Il faut y voir soi-même; et, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? Ce langage m'assomme!
Je vous ai bien suivi; je vous trouve bon-homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé.
C'est-là, pour se venger, leur formule ordinaire.
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre:
Un tel est très-méchant, vous disent-ils, tout-bas;
Et pourquoi? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

SCENE XI.

## SCENE XI.

UN LAQUAIS, GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE, *au Laquais.*

EH ! bien, qu'est-ce !

LE LAQUAIS, *lui présentant des lettres.*

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE, *prenant les lettres.*

Donne.

Cela suffit.

( *Le Laquais sort.* )

## SCENE XII.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE, *à part, regardant ses lettres.*

VOYONS.... Ah ! celle-ci m'étonne....

( *Il lit une de ses lettres, bas.* )

Quelle est cette écriture ?... Oui-dà !... j'allois vraiment

( *Après avoir lu.* )

Faire une belle affaire !... Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui. La matiere est féconde !
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on ?... Qui ?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est.
Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt....
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre,
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi ?... Daignez permettre....

GÉRONTE.

C'est peu de chose; mais....

CLÉON.

Voyons. Je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayiez d'embarras;
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien : sur vous je ne prends nul ombrage.
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet.
Venez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

( *Il lui donne la lettre qu'il a lue.* )

CLÉON, *lisant.*

« J'apprends, Monsieur, que vous donnez votre
» niece à Valere. Vous ignorez, apparemment, que
» c'est un libertin, dont les affaires sont très-déran-
» gées, et le courage fort suspect. Un ami de sa
» mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait
» le médiateur de ce mariage, et vous sacrifie. Il
» m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec
» Valere. Prenez garde que ses conseils ne vous

» embarquent dans une affaire qui ne peut que
» vous faire tort, de toute façon. »

GÉRONTE.

Eh ! bien, qu'en dites-vous ?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur, sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom ?

( *Il déchire la lettre.* )

GÉRONTE.

Comment ! vous déchirez....

CLÉON.

Oui. Qu'en voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi, qu'on en veut à Valere ?

CLÉON.

Mais, je n'assure rien. Dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi ; puisqu'on me dit lié.

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système.
N'en croyez point autrui ; jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme ; mais....
Votre écrivain, peut-être.... Enfin, sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne.
Soit calomnie, ou non, la lettre est toujours bonne,
Quant à vos sûretés. Rien encor n'est signé :
Voyez, examinez....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Tout est examiné:
Je renverrai mon fat, et son affaire est faite....
( *Appercevant Valere.* )
Il vient.... Proposez-lui de hâter sa retraite.
Deux mots.... Je vous attends.

( *Il sort.* )

---

## SCENE XIII.

VALERE, *entrant d'un air rêveur*, CLÉON.

CLÉON, *fort vîte, et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux!
Géronte vous déteste; il s'en va furieux!
Il m'attend: je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

( *Il sort.* )

---

## SCENE XIV.

VALERE, *seul.*

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie....
La braver!... J'aurois fait le malheur de ma vie!

Ses regards ont changé mon ame en un moment.
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement....
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur, et noble et naturelle,
A bien renouvellé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite, à mes yeux, me pénetre de honte...
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimoit autrefois.... J'espere mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi! sérieusement amoureux!... Il n'importe,
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte!
Je ne vois que Chloé.... Si j'avois pu prévoir....
Allons tout réparer.... Je suis au désespoir!

*Fin du troisieme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh ! quoi, Mademoiselle, encor cette tristesse ?
Comptez sur moi, vous dis-je. Allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux ! et qu'ils savent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient ; il me voit : il sembloit vouloir plaire.
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentimens....
Le croiras-tu, Lisette ? Et, qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré, que je croyois si tendre ;
Oui, Valere, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valere me méprise !... il parle mal de moi !

LISETTE.

Il en parle très-bien ; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre,
Tout est rompu; je suis dans un chagrin mortel!

LISETTE.

Ouais! tout ceci me passe, et n'est pas naturel,
Valere vous adore, et fait cette équipée?
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée....
Mais il faut, par vous-même, entendre votre amant.
Je vous ménagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange.
Ma foi! je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux! Tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? C'est « ma chere Lisette!
» Mon enfant!... » On m'écoute, on me trouve parfaite;
Tantôt on ne pouvoit me souffrir: à present,
Vû que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaîté, d'une folie extrême:
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin....
« Il est délicieux, incroyable, divin. »
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse....
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse!
Géronte le demande: on le dit en fureur;
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOÉ.

Ah! que fait Valere?

LISETTE.

Ah! j'oubliois de vous dire

Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui. J'en tire bon augure.
Pour Valere et Cléon, quoique je sois bien sure
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux.
Seroit-ce intelligence, ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile....
Votre mere descend.... Allez, soyez tranquille.

( *Chloé sort.* )

---

## SCENE II.

LISETTE, *seule.*

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment....
N'importe, si mes soins tournent heureusement....
Mais que prétend Ariste? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin?... Comment faire?... Et puis, d'ailleurs, Frontin,
Au plus, signe son nom, et n'est pas écrivain.

## SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh ! bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh ! bien, Madame ?

FLORISE.

Es-tu contente ?....

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop ! ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton ;
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante ?
J'ai bien vu tout-à-l'heure, et ton goût me plaisoit,
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit ?
Conviens qu'il est charmant, et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie ?

LISETTE.

Moi, Madame ? Eh ! mon Dieu ! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien. Vous pensez sensément,
Et si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc. Je te jure aujourd'hui

Que de tout l'univers je n'estime que lui.
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble:
Il est toujours nouveau. Tout le reste me semble
D'une misere affreuse, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir!

LISETTE.

Vous avez bien raison. Quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir.... Mais....

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir....

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh! bien.... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque.
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé;
Et sur certains discours si je l'avois poussé....

FLORISE, *l'interrompant.*

Chimere!... Il faut pourtant éclaircir ce nuage.
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui

Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui?
Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre....

LISETTE, *l'interrompant.*

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie?

LISETTE.

Oh! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon.
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi même.
J'ai l'esprit défiant. Vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE.

Ah! rien n'est plus facile.
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style.
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera-là....
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble, au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie?
Il reste à me parler, à me questionner;
(*Montrant un cabinet voisin.*)
Et de ce cabinet, vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer, ou détruire....

FLORISE, *l'interrompant.*

Tout ce que tu voudras. Je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi;
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh ! bien, c'est de ma part une galanterie :
L'éloge des absens se fait sans flatterie....
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi ! je l'adore!

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valere.*

Encor Monsieur Ariste avec son protégé !
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé!
Mais ils ne sentent rien.... Laissons-les.

( *Elle sort, avec Lisette.* )

---

## SCENE IV.

ARISTE, VALERE, *paré.*

VALERE.

On m'évite....
O Ciel ! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi:
Soyez-en sûr. J'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, et c'est sur quoi je compte.

Je

Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALERE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous?

VALERE.

Non; mais je vois ce qu'il est.
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît?
La conversation deviendroit fort stérile!
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangere.
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractere?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon. Il faut absolument
Rompre.

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule?
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré:
Au plus frivole accueil on se croit adoré.
On prend pour des amis de simples connoissances;
Et que de repentirs suivent ces imprudences!...

Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entiere,
Et c'est des premiers pas que dépend la carriere.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALERE.

Je vous réponds, Monsieur, qu'il est très-estimé :
Il a les ennemis que nous fait le mérite.
D'ailleurs, on le consulte, on l'écoute, on le cite.
Aux Spectacles, sur-tout, il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit:
Il faut l'entendre après une piece nouvelle.
Il regne; on l'environne : il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage, et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez, en croyant le défendre.
Est-ce bien-là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre!
L'orateur des Foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens ? l'insolence, et des mots,
Les applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du Théatre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens et les dons du génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette présomption,
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre.
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;

Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connoissez la misere.
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien.
Et, malgré les plaisans, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractere,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire.
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant, jusques dans son silence;
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser, jusques dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? J'ai peine à croire....

ARISTE, *l'interrompant.*

Mais à l'esprit méchant, je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!

Le plus stupide obtient la même réussite.
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun! Par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare.
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumiere.
La réputation des mœurs est la premiere:
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur.
Mon estime toujours commence par le cœur.
Sans lui l'esprit n'est rien, et, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et les crimes....
Fait pour être chéri, ne serez vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALERE.

Je vois tout le contraire. On le recherche, on l'aime.
Je voudrois que chacun me détestât de même!
On se l'arrache, au moins! Je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois.
Quand il est à Paris il ne peut y suffire.
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent;
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et loin de le proscrire on l'encourage encore!
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,

Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre?
On le voit une fois : il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami?

VALERE.

On le craint ; c'est beaucoup!

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être, à la fois, et l'amour et l'appui?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avoûrez, du moins, que sa vie est heureuse.
On épuise bientôt une société.
On sait tout votre esprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf. Il faut une autre scene
Et d'autres spectateurs. Il passe, il se promene
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien ;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien.

ARISTE.

Vous le croyez heureux? Quelle ame méprisable

Si c'est-là son bonheur ! C'est être misérable,
Étranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, et par-tout rejetté,
Vous connoîtrez bientôt, par votre expérience,
Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
Un commerce de suite avec les mêmes gens;
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens;
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté;
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déja malheureux.
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage,
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connoissez.

VALERE.

Je ne le verrois plus si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé; mais on outre les choses.
C'est donner à des riens les plus horribles causes,
Quant à la probité nul ne peut l'accuser.
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!

Quoi! vendre, tour-à-tour, immoler, l'une à l'autre,
Chaque société; diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables:
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme?

VALERE.

Je ne le connois plus, s'il n'est point honnête-homme.
Mais il me reste un doute. Avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de singularité.
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siecle, et je suis comme un autre,
Tout le monde est méchant; et je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant? Oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs; esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice, en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule!
Pour chasser ce nuage et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés. Voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté
Où brille en tout son jour la tendre humanité,

Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est-là qu'on entend le cri de la nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils. Soyez bon, vous plairez...
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient.... Calmez son esprit irrité,
Et comptez, pour toujours, sur ma docilité.

---

## SCENE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *à part.*

(*A Valere.*)
Le voilà bien paré!.... Ma foi! c'est grand dommage
Que vous ayiez ici perdu votre étalage!

VALERE.

Cessez de m'accabler, Monsieur, et, par pitié,
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié.
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie.
Je n'ai qu'une espérance.... Ah! m'est-elle ravie?

Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux....
Voulez vous mon malheur ?

GÉRONTE.

« Elle a d'assez beaux yeux...
» Pour des yeux de Province. »

VALERE.

Ah ! laissez-là, de grace,
Des torts que, pour toujours, mon repentir efface ;
Laissez un souvenir....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Vous-même, laissez-nous....

( *Montrant Ariste.* )

Monsieur veut me parler.... Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez : vous n'aurez point ma niece.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons !

VALERE.

Quoi donc ?

GÉRONTE.

Je ne dis rien.... Mais, sans tant de façons,
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

( *A part.* )

Non, Monsieur, j'obéis ... A peine je respire....

( *A Ariste.* )

Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins ?
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains !

( *Il sort.* )

## SCENE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal! Je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

A la bonne heure! il peut obtenir votre estime;
Vous avez vos raisons, apparemment? et moi
J'ai les miennes aussi : chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractere.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau! jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé!

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous? quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espece pareille
M'aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet?
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE.

Il est jeune : il peut être indiscret, vain, léger;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son
cœur

Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice.
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice.
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton,
Par vanité, par air, par indiscrétion;
Mais de ce caractere il a vu la bassesse.
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous?.... En effet,
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait!....
Ne me contraignez pas d'en dire davantage!
Ce que je sais de lui....

ARISTE, *l'interrompant.*

Cléon...

GÉRONTE, *l'interrompant, à son tour.*

Encor!... J'enrage!
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui!
Qu'a-t-il affaire-là? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime, et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi! me justifier? Eh! de quoi, je vous prie?

GÉRONTE.

Enfin....

ARISTE, *l'interrompant.*

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais.
Vous ne m'estimez plus si des soupçons secrets....

GÉRONTE, *l'interrompant, en voyant arriver Cléon.*

Tenez, voilà Cléon. Il pourra vous apprendre,

S'il veut des procédés que je ne puis comprendre,
C'est de mon amitié faire bien peu de cas ...
Je sors.... car je dirois ce que je ne veux pas.
*( Il s'en va. )*

---

# SCENE VII.

## CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'APPRENDREZ-VOUS, Monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire...

CLÉON, *l'interrompant.*

Vous n'êtes pas brouillés. Amis, de tous les tems,
Vous êtes au-dessus de tous les différens.
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage:
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti, qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valere, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scene....
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage.
Il veut, il ne veut plus. Sait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloé, qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire ;
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire.

CLÉON.

Oh ! bon ! quelle folie ! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchans ;
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé, qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas, soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est.
On reçoit, et l'on rend : on est. à-peu-près, quitte.
Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien ; qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre.
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant :
Eh ! bien, on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois, dans le fonds, que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là ?
L'agrément couvre tout ; il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime ;
C'est l'ennui. Pour le fuir tous les moyens sont bons.
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimoit si fort. L'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule....

Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend :
Tout est mal, tout est bien; tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes !
Le plaisir, dites-vous, y gagne? En vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin,
Ces indiscrétions, ces rapports infideles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles,
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, et la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caracteres,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sinceres.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira:
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?....
Mais, sans perdre en discours un tems qui nous est cher,
Venons au fait, Monsieur, connoissez ma droiture.
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison, si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore.
Je lui révélerai des choses qu'il ignore;

Vous serez notre juge.... Allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne-foi.

CLÉON.

Une explication ? en faut-il quand on s'aime ?
Ma foi ! laissez tomber tout cela de soi même.
Me mêler là-dedans ?.... Ce n'est pas mon avis.
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis ;
*( Voyant qu'Ariste veut le quitter. )*
Et je crains... Vous sortez ?... Mais, vous me faites rire....
De grace, expliquez-moi ?....

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

---

## SCENE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas, en sortant.*

Songe, au moins....

LISETTE, *bas.*

Silence.

## SCENE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

HEUREUSEMENT, nous voilà sans témoins :
Acheve de m'instruire, et ne fais aucun doute....

LISETTE, *l'interrompant.*

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute,
Par hasard, à la porte, ou dans ce cabinet.
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

( *Elle sort.* )

## SCENE X.

CLÉON, *seul.*

LA petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi ! L'aventure est parfaite !
Feignons.... C'est à Valere assurer son refus ;
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus !

## SCENE XI.

LISETTE, CLÉON.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse !
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse.
Sonde encor ses desirs. S'ils répondent aux miens,
Dis-lui que, dès long-tems, j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours....

CLÉON, *l'interrompant.*

Quoi ?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme....
Je te l'ai déja dit, non je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi! ni moi non plus. Je suis dans l'embarras ;
Je veux sortir d'ici ; je ne saurois m'y plaire.
Ce n'est pas pour Monsieur ; j'aime son caractere :
Il est assez bon maître, et le même en tout tems,
Bon-homme !

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour Madame !... Oh ! d'honneur... Mais je crains ma
franchise :
Si vous redeveniez amoureux de Florise....
Car vous l'avez été sûrement, et je croi....

CLÉON, *l'interrompant.*

Moi, Lisette, amoureux ? tu te moques de moi !
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.
J'eus Araminte un mois : elle étoit très-jolie ;
Mais coquette à l'excès ! Cela m'ennuyoit fort !
Elle mourut ; je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs....
Mais Madame Florise !....

LISETTE, *l'interrompant.*

Elle est insupportable !
Rien n'est bien. Autrefois je la croyois aimable ;
Je ne la trouvois pas difficile à servir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir,
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuse....
L'air commun, qu'elle croit avoir noble, pourtant ;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces ;
Tout cela, dans le fonds, m'ennuie horriblement !

Une femme qui fuit le monde, en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou, plutôt, se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape, en courant;
Jouant le sentiment. Il faudroit pour lui plaire
Tous les menus propos de la vieille Cythere,
Ou sans cesse essuyer des scenes de dépit,
Des fureurs, sans amour, de l'humeur, sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne....

LISETTE, *l'interrompant.*

Au fonds, je ne vois pas ce qui la rend si vaine?

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur; qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms: elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire,
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE.

Paix! j'entends là-dedans.... Je crains quelque aventure....

(*Elle va voir dans le cabinet voisin.*)

## SCENE XII.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit,
Et si, comme elle aussi, Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus.

## SCENE XIII.

LISETTE, CLÉON.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est, ma foi ! partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh ! bien ?

LISETTE.

On me cherchoit... Mais, vous n'y pensez pas,
Monsieur ! souvenez-vous qu'on vous attend là bas.
Gardons bien le secret ! Vous sentez l'importance ?

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien ; j'oblige pour l'honneur.

(*A part, en sortant.*)

Ma foi ! nous le tenons.

## SCENE XIV.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valere.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ENTRE donc... ne crains rien, te dis-je : ils n'y sont pas.
Eh ! bien, de ta prison tu dois être fort las?

FRONTIN.

Moi ? Non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chere,
Et que j'aie, en tout tems, Lisette pour geoliere,
Je serai prisonnier, ma foi ! tant qu'on voudra...
Mais si mon maître enfin....

LISETTE, *l'interrompant.*

Supprime ce nom-là.
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere.
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire.
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marîrons, par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée.

Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion.
En gens congédiés je crois bien me connoître ;
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître.
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé
Valere l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui, par nous tous, dans peu, saura la vérité.
Veux-tu lui rester seul, et que ta probité....

FRONTIN.

Mais le quitter ?.... Jamais je n'oserai lui dire....

LISETTE.

Bon !... Eh ! bien, écris-lui... Tu ne sais pas écrire,
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu !

LISETTE.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? non.
Tu vas voir.

( *Il s'approche d'un bureau, et écrit quelques mots.* )

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement ; mais tant mieux. Mande-lui, sans mystere,
Qu'un autre arrangement, que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi ! sans compliment, je demande mes gages.

( *Lui donnant ce qu'il vient d'écrire.* )

Tiens, tu lui porteras....

LISETTE.

Dès que tu te dégages

De ta condition, tu peux compter sur moi;
Et j'attendois cela pour finir avec toi.
Valere, c'en est fait, te prend à son service :
Tu peux, dès ce moment, entrer en exercice;
Et pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au Château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mere.
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...

( *Entendant quelque bruit.* )

Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre;

J'en meurs de peur ! Adieu.

( *Il fait quelques pas pour sortir.* )

LISETTE.

Ne crains rien. Va m'attendre.

Je vais t'expédier.

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais, à propos, vraiment

J'oubliois....

LISETTE,

LISETTE, *l'interrompant.*

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

( *Frontin sort.* )

## SCENE II.

LISETTE, *seule.*

J'ai de son écriture.
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon. En tout cas, je ne rends cette piece
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien ;
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire...
Mais le voici.

## SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, à Ariste.*

MONSIEUR, pourrois-je vous parler?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

(*Lisette sort.*)

## SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'EST trop vous désoler.
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colere ou de haine:
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point, au reste; et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme ; un monstre abominable !
Trop tard, pour mon malheur, je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystere,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains.... C'est pour moi le plus grand embarras !

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre.
Osez l'apprécier. Tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près, ne sont rien ; et toute cette espece
N'a de force sur nous que par notre foiblesse ;
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte, à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé ?
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talens
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchans.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille
Les plus affreux discours.

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré ; ses discours ne sont rien.
Il vient de couronner l'histoire de sa vie.
Je vais mettre le comble à son ignominie,
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société ;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi,
Sans me cacher. Je veux qu'il sache que c'est moi.
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête-homme,
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois et me nomme.

FLORISE.

Non ; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous, sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir ; et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici. Tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere.
Cléon, plus que jamais, a le don de lui plaire.

Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez? vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satyre;
Géronte ne croit rien. Nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression....

( *Entendant du bruit.* )

Mais ils viennent, je crois.... Sortons; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

( *Elle sort, avec Ariste.* )

## SCENE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre.
Votre premier conseil est le seul qui soit bon.
Je n'oublîrai jamais cette obligation.
Cessez de me parler pour ce petit Valere,
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire.
Il refusoit tantôt, il consent maintenant!
Moi, je n'ai qu'un avis : c'est un impertinent!
Ma sœur sur son chapître est, dit-on, revenue.
Autre esprit inégal, sans aucune tenue....
Mais, ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot!
Un fou n'est pas mon fait; voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.

Que dites-vous aussi de ce bon-homme Ariste ?
Ma foi ! mon vieux ami n'a plus le sens commun;
Plein de prévention, discoureur importun,
Il veut que vous soyiez l'auteur d'une satyre,
Où je suis pour ma part. Il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt. Vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même.
Rien n'y fait : il soutient son absurde systême !
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous !

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne ;
Car, moi, je suis si loin d'écrire sur personne
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain.
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries.
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait, de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystere
De l'écrit contre vous; et, peut-être, Valere,
Qui refusoit d'abord, et qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme....
Au reste.... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui. Ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh ! vous êtes trop bon ! Je suis persuadé,

Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore!... Oh! laissez-les venir!
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer, d'une façon très-claire,
Que je romps tout accord; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison!
(*Il sort.*)

---

## SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

Que je tiens bien mon sot!... Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué?....
Elle consent, dit-on, à marier Chloé?
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes....
Mais je l'ai subjuguée.... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront.... ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé; je me suis réjoui.

## SCENE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

Vous venez à propos. J'allois chez vous, Madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? Vos beaux yeux me semblent moins sereins !
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels !

CLÉON.

Dites les moi, de grace !
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez....

FLORISE, *l'interrompant.*

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment ! belle Florise, et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice ?
Quelle étoit mon erreur ! quand je vous adorois
Je me croyois aimé....

FLORISE, *l'interrompant.*

Je me l'imaginois ;
Mais je vois, à présent, que je me suis trompée.
Par d'autres sentimens mon ame est occupée.

Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison, enfin, a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi, dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur.... Vous l'éprouvez, sans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre tems,
Ou vous amuseroit par l'air des sentimens;
Moi, qui ne suis point fausse....

CLÉON, *se jettant à ses genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle!
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi! si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez!
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincere,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer : vous me croyez quitté;
Mais j'ai, depuis long-tems, gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse ;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh ! bien, allez, Monsieur. Que vos talens, sur nous,
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous ;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué ; vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez, dès ce moment :
Ne me voyez jamais !

CLÉON.

La dignité s'en mêle ?
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle ?
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux :
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux.
Ne donnons point ici de scene extravagante :
Attendez quelques jours, et vous serez contente.
D'ailleurs, il m'aime assez, et je crois mal-aisé....

FLORISE, *l'interrompant.*

Oh ! je veux, sur le champ, qu'il soit désabusé.

## SCENE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, CHLOÉ, FLORISE, CLÉON, UN LAQUAIS.

GÉRONTE, *à Florise.*

Eh! bien, qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,

( *Montrant Cléon.* )

Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais....

CLÉON, *l'interrompant.*

L'éloge n'est pas fade!

GÉRONTE, *à Florise.*

Oh! qu'on me laisse en paix,

Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute....

ARISTE, *l'interrompant.*

Valere ne craint rien. Pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez?....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Je m'entends; il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez.

Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Et moi, je n'en veux point entendre davantage.

Dans ces miseres-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc, avec moi, confondre l'imposture ;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture....

*( Montrant Cléon. )*

C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Vraiment, oui, c'est Frontin. Je savois tout cela.
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh ! quoi, votre raison balance ?
Et vous ne voyez pas, avec trop d'évidence....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Un valet, un coquin !...

VALERE, *l'interrompant, à son tour.*

Connoissez mieux les gens.
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu ! je le crois bien, c'est votre Secrétaire !

VALERE.

Que dites-vous, Monsieur ? et quel nouveau mystere...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti ; je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé ? moi, je l'ai pris. Qu'il vienne....

*( Au Laquais. )*

Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amene.

*( Le Laquais sort. )*

SCENE IX.

## SCENE IX.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE, *à Valere.*

(*A Cléon.*)
FRONTIN vous appartient?.... Autre preuve pour nous!
Il étoit à Monsieur, même en servant chez vous;
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie!

CLÉON, *à Valere.*

Valere, quelle est donc cette plaisanterie?

VALERE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point:
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même!

GÉRONTE, *à Cléon.*

Mais, vraiment, il est brave!.... On me mandoit que non.

## SCENE X.

LISETTE, GÉRONTE, ARISTE, VALERE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin? et par quelle raison....

LISETTE, *l'interrompant.*

Il est parti.

ARISTE.

Non, non: ce n'est plus un mystere.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valere.
Vous ne m'aviez pas dit....

ARISTE, *l'interrompant.*

Quel contre-tems fâcheux!

CLÉON, *à Lisette.*

Comment! malgré mon ordre, il étoit en ces lieux?
Je veux de ce fripon....

LISETTE, *l'interrompant.*

Un peu de patience,
Et moins de complimens. Frontin vous en dispense.
Il peut bien, par hasard, avoir l'air d'un fripon;
Mais, dans le fonds, il est fort honnête garçon.

(*Montrant Valere.*)

Il vous quitte, d'ailleurs; et Monsieur en ordonne.
Mais, comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet, qu'à Paris

A votre Procureur vous auriez cru remis;
Mais....

*(Elle tire de sa poche un paquet de papiers.)*

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit. J'en sais tout le mystere.

CLÉON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'est vous... Songez...

FLORISE, *à Géronte, en lui donnant le paquet.*

Lisez, mon frere.
Vous connoissez la main de Monsieur? Apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés;
Et jugez, par ce trait, des indignes manœuvres....

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire!... Corbleu!... voilà donc de vos œuvres!
Ah! Monsieur l'honnête-homme, enfin, je vous connois!
Remarquez ma maison, pour n'y rentrer jamais.

CLÉON, *ironiquement.*

C'est à l'attachement de Madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise....
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche!

*(Il sort.)*

## SCENE XI et derniere.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOE, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon, qui sort.*

Oh! l'on ne vous craint guere...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractere ;
Mais, morbleu ! s'il ne part....

ARISTE, *l'interrompant.*

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE, *à part.*

(*A Ariste, à Valere, à Florise et à Chloé.*)
Sa noirceur me confond... Daignez oublier, tous,
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous !
Ma sœur, faisons la paix.... Ma niece auroit Valere
Si j'étois bien certain....

ARISTE, *l'interrompant.*

S'il a pu vous déplaire,
Je vous l'ai déja dit, un conseil ennemi....

GÉRONTE, *à Valere.*

(*A Ariste.*)

Allons, je te pardonne.... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts, ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchans,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes-gens!

FIN.

# CHEF-D'ŒUVRE

## DE

# GUYOT DE MERVILLE.

4



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

# VIE
## DE GUYOT DE MERVILLE.

MICHEL GUYOT DE MERVILLE, fils d'un Président au Grenier à sel de Versailles, naquit dans cette ville, le premier Février de l'année 1696. Dès que son éducation fut achevée, il se sentit pour les voyages un goût qui ne l'a jamais quitté. Il alla parcourir l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, et se fixa pendant quelque tems à la Haye, où il entreprit d'abord de faire le commerce de la Librairie. Il ne se contenta pas seulement, dès-lors, de vendre des livres; il voulut encore en composer lui-même, et il publia, en 1726, un Journal, intitulé, *Histoire Littéraire de l'Europe*, contenant l'extrait des meilleurs livres anciens, et un Catalogue choisi des Ouvrages nouveaux. Quelques années après il revint à Paris, et commença, vers 1736, à travailler pour le Théatre. Il com-

posa d'abord trois Tragédies, *Achille à Troie*, *Manlius Torquatus* et *Salluste*, et il les présenta successivement aux Comédiens François. Ils les refuserent toutes les trois. Ces trois Pieces n'ont jamais été jouées, ni imprimées, et il paroît que les manuscrits en ont été perdus; au moins, nous n'en trouvons point de traces nulle part, et nous ne connoissons ni le plan, ni la conduite d'aucune. Les refus des Comédiens François le piquerent contre eux. Il fit des Comédies et les donna aux Comédiens Italiens, qui s'empresserent à les recevoir et les jouerent avec succès. Dans la suite, il offrit, cependant, encore d'autres Pieces aux premiers. Il en fut enfin mieux accueilli, et le Public justifia ce bon accueil. GUYOT DE MERVILLE continua à travailler alternativement pour l'une et l'autre de ces deux Troupes, jusques en 1744. Il fit un mariage d'inclination, qui ne lui fut pas avantageux, du côté de la fortune, et contre lequel il eut à combattre et à forcer les préventions et les résistances de sa famille. Ce fut-là la source d'une suite de malheurs et de chagrins qui l'accablerent pendant le reste de sa vie, dont on ne peut même gueres douter qu'ils n'aient, de beaucoup, abrégé la durée. Ce n'est pas qu'il

eût fait un mauvais choix ; mais la douleur de n'avoir pu, par une aisance honnête, rendre heureuse son épouse, à laquelle il survécut, et une fille qu'il avoit eue d'elle, empoisonna ses dernieres années, et le conduisit au tombeau. Il a peint son épouse, sous le nom de Clarice, dans la meilleure de ses Comédies, *Le Consentement forcé*, en donnant pour fonds à cette Piece sa propre histoire ; et assurément il y a bien peu de femmes qui ne fussent très-glorieuses d'être le modele vrai de cette Clarice.

Vers l'année 1750, GUYOT DE MERVILLE quitta encore la France, et alla à Geneve, où il se lia avec un Gentilhomme Suisse, dont il devint le meilleur ami. Nous allons rapporter une lettre de ce Gentilhomme, qui donne la relation des dernieres années de la vie de GUYOT DE MERVILLE, dans la Préface historique des Œuvres duquel l'Éditeur l'a insérée, comme lui ayant été adressée par le Gentilhomme Suisse, qu'il ne nomme pas.

« M. de Merville vint en Suisse vers l'an 1750 ou 1751. Le hasard me procura sa connoissance. Il me fit une visite ici dans ma campagne. Il y re-

vint ensuite, plusieurs fois, passer quelques jours et quelques semaines. Nos liaisons se formerent insensiblement. Son esprit, ses talens, son caractere, ses malheurs, m'affecterent. Je m'apperçus qu'il avoit dans l'ame de cuisans chagrins, qui l'occupoient beaucoup, quoiqu'il en parlât assez peu. Sa femme et une fille, qu'il aimoit très-tendrement, en étoient les principaux objets. Il en avoit fait le sujet d'une de ses Comédies, qu'il ne lisoit jamais sans répandre des larmes. C'est *Le Consentement forcé*. Sa fortune, sans doute, dérangée, y contribuoit. L'interruption des fonctions des Cours de Justice de Paris, lors des troubles, mettoit obstacle à la perception de ses petites rentes. Les Comédiens l'avoient traversé pour la représentation de plusieurs Pieces de Théatre, et, par-là, lui avoient ôté ses ressources. Une gouvernante infidelle avoit abusé de sa confiance; et ces revers réunis formoient un tout qui ne le mettoit point dans une assiette tranquille. Agité et inquiet à la suite de tant de traverses, il chercha à faire diversion à son ennui. Il alla à Francfort, en Hollande, en Provence, à Lyon, revint enfin à Geneve,

dans le dessein de s'y fixer, et m'écrivit de tous ces différens lieux. Il sut, à son passage à Lyon, que M. de Voltaire, qui y étoit en même-tems, venoit aussi s'établir à Geneve. Il s'étoit brouillé avec lui au sujet d'une Piece de vers que J. B. Rousseau et l'Abbé Desfontaines lui avoient suggérée. Il craignit que M. de Voltaire n'en eût conservé du ressentiment, et que leur commun séjour dans cette ville ne donnât lieu à quelques désagrémens. Il se détermina donc à faire les avances de la réconciliation, et lui envoya, dans cette vue, avant son départ de Lyon, des vers, que le porteur ne put lui remettre, parce qu'il le trouva parti. M. de Merville les lui adressa à Geneve, mais cette démarche fut sans effet; et quoique M. de Voltaire ne lui eût point répondu, il ne laissa pas, deux ou trois jours après son arrivée à Geneve, de lui faire une visite. Il en fut reçu poliment, mais froidement. De-là, il vint passer huit ou dix jours chez moi. Quand il fut de retour à Geneve, il mit ordre à ses affaires, fit le bilan de ses dettes et de ses meubles. L'un compensoit et acquittoit l'autre. Il mit ce bilan sur sa table, sortit de la maison qu'il habi-

toit, le vendredi 23 Mai 1755, n'emporta avec lui qu'une mauvaise capotte; laissa ses habits, son épée et tous ses effets pour le paiement de ses créanciers; écrivit plusieurs lettres, une, entr'autres, à un Magistrat, pour l'exécution de ses volontés; et il sortit, en disant qu'on ne l'attendît pas pour le lendemain. Quelques jours s'écoulerent sans qu'il reparût. Son hôte en fut surpris. Il m'écrivit pour savoir s'il ne seroit pas revenu chez moi. Vers ce même tems, on trouva un homme mort au bord du lac de Geneve, sur les terres de Savoie. La réunion de ces circonstances fit dire que c'étoit lui. Voilà l'origine du bruit qui se répandit que M. de Merville s'étoit noyé. Sur ces entrefaites, je reçus sa lettre d'adieu. Je m'informai de son sort, sans en rien apprendre de positif. Les uns l'ont dit mort; d'autres ont assuré qu'il s'étoit retiré dans un couvent au pays de Gex, à deux ou trois lieues de Geneve. J'ai appris depuis qu'il étoit mort, et qu'on le savoit par M. le Résident de France, avec qui il avoit été en relation. On a vendu ses effets, comme il l'avoit ordonné, et, par ce moyen, ses dettes ont été acquittées. Vous

voyez dans toute sa conduite la candeur, la droiture et la probité d'un honnête homme, digne assurément d'être regretté ; et, en mon particulier, j'ai pris une part bien sincere à ses infortunes. Il avoit fait une Critique des Œuvres de M. de Voltaire, que j'ai parcourue ; un autre Ouvrage qu'il appeloit *L'Esprit d'Horace*, et un troisieme intitulé *Les Veillées de Vénus.* »

Il paroît que ces trois Ouvrages n'ont point été imprimés. GUYOT DE MERVILLE, outre son *Histoire Littéraire de l'Europe*, avoit aussi publié un *Voyage d'Italie*, en deux volumes, et il a laissé, manuscrites, un assez grand nombre de Poésies fugitives, qui, au rapport de son Éditeur, auroient pu former un volume séparé, et dont il n'en a voulu remplir que les trente-six dernieres pages du troisieme volume de son édition, trouvant le reste trop foible pour soutenir la comparaison avec ce qu'il en donnoit et avec la réputation de l'Auteur. Dans ce choix de Poésies, on trouve une Ode, adressée à J. B. Rousseau, une Épître, sur l'honneur, attribuée, par Fontenelle et par beaucoup d'autres personnes, à ce grand Poëte, et imprimée, sous

son nom, dans les *Amusemens du cœur et de l'esprit.* Il y a encore quelques Allégories, quelques Fables et quelques Épigrammes, qui ont paru à l'Éditeur dignes d'être transmises à la postérité, et qui terminent le Recueil en trois volumes des Comédies de GUYOT DE MERVILLE. Cet Auteur s'étoit nourri de la lecture des meilleurs Poëtes Dramatiques, et l'on voit que Moliere est celui qu'il se proposa le plus pour modele. Il l'imita sur-tout dans la simplicité de ses intrigues et de son style, et ses Pieces ont le mérite d'être aussi agréables à la lecture qu'à la représentation. On peut lui appliquer particuliérement la devise *Castigat ridendo mores*, que Santeuil fournit pour le rideau du Théatre Italien, auquel GUYOT DE MERVILLE consacra le plus grand nombre de ses Pieces; et l'on pourroit faire ainsi l'épitaphe de ce Poëte Comique :

Il excita le rire, en corrigeant les mœurs.
MERVILLE soixante ans fut en proie aux douleurs.
Il perdit le courage en perdant l'espérance,
Et termina ses jours pour finir sa souffrance.

# CATALOGUE
## DES PIECES
## DE GUYOT DE MERVILLE.

LES *Mascarades amoureuses*, Comédie, en un acte, en vers, avec un Divertissement, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 4 Août 1736; imprimée, à Paris, la même année, avec une Préface, et, en 1766, dans les Œuvres de l'Auteur, chez la veuve Duchesne, en trois volumes *in*-12.

« Cette Comédie fut reçue du Public avec beaucoup d'applaudissemens, dit l'Éditeur des Œuvres de Guyot de Merville. C'est la premiere Piece dans le goût de Moliere qui ait paru sur le Théatre Italien. Elle est bien conduite : l'intrigue en est simple et ingénieuse, les caracteres vrais et soutenus, les sentimens bien placés, et elle est écrite sur le ton de la bonne Comédie. »

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette



Piece l'Auteur du *Mercure de France*, Septembre 1736, Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Clitandre, jeune homme de qualité, est amoureux de Colette, jeune paysanne, qu'il a vue à Nanterre, où il est allé passer quelques tems dans une maison de plaisance, avec Dorimon son pere. Il s'est travesti en paysan, et prend le nom de Lucas pour mieux cacher sa condition. Sous ce déguisement, il ne manque pas d'occasions de voir Colette, et il parvient à s'en faire aimer. Il n'avoit d'abord regardé ce projet de galanterie que comme un amusement; mais le mérite simple et naturel de cette jeune paysanne fait une si vive impression sur son cœur que toutes les réflexions qu'il fait sur la disproportion qui se trouve entre Colette et lui ne servent qu'à changer son humeur gaie et badine en une sombre mélancolie, qui altere, peu-à-peu, sa santé. Dorimon s'en apperçoit et s'en alarme. Il interroge Arlequin, valet et confident de Clitandre, et qui déclare le sujet de la tristesse de son jeune maître. Dorimon, aussi bon et aussi tendre pere que son fils est soumis et vertueux, craignant de perdre ce fils, fait la demande de Colette, à son pere, Mathurin, pour un jeune paysan de sa connoissance, dont l'établissement l'intéresse; précaution que Clitandre croit devoir observer, parce qu'il connoît la prévention de Mathurin pour son état, qu'il préfere à celui des grands et des riches. Mathurin, dans

dans l'erreur sur le gendre proposé, consent à lui donner sa fille, et lorsqu'on le lui fait connoître, il ne peut s'empêcher d'admirer sa délicatesse et de confirmer le consentement qu'il a donné. Arlequin veut aussi se marier à Nanterre; mais, pensant différemment que son maître, et croyant, par une magnificence d'emprunt, donner dans la vue de Finette, niece de Mathurin, qui est fort coquette, il s'affuble d'un des plus beaux habits de Clitandre, et se présente à elle sous le titre d'un grand Seigneur, nommé Pantalon. Cette fourberie se découvre; Finette est humiliée de son ambitieuse méprise, et Arlequin reprend son nom et ses habits, avec l'espérance d'être, dans la suite, marié par son maître, à Paris, où Dorimon emmene son fils, Colette, sa bru, et toute sa famille. »

*Les Amans assortis, sans le savoir*, Comédie, en trois actes, en vers; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 3 Décembre 1736; non imprimée.

« Cette Piece ne s'est point trouvée dans les manuscrits de Guyot de Merville, dit l'Éditeur de ses Œuvres, qui en donne l'extrait suivant, d'après le *Mercure*, premier volume de Décembre 1736, et le *Dictionnaire des Théatres de Paris*, des freres Parfaict.»

« Deux amis, dont l'un a un fils et l'autre une fille, ont formé la résolution de marier ensemble

ces jeunes gens, lorsqu'ils auront atteint l'âge convenable. Différens accidens font que ces enfans se trouvent perdus. Le hasard les réunit dans le même lieu. Ils deviennent amoureux l'un de l'autre ; et enfin, ils sont reconnus de leurs parens, qui accomplissent le mariage projetté. Cette Piece n'eut point de succès. L'Auteur la retira à la seconde représentation, et ne l'a fit point imprimer. »

*Les Impromptus de l'Amour*, Comédie, en un acte, en vers, avec un Divertissement ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 9 Février 1757 ; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, pere, et, en 1766, dans les Œuvres de l'Auteur.

La veuve Madame Argante, Bourgeoise de Paris, a deux filles à marier, Orphise et Léonor, et elle veut donner l'une d'elles au vieillard Géronte, qu'elle fait venir pour cela de Mézieres, en Champagne, afin d'annuller, par ce mariage, une dette de vingt mille écus contractée par son époux en vers un frere de Géronte, dont elle croit qu'il est devenu l'héritier. Mais Orphise et Léonor aiment et sont aimées, et elles voudroient chacune épouser leur amant ; la premiere un certain Dorante, et la seconde un certain Léandre, cousin et ami de Dorante. Lisette, suivante de Madame Argante, et Arlequin, son valet, pendant l'absence de leur maîtresse, introduisent

les deux amoureux auprès de ses filles. Ils sont surpris par elle à son retour. Dorante s'échappe, en feignant d'être furieux contre Léandre, qu'il menace de tuer, et celui-ci reste pour se soustraire à la prétendue colere de Dorante, qui reparoît, peu après, déguisé en vieillard, et se faisant passer pour le pere de Léandre, qu'il vient, soi-disant, délivrer de la poursuite de son adversaire. Géronte arrive, et reconnoît son fils dans Dorante et son neveu dans Léandre, qu'il comptoit proposer pour époux de l'une des filles de Madame Argante, comme plus convenable que lui, par l'âge, et comme le vrai héritier du créancier de Madame Argante, et le seul qui pût faire remise de la dette. L'amour des deux cousins pour les deux sœurs se découvre : il est couronné par leur double mariage, et la dette de Madame Argante est annulée par Léandre.

L'Éditeur des Œuvres de Guyot de Merville prétend que cette Piece eut au Théatre un succès qui consola l'Auteur de la chûte de ses *Amans assortis, sans le savoir*. Nous avons bien de la peine à l'en croire, car *Les Impromptus de l'Amour* nous semblent être la plus mauvaise Piece possible, tant par le fonds que par les incidens et par le style ; et aucun des Historiens Dramatiques n'a daigné même en parler.

*Achille à Scyros*, Comédie-héroïque, en cinq actes, en vers ; représentée, pour la pre-

miere fois, en trois actes, au Théatre François, le 10 Octobre 1737; imprimée, à Paris, d'abord en trois actes, l'année suivante, avec une Lettre adressée à M. De Seré, Conseiller au Parlement, et un Discours prononcé au Théatre, avant la premiere représentation; chez Chaubert, *in* 8°.; et depuis, remise en cinq actes, dans les Œuvres de l'Auteur, *in*-12.

Le sujet de cette Piece, imitée d'une Tragédie Lyrique Italienne, de l'Abbé Métastase, jouée à Vienne, pendant les Fêtes du mariage de Marie-Thérese d'Autriche, avec le Duc François de Lorraine, est la reconnoissance d'Achille, déguisé en fille, sous le nom d'Eucharis, à la Cour de Lycomède, Roi de l'Isle de Scyros, où la Déesse Thétis, sa mere, l'avoit caché pour le soustraire à la mort que les Oracles lui avoient prédite, s'il alloit au siége de Troie. C'est Ulysse, Roi d'Ithaque, qui est chargé par les Grecs de découvrir Achille, et de l'amener dans leur armée, parce qu'ils sont assurés aussi, par les Oracles, qu'ils ne pourront prendre Troie sans lui. L'amour qu'Achille a conçu pour Deïdamie, fille de Lycomède, et que ce Roi a promise à Théagène, Prince de Calcide, est le seul obstacle qui s'oppose à son départ pour Troie, lorsqu'il a été reconnu aux transports belliqueux que la fausse Eucharis a fait éclatter à la vue des armes mêlées dans les pré-

sens offerts par Ulysse à Lycomède. Mais Achille découvert ne peut abandonner Deïdamie, qui le paie du plus tendre retour, sans avoir obtenu le titre de son époux, et Lycomède, oubliant la promesse qu'il a faite à Théagène, unit sa fille au fils de Thétis, afin de ne point retarder l'expédition des Grecs.

Cette Piece eut du succès. « Les connoisseurs y trouverent beaucoup d'esprit, des situations bien imaginées, du jeu de Théatre, un tragique intéressant, joint à un comique décent, et, en général, une assez belle versification. » Tel est, à-peu-près, le jugement qu'en portent l'Auteur du *Mercure* d'Octobre 1737, l'Éditeur des Œuvres de Guyot de Merville, et les Auteurs du *Dictionnaire* et des *Anecdotes Dramatiques*.

Les rôles en furent très-bien remplis. Ceux d'Achille, de Néarque, son Gouverneur; de Lycomède, d'Ulysse et d'Arcade, son confident, par Dubois, La Thorilliere, Fierville, Montméni et Dangeville; ceux de Deïdamie et de Doris, sa confidente, par Mesdemoiselles Connell et du Bocage.

Guyot de Merville composa un Discours, en prose, qu'il fit réciter sur le Théatre, par Montméni, avant la premiere représentation, et « qui, dit-il, dans sa Lettre à M. De Seré, fut redemandé à quelques unes des suivantes. » Ce Discours prévenoit le Public sur la nouveauté du sujet, la singularité des situations, la hardiesse des incidens, le costume des personna-

ges, et l'engageoit à ne prononcer son jugement qu'après l'action terminée. Il fut très-bien reçu, et la Piece applaudie.

L'Auteur ne fit point d'abord paroître dans sa Piece le personnage de Théagène; mais, depuis, en la disposant pour cinq actes, il l'a introduit, avec un confident, nommé Phénix, dans les deux premiers seulement. Lorsque Deïdamie apprend à ce Prince qu'elle ne l'aime point, sans lui dire qu'elle en aime un autre, et que cet autre est Achille, qui n'est encore connu que d'elle et de sa confidente, il prend son parti, sur le champ, et disparoît, en disant qu'il va suivre les Grecs à Troie, et on ne le revoit plus.

* *Le Consentement forcé*, Comédie, en un acte, en prose, avec un Divertissement; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 13 Août 1738; imprimée, la même année, à Paris, chez Chaubert, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur, *in*-12.

*Les Epoux réunis*, ou *La Veuve, fille et femme*, Comédie, en cinq actes, en vers; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 31 Octobre 1738; imprimée, avec une Préface, l'année suivante, à Paris, chez Prault, *in*-8°.

et, depuis, avec une seconde Préface, dans les Œuvres de l'Auteur, *in-12*.

« On trouva dans cette Piece, lors de sa nouveauté, une gradation d'intérêt bien ménagée, d'où naît le plaisir de la surprise, qui ne sauroit être étouffé, parce que le dénouement a été prévu d'une maniere incertaine et vague, dit l'Editeur des Œuvres de Guyot de Merville. Cette Piece n'eut cependant pas un grand succès, parce qu'elle fut donnée pendant le voyage de Fontainebleau ; tems auquel les bons Acteurs jouent rarement à Paris. Heureusement, la presse redressa les torts du Parterre, autant que les préjugés semés dans le public peuvent être réformés. »

Voici, à peu-près, l'extrait que le *Mercure* de Décembre 1738, et le *Dictionnaire Dramatique*, donnent de cette Piece.

« Tandis que Lisimon, amant de Florise, travaille à hâter son mariage avec elle, Dorimon, son ami, arrive à Bordeaux (où la scene se passe, et où il vient se fixer auprès de Lisimon). Ce Dorimon, passionné pour la liberté, a été marié (par des intérêts de famille), dès l'âge de seize ans, à une jeune personne âgée de douze, et nommée Lucile. Il a voyagé dans les pays étrangers; mais, insensible pour une femme dont il n'avoit pas encore eu le tems de connoître le mérite, il l'a négligée et s'est contenté seulement de lui écrire quelquefois. Il a même pris le nom de Damis, pour échapper à ses recherches. Il ra-

conte son histoire à Lisimon, qui, à son tour, lui fait confidence du mauvais succès de l'amour qu'il a eu pour une certaine Lucrèce, jeune veuve, avant de s'attacher à Florise (qui ne le traite pas beaucoup mieux, et qui differe, de jour en jour, à lui donner la main.). Lisimon, raillé par son ami (sur le malheur de ses amours), le défie de tenter plus heureusement l'aventure sur la veuve. Damis accepte ce défi. Lisimon, piqué, déclare à Florise que, lassé de soupirer depuis deux ans, il se retirera si elle ne consent pas à l'épouser dans la journée. Il lui apprend le projet que Damis a formé de faire la cónquête de Lucrèce. Florise, persuadée de l'impossibilité de la réussite de ce projet, promet d'épouser sur le champ Lisimon, si Damis réussit. Celui-ci devient subitement amoureux de Lucrèce, qu'il reconnoît pour sa femme. (Piquée de la froideur que son époux Dorimon lui montroit, pendant ses voyages, en différant de se rapprocher d'elle, elle a aussi quitté Paris, et changé son nom en celui de Lucrèce, et elle est venue se fixer à Bordeaux, auprès de Florise son amie.) Cette reconnoissance amene le dénouement de la Piece. Les deux époux se réunissent, et les deux amans (Florise et Lisimon) s'unissent. »

Les rôles de Dorimon, de Lisimon et de Frontin, valet de Dorimon, furent remplis par Montméni, Dubois et Poisson; ceux de Lucile, de Florise, de Lisette, suivante de Lucile, et de Dorine, suivante

de Florise, le furent par les Demoiselles Connell, Poisson, Dangeville et du Bocage.

On accusa Guyot de Merville d'avoir copié dans cette Piece *La fausse antipathie*, de La Chaussée; mais il s'est défendu de cette accusation, dans la premiere et dans la seconde Préface, qu'il a imprimées au-devant des deux premieres éditions de cette Piece, en assurant que lorsqu'il la composa il ne connoissoit point *La Fausse Antipathie*, qui avoit paru au Théatre à Paris pendan[illegible]il en étoit éloigné de plus de deux cents lieues. Il ajoute (premiere Préface) « qu'il a pris le sujet de ses *Epoux réunis* dans les *Lettres Persannes*, et que ce fut un jeune Avocat, de ses amis, qui, le rencontrant un jour, chez le Libraire Chaubert, lui indiqua ce sujet. »

La célebre Actrice Mademoiselle Quinaut-Dufresne, à laquelle Guyot de Merville avoit communiqué le manuscrit de ses *Epoux réunis*, lui fit aussi l'objection de la ressemblance du sujet de cette Piece avec celui de *La Fausse antipathie*. Sur ce qu'il lui répondit qu'il ne connoissoit pas la Piece de La Chaussée, elle la lui envoya; et, après l'avoir lue deux fois, il écrivit à Mademoiselle Quinaut une longue lettre, dans laquelle, en comparant, en détail, ces deux Pieces ensemble, il fait voir que si elles ont, en effet, quelque ressemblance pour le fonds du sujet, elles n'en ont réellement aucune dans la maniere dont il a été traité par les deux Auteurs. Guyot de Merville a inséré cette lettre dans la seconde Préface de sa Piece.

*Le Médecin de l'Esprit*, Comédie, en un acte, en prose; représentée au Théatre François, le 14 Octobre 1739; non imprimée.

Cette Piece n'eut point de succès. L'Auteur la retira après la premiere représentation, et, vraisemblablement, le manuscrit en a été perdu; au moins, il est échappé aux recherches de l'Éditeur des Œuvres de Guyot de Merville, qui n'en cite que le titre, dans la Préface historique qu'il a placée au-devant de son édition. Aucun des Historiens du Théâtre, ni des Journalistes du tems n'en fait connoître le sujet, et nous ne pouvons le faire connoître davantage.

*Le Dédit inutile*, ou *Les Vieillards intéressés*, Comédie, en un acte, en vers; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 11 Juin 1742; imprimée, avec une Préface, la même année, à Paris, chez Prault, pere, *in-8°.*, et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur, *in-12.*

Cette Piece éprouva bien des tracasseries et des vicissitudes avant d'être jouée. Guyot de Merville l'avoit d'abord faite en trois actes, pour le Théatre François, sous le titre du *Faux enlévement*, sans le dédit, qui en resserre le nœud, et il la lut aux Comédiens de ce Théatre, qui la refuserent, en 1738, à ce

qu'il nous apprend, dans sa Préface. En 1740, il la communiqua au Duc d'Antin, avec une autre Comédie, aussi en trois actes, mais en prose, et dont il ne nous fait connoître ni le titre, ni le sujet. Le Duc d'Antin, après avoir lu ces deux Pieces, lui conseilla de les fondre ensemble. Ce travail, fait en vingt-cinq jours, produisit une Piece, en cinq actes, en vers, que Guyot de Merville présenta, sous un nouveau titre, aux Comédiens François. Ils la refuserent encore. Dans le courant de la même année, le premier fonds du *Dédit inutile* fut remis en un acte, et lu, sous ce titre, à un Comédien Italien, qui demanda des corrections. Elles furent faites; mais l'Acteur refusa de la faire jouer. Un ami de l'Auteur, qu'il ne nomme pas, et auquel il montra cette malheureuse Piece, lui suggéra quelques idées, qu'il mit en œuvre. Il reporta sa Piece aux Comédiens François, qui la reçurent, avec applaudissement, s'en distribuerent les rôles, l'apprirent et la répéterent. « Qui n'auroit pas cru, sans être Poëte, qu'elle alloit être jouée? s'écrie Guyot de Merville dans sa Préface. Il n'en fut rien, cependant. M. Destouches parut: il m'accabla de sa gloire. Sa *Belle orgueilleuse* me supplanta, et je me retirai avec mon *Dédit inutile*, après tant de peines, prises aussi inutilement. Comme j'ai toute ma vie tâché d'être équitable, j'aimai mieux soupçonner ma Comédie de mille défauts, que d'oser accuser d'injustice les Comédiens François, sur-tout, dans une concurrence avec M. Destouches. J'eus encore recours à mon ami. Nou-

veaux changemens dans la Piece ; nouvelle lecture aux Comédiens, et nouveau dégoût de leur part. Enfin, à force de nous secouer la cervelle, l'un et l'autre, nous avons tant fait que, si nous n'avons pu ôter des défauts, nous avons, du moins, ajouté des beautés ; et dans ce dernier état, qui subsiste encore, j'ai reporté, pour la troisieme fois, ce *Dédit inutile* à un de nos Acteurs, qui, après en avoir entendu la lecture, en présence du même ami, me dit qu'il n'y avoit qu'à faire copier et distribuer les rôles : ce que je fis ; mais je n'en ai pas été plus avancé. C'étoit vers la fin de Décembre 1741 ; et depuis j'ai insisté, à diverses reprises, sur la représentation de ma Piece, et toujours inutilement. Je crois que le titre m'a porté malheur : aussi l'ai-je changé pour les Comédiens Italiens (en celui des *Vieillards intéressés*), à qui j'ai enfin pris le parti de la donner pour me déguignonner. »

« Ce n'est pas tout. Le succès de cette Comédie a mis le comble à tant de singularités. Elle a été fort applaudie, et, cependant, elle a amené peu de monde. Il faut apparemment chercher dans les chaleurs excessives de la saison, et dans le début de M. de La Noue (qui avoit lieu alors) au Théatre François, l'explication d'un si étrange paradoxe. Si mes *Dieux travestis*, qui ont succédés au *Dédit inutile*, ont été plus suivis, tout ce que je puis dire, c'est qu'en cas qu'ils soient meilleurs dans leur genre, ce que je ne crois point, leur genre, du moins, n'est pas, à beaucoup près, si bon. »

Voici

Voici quel est le sujet du *Dédit inutile.*

Le vieillard Géronte, Bourgeois de Paris, a une fille à marier, nommée Isabelle, pour laquelle se présente le vieillard Chrysante, ami de Géronte. Ils conviennent des articles du contrat, le font dresser, et y ajoutent un dédit de vingt mille écus. Mais Chrysante a un neveu, nommé Valere, qui aime Isabelle, et qui en est aimé. Valere apprenant que son oncle est son rival, lui fait la fausse confidence qu'il est marié, en secret, avec Isabelle. Chrysante, afin de profiter du dédit, fait part de cette nouvelle à Géronte; mais en voulant lui cacher qu'il est l'oncle de l'époux d'Isabelle; ce que Géronte découvre pourtant. Isabelle, qui n'a point été mise dans cette confidence, nie la chose, et ne veut point se prêter à cette fourberie, parce qu'elle porteroit atteinte à sa délicatesse. Elle avoue seulement son amour pour Valere, et refuse d'épouser Chrysante. De sorte que chacun des deux vieillards se trouve alternativement dans le cas de payer le dédit, parce que les obstacles qui s'opposent au mariage projetté d'abord par eux viennent du côté de chacun des deux, tour-à-tour. Mais Pasquin, valet de Valere, et Dorine, suivante d'Isabelle, imaginent ensemble un nouveau moyen pour annuler le dédit qui retient les deux vieillards, trop intéressés pour se relâcher chacun de leurs prétentions à en profiter. Dorine engage Isabelle, sans lui rien dire de ce projet, à aller faire une visite à une tante, nom-

mée Orphise, qu'elle a à quelque distance de chez son pere; et elle fait croire à Géronte, à part, qu'elle s'est enfuie pour se soustraire au mariage dont elle étoit menacée, tandis que Pasquin persuade à Chrysante, de son côté, qu'elle a été enlevée forcément par Valere, qui a si peu de part à cela qu'il l'ignore même entiérement Chacun des deux vieillards se voyant enfin contraint de payer le dédit à l'autre, cherche à en diminuer le prix; et Pasquin et Dorine parviennent même à les y faire renoncer tous les deux, chacun en particulier, et à les faire consentir à l'union des deux amans, qui, à leur tour, reviennent, chacun de son côté, et dont la présence explique tout le mystere, auquel ils n'ont aucune part, mais qui a eu le pouvoir de mettre tout le monde d'accord et de rendre enfin ces deux amans heureux.

*Les Dieux travestis*, ou *L'exil d'Apollon*; Comédie, en un acte, en vers libres, avec un Divertissement; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 2 Août 1742; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur, *in-12.*

« Cette Piece fut très-bien reçue du Public, disent les Auteurs du *Mercure*, des mois d'Août et de Novembre 1742, les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, et Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, qui en donnent, à-peu-près, l'extrait suivant.

« L'Auteur suppose que Minerve, dans le dessein de réformer la terre, croit ne pouvoir s'y prendre mieux qu'en commençant par Paris, qu'elle regarde comme la Capitale du monde. Les progrès qu'Apollon a faits dans la Thessalie, pendant son exil, l'engagent à le choisir pour ce grand ouvrage. Quelques autres Dieux, tels que Mercure, Momus, Comus et Flore, ne trouvant pas cette entreprise de leur goût, et craignant que les hommes ne deviennent des Dieux, à force d'être vertueux, se liguent ensemble pour traverser ce projet, et mettent Jupiter même dans une si injuste conspiration. C'est ce qu'on a trouvé de répréhensible dans cette ingénieuse Fable. On a encore reproché à l'Auteur d'avoir choisi les Tuilleries pour le lieu de la scene, puisqu'elles n'ont existé qu'un nombre infini de siecles après l'exil d'Apollon. »

Mercure, vêtu en Petit-Maître, Comus, d'abord en Financier, et ensuite en homme du monde, Momus en Poëte, et Flore en Petite-Maîtresse, viennent, tour-à-tour, offrir les ridicules de ces différens états de la société aux traits critiques d'Apollon. Minerve et Diane viennent ensuite lui annoncer son retour au Ciel; mais, avant d'y remonter, il prend part à un Divertissement, formé par des Bergers que Pan lui envoie pour le féliciter sur la fin de son exil.

Cette Piece est remplie de détails agréablement et, quelquefois, vigoureusement écrits. Les rôles

d'Apollon, de Mercure, de Momus et de Comus furent joués par les sieurs Rochard, Balleti, Riccoboni et Des Hayes, et ceux de Minerve, de Diane et de Flore, par Mesdemoiselles Riccoboni, Des Hayes et Silvia.

*Le Roman*, ou *Les deux Basiles*, Comédie, en trois actes, en vers libres, avec un Divertissement; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 22 Mai 1743; imprimée, à Paris, la même année, chez Prault pere, *in-8°.*; et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur, *in-12.*

« Cette Piece, qui fut très-favorablement reçue du Public, avoit été composée, en prose, par Procope-Couteaux. Il la communiqua à Guyot de Merville, qui la mit en vers libres, en y faisant quelques changemens, dans l'ordre des scenes et dans l'intrigue. Elle étoit terminée par un des plus ingénieux Divertissemens qui aient été donnés au Théatre Italien. Riccoboni et Dehesse avoient composé les pas du Ballet, et Blaise, Basson et Pensionnaire des Comédiens Italiens, en avoit fait les airs dansans et chantans, » disent les Auteurs du *Mercure*, du mois de Mai 1743, les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, et l'Éditeur des Œuvres de Guyot de Merville.

Voici quel est le sujet de cette Piece, qui est fort gaiement écrite et assez facilement versifiée.

Un jeune Chevalier Breton, fils du Marquis de Kerville, et que ses parens ont éloigné de son pays, en lui donnant vingt mille écus d'argent comptant pour qu'il allât chercher à achever lui-même sa fortune, et qu'il laissât le Comte, son frere aîné, jouir seul de celle qu'ils lui amassoient, étoit à peine parti qu'il s'est battu contre ce frere, qu'il a blessé, sans le reconnoître, le trouvant, masqué, près d'enlever, à main armée, une femme, aussi inconnue pour le Chevalier. Sous les auspices de Frontin, son valet, pour se soustraire aux poursuites de sa famille, le Chevalier s'est retiré dans un village de Normandie, chez un vieux parent de Frontin. Il a eu l'occasion, dans un bois, de sauver des dents d'un loup une jeune personne, qui lui a dit être la fille aînée du Bailli du village, nommée Féliciane. Il en est devenu amoureux, et lui a inspiré le plus tendre retour; mais le Bailli veut la marier à un certain Basile, son filleul, qui revient de l'Amérique, où il étoit depuis vingt ans, et où il a fait fortune. Basile est en route, et s'est arrêté, par une petite indisposition, dans un hameau voisin, à ce que l'on apprend par l'arrivée d'un certain Arlequin et d'un certain Scapin, ses compagnons de voyage. Frontin imagine de faire passer le Chevalier, qui porte vraiment aussi le nom de Basile, pour ce filleul du Bailli, et il est présenté comme

tel à la vieille mere de Basile, qui, ainsi que le Bailli, croit le reconnoître pour son fils. Mais la Baillive s'oppose vivement à ce que Basile épouse Féliciane, qu'elle déclare n'être point sa fille. Elle découvre que cette jeune personne est née du mariage, vingt ans caché, du Comte d'Ormilli, avec la sœur du Seigneur du village, et que, forcé jusques-là par des oppositions de famille à ce secret, le Comte d'Ormilli, par la mort récente de son beau-frere, vient d'entrer dans tous les droits de la Comtesse, de la faire reconnoître pour son épouse, et de redemander sa fille, confiée en naissant à la Baillive, ancienne femme-de-chambre du Château. Alors, le prétendu filleul du Bailli se fait connoître, à son tour, pour le Chevalier de Kerville, et le Comte d'Ormilli voit en lui celui qui a sauvé l'honneur de son épouse, dans la Dame poursuivie par le Comte de Kerville, et qui, depuis, lui a sauvé la vie à lui-même contre des gens appostés par ce même Comte. Il apprend aussi que Féliciane doit de même la vie au Chevalier, qu'elle l'aime et en est aimée, et il la lui donne avec empressement. Finette, jeune fille du Bailli, épouse le vrai Basile, qui arrive dans ce moment, et tout se termine à la satisfaction de tout le monde.

*L'Apparence trompeuse*, Comédie, en un acte, en prose, avec un Divertissement; représentée, pour la premiere fois, au Théatre

Italien, le 2 Mars 1744; imprimée, à Paris, la même année, chez David et de Lormel, *in*-8°., et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur, *in*-12.

« Cette Piece est, sans contredit, la meilleure que Guyot de Merville ait donnée au Théatre Italien. Quelques personnes la préferent même au *Consentement forcé*, si bien accueilli au Théatre François. Rien n'est plus naturel et plus heureux que *L'Apparence trompeuse*. Le dialogue en est par-tout vif et agréable, et le plan bien tracé et bien rempli. On en a cependant condamné le dénouement, qui s'annonce trop tôt, et l'on a reproché à l'Auteur d'avoir cherché à mettre, en général, trop d'esprit dans sa Piece. C'est un défaut qui ne s'est que trop introduit dans tous les Ouvrages Dramatiques, et dont on aura bien de la peine à se corriger, parce qu'il est applaudi par le plus grand nombre des Spectateurs. » Tel est, à-peu-près, le jugement que portent de *L'Apparence trompeuse* les Auteurs du *Mercure*, des mois de Mars et de Mai 1744, les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, les Auteurs du *Dictionnaire* et des *Anecdotes Dramatiques*, et Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*.

Voici quel est le sujet de cette Piece.

Florise, jeune veuve, a pour ami le vieil Ariste, et pour amant le jeune Dorimon. Celui-ci a déclaré son amour, depuis long-tems, et demandé la main de

Florise; mais il ne sait pas bien si elle le paie de retour. Pour s'en assurer, il met dans ses intérêts Carlin, valet d'Ariste, qu'il soupçonne être son rival, et même son rival heureux, et Nérine, suivante de Florise et femme de Carlin. Tout ce qu'il apprend du valet et de la suivante, au lieu de le tranquiliser, le met dans une plus grande incertitude; sur-tout, une lettre que Florise écrit à Ariste, dans laquelle, par amitié et par une habitude contractée depuis son enfance, elle l'appelle son mari, et lui reproche de la négliger, en ne venant pas la voir assez souvent. Cette lettre, décachetée par Nérine, qui étoit chargée de la porter à Ariste, et qui la donne à Dorimon, met ce dernier au désespoir, malgré les encouragemens qu'il reçoit d'Ariste même à presser son mariage. Persuadé que Florise et Ariste se jouent de lui, il montre la lettre, dont on lui explique le sens. Il apprend qu'il est le seul aimé de Florise, comme celui de qui elle veut faire son second époux, et il le devient, en bannissant la jalousie que lui inspiroit une apparence trompeuse.

Les rôles d'Ariste, de Dorimon et de Carlin furent remplis par Des Hayes, Rochard et Riccoboni; et ceux de Florise et de Nérine par Mesdemoiselles Silvia et Riccoboni. La Piece fut très-bien jouée, et eut un grand nombre de représentations de suite. Ce succès attira à Guyot de Merville ces vers qui lui furent adressés par un anonyme, et qu'on inséra dans le *Mercure* de Mai de la même année, et, depuis,

dans tous les autres Ouvrages que nous avons déja cités.

« D'un comique riant, naturel, raisonnable,
» Sois le hardi restaurateur.
» Par ta Piece nouvelle on juge que l'Auteur
» Peut donner à Thalie un ton vrai, convenable :
» Cette *apparence*-là ne nous *trompera* pas;
» Et l'oracle est plus sûr que celui de Calchas. »

*Compliment de clôture du Théatre Italien*, en deux scenes, en vers libres; représenté, à ce Théatre, le 21 Mars 1744; imprimé, en entier, dans le *Mercure* du même mois, ensuite dans l'Histoire de ce Théâtre, à Paris, chez Lacombe, 1769, sept volumes, *in*-12, et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur.

Ce Compliment, qui fut très-applaudi, à ce que dit Des Boulmiers, dans son Histoire de ce Théatre, n'a que deux interlocuteurs, l'Acteur Rochard, qui se dispose à haranguer le Public, et qui est interrompu par une prétendue Marquise, censée avoir quitté sa loge, pour venir l'aider dans ce projet. C'étoit Mademoiselle Riccoboni qui représentoit cette Marquise. Elle conseille aux Comédiens, s'ils veulent plaire au Public et l'attirer en foule, de lui offrir de bonnes Pieces bien jouées et souvent renouvellées, plutôt que d'avoir recours à des choses aussi futiles que des feux d'artifice, comme on en donnoit alors

tous les jours à ce Théatre, après ou entre les Pieces. Rochard le promet, au nom de ses camarades, et, d'ailleurs, annonce l'arrivée prochaine d'une nouvelle Troupe Italienne, qui doit se réunir à eux. Ce qui eut lieu, en effet, au mois de Mai suivant. La prétendue Marquise s'adresse enfin au Public pour l'engager à accorder, à la rentrée, la continuation de son indulgence à ce Théatre, et Rochard se joint à elle pour former ce vœu, en terminant ce Compliment.

*Les Talens déplacés*, Comédie, en un acte, en vers alexandrins, avec un Divertissement; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 20 Août 1744; imprimée, à Paris, la même année, chez Granger, *in*-8°., et, depuis, avec une Préface, dans les Œuvres de l'Auteur, *in*-12.

« Guyot de Merville se brouilla avec les Comédiens Italiens, à l'occasion de cette Piece, dit son Éditeur, et depuis ce tems aucune des Pieces que cet Auteur composa ne fut jouée à aucun Théatre, ni imprimée que dans l'édition complette de ses Œuvres Dramatiques. »

L'Auteur, dans la Préface qu'il a placée au-devant de cette Comédie pour une seconde édition, nous en apprend ainsi l'histoire et le sujet de sa brouillerie avec les Comédiens Italiens.

« Je ne donne pas ici cette Piece dans l'état où

elle a été représentée; mais telle qu'elle étoit lorsque les Comédiens la reçurent. Un de ces Messieurs, à qui seul le rôle de Léandre pouvoit convenir, et qui avoit consenti à le jouer, se ravisa, dans la suite.... Je fus donc obligé de gâter ma Comédie par le retranchement d'un personnage nécessaire, suivant les regles du Théatre, qui veulent que le ridicule soit puni. Malgré ce défaut, la Piece ne laissa pas de réussir, non-seulement par elle-même, mais par la justice que me rendit tout Paris, instruit de la nécessité où j'avois été réduit pour la faire représenter. Il est vrai qu'un incident imprévu me dédommagea un peu de la perte du rôle de Léandre, et répara, en quelque façon, le vuide et le défaut qui en provenoient. On reçut dans la Troupe une Actrice presqu'enfant, (Mademoiselle Rosalie Astraudi, qui n'avoit alors que onze ans) qui joignoit au talent du Théatre celui de chanter et de jouer des instrumens. Je lui donnai dans ma Comédie un rôle, qui fut fort applaudi, quoiqu'un peu hors d'œuvre, par cette raison on ne le retrouvera point dans cette édition, où, d'ailleurs, indépendamment de la difficulté de le fondre dans le tissu de la Piece, dont le rétablissement que j'y ai fait change toute la conduite, il étoit inutile de le conserver, parce qu'il n'y auroit peut-être jamais eu, dans aucune Troupe de Province ou des pays étrangers, une jeune fille capable de le jouer. Trois talens réunis, avec une sorte de perfection, dans un enfant, sont un phénomene assez rare. »

Le *Mercure* du mois d'Août 1744, le *Dictionnaire des Théatres de Paris*, des freres Parfaict, et l'*Histoire du Théatre Italien*, de Des Boulmiers, nous apprennent que ce rôle que Guyot de Merville fit pour Mademoiselle Astraudi « étoit coupé par différens airs, entre autres par un duo qu'elle chantoit avec Rochard, et qu'elle accompagnoit du violoncelle, après avoir exécuté un morceau de symphonie sur le même instrument. La Piece, qui, en général, de cette maniere fit beaucoup de plaisir, étoit terminée par un Divertissement comique et singulier. La Demoiselle Caroline y dansoit un pas de deux avec le sieur Balleti. Vincent, en Polichinelle, et Des Hayes, en femme, en dansoient un autre. Ce Divertissement fut très-applaudi, ainsi que tous les airs que chanta et joua Mademoiselle Astraudi. »

Voici quel est le sujet de la Piece.

Léonor, jeune veuve d'un riche Négociant de Paris, et sans enfans, s'est retirée à Chaillot; et, pendant quelque tems, elle a eu la manie de ne recevoir chez elle que des gens à talens. Un certain Damon, Avocat, et un certain Dorante, Médecin, tous les deux desirant, chacun en son particulier, de plaire à la veuve et de l'épouser, se sont fait présenter à elle, le premier comme Musicien, et le second comme Danseur. Chacun d'eux a voulu mettre dans ses intérêts Lucas, jardinier de Léonor, et l'a engagé, par des présens, à lui gagner sa maîtresse; mais Lucas les connoît tous les deux pour ce qu'ils sont véritablement, et ne croit pas que,

par

par leur état, ils conviennent à Léonor. Il s'intéresse, par préférence, à Léandre, jeune Clerc de Notaire, et qui a soin des affaires de la veuve. Ce Léandre, qui ne s'occupe uniquement que de son état, ne se croit pas digne d'elle, quoiqu'il en soit fort amoureux. Non-seulement, il ne cherche point à déclarer son amour comme ses deux rivaux, mais même il s'oppose à ce que Lucas, qui l'a deviné, l'apprenne à Léonor, qu'il soupçonne pourtant de s'en douter et de ne pas y être indifférente. Le jour de la fête de Léonor étant arrivé, Damon, qui n'est connu que sous le nom d'Harmoniphile, et Dorante sous celui de Saltinval, se préparent à la régaler chacun d'un échantillon de ses prétendus talens. Le premier compose la musique d'une cantate, dont le sujet est la fable de Léda, et le second, qui le surprend la composant, fait des pas de ballet sur cette musique. Léonor, instruite des vaines prétentions de ces deux soupirans, feint, pour éprouver Saltinval, de se trouver incommodée, et le consulte sur son mal. Il se décele pour Médecin, dans l'espérance de lui paroître utile et de l'obtenir par ce moyen, mais il ne peut se montrer assez savant pour connoître et guérir ce prétendu mal. Elle dit ensuite à Harmoniphile qu'elle est fort embarrassée sur un point de droit, relatif à la succession de feu son mari. Il s'agit de savoir si la donation qu'il lui a faite, par contrat, étant mineur, est bonne, ou non. L'Avocat, qui se déclare pour tel, croyant aussi par-là

se rendre nécessaire, et l'emporter sur son rival, ne peut, cependant, décider la question. La veuve, qui voit que rien n'est plus ridicule que d'affecter des talens pour lesquels on n'est pas fait, et de négliger d'acquérir ceux qu'on devroit avoir, éconduit l'Avocat et le Médecin, et donne sa main et sa fortune à Léandre, qui a l'estimable mérite de son état, et dont Lucas lui a fait connoître les desirs, à son insu.

*Les tracasseries*, ou *Le Mariage supposé*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, non représentée; imprimée, après la mort de l'Auteur, dans l'édition de ses Œuvres Dramatiques, en trois volumes, *in-12*, à Paris, chez la veuve Duchesne, en 1766.

Voici quel est le sujet de cette Piece.

Oronte, Bourgeois de Paris, est près de conclure le mariage de Lucile, sa fille, avec Damis, qu'elle n'aime point, parce qu'elle le connoît pour un fat, qui se fait un plaisir de tromper toutes les femmes, et que, d'ailleurs, elle aime, depuis long-tems, un certain Cléon, qui l'a quittée pour aller voyager, mais que sa froideur et son éloignement n'ont pu lui faire oublier. Elle n'ose déclarer ses sentimens à son pere, qui est fort brusque et fort entêté. Mais Damis a trahi, à Tours, une certaine Clarice, cousine de Cléon, et que son tuteur, Géronte, envoie

à Paris à son ami Oronte, avec sa mere, pour la marier à Éraste, neveu d'Oronte, quoique ce dernier pense que c'est à Cléon que Géronte destine sa pupille. Clarice, qui aime Éraste, dont elle est aimée, retrouve Damis chez Oronte, prêt à épouser Lucile; et, pour se venger de sa perfidie, et soustraire Lucile à ce mariage, qu'elle redoute, elle fait croire à Oronte qu'elle elle liée avec Damis par un contrat, à l'effet duquel il s'est soustrait, en la quittant, après l'avoir signé. Oronte, furieux contre Damis, renonce au projet qu'il avoit de lui donner Lucile, et veut qu'il épouse Clarice; mais, au moment où Damis se voit forcé de consentir à achever ce mariage supposé, Clarice, qui ne vouloit que le punir et l'empêcher d'épouser Lucile, refuse de se donner à lui. Oronte approuve le ressentiment de Clarice, et lui fait épouser Éraste. Cléon, qui est revenu, a senti ralumer son amour pour Lucile en se voyant près de la perdre pour toujours; et Oronte, apprenant que Cléon est aimé d'elle, les unit enfin ensemble. Cette intrigue, un peu compliquée, est en partie conduite par Nérine, suivante de Lucile, et qui l'a été autrefois, à Tours, d'une certaine Florise, amie de Clarice, et par Frontin, valet de Cléon, et qui l'a aussi été autrefois de Damis, à Tours; de sorte que ces deux personnages subalternes connoissant bien les personnages principaux les aident à préparer le dénouement, lequel arrive à la satisfaction de tous, sans en excepter Damis, qui se console d'avoir perdu

la main de Lucile, par l'espoir de faire de nouvelles conquêtes.

*Le triomphe de l'Amour et du Hasard*, Comédie, en trois actes, en vers alexandrins, non représentée ; imprimée, après la mort de l'Auteur, dans l'édition de ses Œuvres Dramatiques, &c.

Constance, aimée de Florimon, le payoit de retour ; mais elle s'est crue trahie par lui, et elle a quitté Paris, avec son pere, pour aller vivre à Constantinople, auprès d'un Négociant nommé Pirante, frere de son pere. Le pere de Florimon ayant eu des démêlés d'intérêt avec le pere de Constance, et l'ayant emporté sur lui dans une affaire importante, ce dernier, par ressentiment, a traversé la passion des deux amans, et s'est servi pour la détruire d'un moyen assez singulier. Un certain Valere ressembloit si parfaitement à Florimon que tout le monde les prenoit l'un pour l'autre, et que Constance, elle-même, pouvoit y être trompée. Son pere, informé que Valere se marioit, pendant une nuit, l'a conduite au lieu où la cérémonie de ce mariage se faisoit, et lui a persuadé que c'étoit celui de Florimon. Outrée de cette prétendue perfidie, elle a suivi son pere dans le Levant, où il est mort ; et, quittant les habits de son sexe, elle l'a déguisé sous ceux d'un homme Turc, et se fait appeler Méhémet. Florimon, désolé

de cette fuite, dont il n'a pas tardé à apprendre la véritable cause, est allé jusqu'à Smyrne, où des affaires de commerce ont attiré Valere, et il a voulu s'assurer de leur fatale ressemblance. Valere, au lieu de l'en plaindre, à cause du malheur qu'elle lui causoit, l'a traité avec tant de hauteur, que Florimon s'est battu contre lui et la tué. Obligé de se soustraire aux poursuites du pere de Valere, Florimon, déguisé sous les habits d'une femme Grecque, et sous le nom de Zaïde, a été adressé à Pirante, à Constantinople, par un de ses amis et de ses correspondans de Smyrne, nommé Zuliman. La ressemblance que Constance trouve entre la fausse Zaïde et Florimon, ainsi que celle que celui-ci remarque entre le faux Méhémet et la trop crédule Constance, établissent une liaison d'amitié qui engage ces deux personnages à se raconter leurs aventures. Ils se reconnoissent; et Pirante apprenant, par des lettres de Zuliman, qu'accablé de chagrin le pere de Valere n'a pas de beaucoup survécu à son fils, tout sujet de crainte ayant cessé, les deux amans reprennent leurs noms, avec les habits de leurs sexes, et sont unis. Lépine, valet de Florimon, et déguisé en femme Grecque, sous le nom de Nadine, ainsi que Marine, suivante de Constance, et déguisée en homme Turc, sous le nom de Zargir, répandent de la gaieté dans cette intrigue romanesque, par la jalousie que cette derniere inspire à Fatime, jeune Turcque, fille du Jardinier de Pirante, dont elle doit épouser le valet, nommé Carlin, et qu'elle finit par épouser,

en effet, quand tout est débrouillé, et Marine finit aussi par être unie à Lépine.

*La Coquette punie*, Comédie, en trois actes, en vers libres, non représentée; imprimée, après la mort de l'Auteur, dans l'édition de ses Œuvres Dramatiques, &c.

Clarice, niece de Chrysante, Bourgeois de Paris, aime Damis, dont elle étoit aimée; mais il l'a abandonnée, étant entraîné par les séductions de la coquette Florise, jeune veuve, et il suit son nouveau penchant. Clarice, voulant le ramener, en lui faisant bien connoître celle pour laquelle il la sacrifie, se déguise en homme, et, à la faveur du bal, elle fait sa cour à Florise, qui, à son tour, sacrifie Damis, à ce prétendu nouvel amant inconnu. Il n'y a pas jusqu'au vieux Chrysante, qui mis dans la confidence de la vengeance de sa niece, feignant d'être aussi amoureux de Florise, n'en soit écouté favorablement. Mais tout se découvre; et Damis conçoit pour la coquette autant de mépris qu'elle lui avoit inspiré d'amour pendant quelques momens. Florise, furieuse d'avoir été jouée, s'éloigne des deux amans, qui se réconcilient et s'unissent; et Lisette, suivante de Clarice, et qui, déguisée en homme, comme sa maîtresse, a intrigué un peu le valet de Damis, nommé Frontin, qu'elle aime et dont elle est aimée, finit aussi par l'épouser.

*Le Jugement téméraire*, Comédie, en un acte, en vers libres, non représentée; imprimée, après la mort de l'Auteur, dans l'édition de ses Œuvres Dramatiques, &c.

Mélite, jeune veuve, fort riche, est disposée à se remarier. Elle a à choisir entre deux jeunes gens, dont l'un, nommé Valere, est le fils d'une femme à laquelle elle a les plus grandes obligations, celles de sa fortune même, puisque c'est elle qui a fait son premier mariage, et que c'est de ce mariage que vient sa fortune; mais Valere, qui est peu riche, et que, par reconnoissance pour sa mere, elle seroit enchantée d'épouser, est un fat médisant, qui juge mal de tout le monde, se croit seul parfait et digne d'inspirer de l'amour à toutes les femmes, sans vouloir en prendre pour aucune. Elle sent bien qu'elle ne peut être heureuse avec un tel homme. L'autre, nommé Damon, a toutes les qualités desirables, et, sur-tout, beaucoup de modestie, qu'il pousse même jusqu'à n'oser se déclarer ouvertement. Pour s'introduire chez Mélite, il se cache sous un habit de valet, et vient prier sa suivante, Dorine, de lui parler en sa faveur. Cette suivante, qui n'est point connue de Valere, a autrefois, avant qu'elle servît chez Mélite, été chargée, pour l'amusement d'une société, à la campagne, de prendre des habits d'hommes, avec le nom de ce même Damon, et, dans ce déguisement, de conter fleurettes à une vieille coquette, tante de Mélite, et nommée Orphise, qui fut quelque tems dupe

de cette plaisanterie. Valere étoit à cette campagne: il y a vu ce prétendu Damon, et il ne connoît point le véritable. Il trouve Dorine chez Mélite : il l'entend lui parler au nom de Damon, et il la prend pour Damon même, qu'il croit être ainsi déguisé en soubrette pour s'introduire et s'établir chez la veuve, à son préjudice. Il ne tarde pas à faire part de cette fausse découverte à Mélite, en ajoutant à la nouvelle des commentaires défavorables que sa méchanceté lui suggere. Mais Mélite est bientôt pleinement désabusée sur le compte de Damon, par une lettre que lui écrit Orphise, et qui lui explique l'ancienne plaisanterie du déguisement du faux Damon ; et elle se détermine à épouser le véritable, en priant Valere, dont le caractere est si contraire au sien, de lui laisser la liberté de disposer de sa main, et en lui faisant accepter une riche donation, comme la marque de la gratitude qu'elle conserve des bienfaits de sa mere. Il y a encore dans cette petite Comédie un certain Pasquin, valet de Valere, presqu'aussi fat que son maître, et qui a quelques scenes assez plaisantes avec Dorine, qui le traite fort rudement, tant lorsqu'il la croit vraiment une soubrette, que lorsqu'ainsi que Valere il la prend pour Damon.

Cette Piece est très-facilement versifiée, de même que les trois précédentes, et nous croyons, ainsi que l'Éditeur des Œuvres Dramatiques de Guyot de Merville, que ces quatre dernieres Comédies auroient pu réussir au Théatre autant que la plupart de celles du même Auteur qui y ont été représentées.

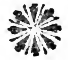
# LE CONSENTEMENT FORCÉ,

5

## COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

Par GUYOT DE MERVILLE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

# PRÉFACE.

Si un Auteur doit être sensible à des applaudissemens qui l'honorent, il doit encore avoir plus d'égard pour des critiques qui l'éclairent. Le Public est non-seulement notre juge; il est aussi notre maître; et c'est se rendre indigne de ses éloges que de ne pas profiter de ses censures. Aussi n'ai-je point balancé à corriger certains défauts que l'on a remarqués d'abord dans la scene X et dans le dénouement du *Consentement forcé.*

Mais lorsque quelques personnes, trop attachées à des beautés de mode, condamnent dans un Ouvrage ce qui n'y est pas conforme, je pense qu'un Auteur peut ne point déférer à leurs décisions, et qu'il est même en droit de les combattre. Ces personnes, peu flattées de la simplicité de mon style, prétendent que j'aurois dû le rendre plus délicat, plus fin, en un mot plus épigrammatique; et elles censurent dans cette

Piece ce qu'elles louent elles-mêmes, ou plutôt ce qui les frappe, malgré elles, dans les Comédies de Moliere. Je ne sais si je ne leur prête point à l'égard de cet excellent Ecrivain des sentimens que, peut-être, elles n'ont pas. Mais au moins ne peuvent-elles disconvenir du plaisir que ses Pieces font encore tous les jours aux Spectateurs. Diront-elles qu'en faveur de leur ancienneté on y rit par complaisance, ou par habitude, et que ce qui étoit bon autrefois, ne vaut plus rien aujourd'hui? Il ne leur reste que ce retranchement, où je me garderai bien de les attaquer.

Pour moi, qui fais gloire de prendre Moliere pour modele, sans me flatter de pouvoir jamais l'égaler, j'ai voulu faire une Comédie qui plût sur le Théatre, sans éblouir, et qui se soutînt à la lecture. Or, je ne vois que le sentiment et le bon-sens qui puissent produire ce double effet. Quelques-uns de nos Auteurs ont beau vouloir mettre en crédit leurs brillans et leurs saillies, ce prétendu esprit, comme l'expérience le prouve, ne plaît que dans la nouveauté. Sa pointe aiguisée avec affectation s'émousse à la vue, dès qu'on la considere de près,

et je pourrois citer plusieurs de ces traits d'esprit, applaudis sans réflexion, qui dans le fond ne sont rien moins qu'ingénieux. Ce n'est pas en courant après l'esprit qu'on l'atteint. Jaloux de sa liberté, il fuit ceux qui le cherchent, et ne se présente qu'à ceux qui l'attendent. Je ne prétends pas néanmoins que nos bonnes Pieces manquent d'esprit. Elles ont l'esprit qui convient à la Comédie, c'est-à-dire, l'esprit solide, qui n'est pas celui avec lequel on brille dans les cercles et dans les ruelles, où l'on ne demande qu'un plaisir vif et passager. C'est par cet esprit simple, vrai et naturel que les Pieces de Moliere ont toujours plu, et plairont toujours. *Le Glorieux*, *L'Ecole des Amans*, *l'Avare amoureux*, *La Pupile*, et quelques autres Comédies de notre tems, ont la même destinée, et je crois que c'est-là la seule et véritable Comédie.

# SUJET DU CONSENTEMENT FORCÉ.

CLÉANTE, pendant qu'Orgon, son pere, étoit éloigné de Paris, pour des affaires, a contracté, sans son consentement, un mariage peu avantageux du côté de la fortune. Orgon, de retour à Paris, veut faire casser ce mariage. Cléante, qui en est instruit, vient à Auteuil, où Lisimon, ami d'Orgon, a une maison de campagne, et il y amene, avec lui, Clarice, son épouse, et Toinette, sa suivante. Cléante prie Lisimon de le raccommoder avec Orgon. Lisimon le lui promet, et, afin d'y parvenir plus facilement, il consent à faire passer Clarice pour sa niece, et à la présenter, en cette qualité, à Orgon, qui doit venir le voir ce jour-là même, à ce qu'il apprend par Cléante. Orgon arrive, en effet. Il est charmé de la prétendue niece de Lisimon : il en devient subitement amoureux, et renonçant au

projet qu'il avoit d'abord eu de rompre le mariage de Cléante, il veut le punir d'une autre maniere, en épousant lui-même Clarice, et en le privant par-là d'une partie de son héritage. Mais Clarice lui oppose une difficulté insurmontable. Elle lui dit qu'elle est mariée. Elle ajoute que c'est aussi à l'insu de son oncle; et elle prie Orgon de solliciter et d'obtenir sa grace auprès de Lisimon. Orgon, forcé d'abandonner son nouveau projet, intercede Lisimon, qui, feignant l'étonnement et la colere, autorise son refus de pardonner par l'exemple d'Orgon même; et il promet, cependant, de se laisser fléchir en faveur de Clarice, si Orgon cesse d'être inflexible pour Cléante. Clarice et Lisimon réunissent leurs efforts; la premiere en redoublant ses prieres, et le dernier en persistant à ne vouloir se rendre qu'après Orgon. Cléante vient lui-même se jetter aux pieds de son pere, qui ne peut résister davantage, et qui lui pardonne. On apprend à Orgon que cette Clarice, qu'il aime tant, depuis le premier moment où il l'a vue, n'est autre que cette même épouse de Cléante, contre laquelle il montroit tant de courroux,

avant de la connoître. Orgon en est enchanté : il approuve tout, et ne desire plus rien tant que de contribuer à la félicité de ces deux époux, dont il se reproche d'avoir voulu faire le malheur, en les désunissant.

# JUGEMENS ET ANECDOTES
## SUR
## LE CONSENTEMENT FORCÉ.

CETTE Piece fut reçue par le Public avec beaucoup d'applaudissemens, et eut quatorze représentations de suite. La Musique du Divertissement qui la termine étoit de Grandval, le pere, et parut plaire généralement. Les rôles d'Orgon, de Lisimon et de Cléante, furent remplis, dans la nouveauté, par Duchemin, Dubreuil et Grandval, le fils; ceux de Clarice et de Toinette, par Mesdemoiselles Gaussin et Quinault.

L'Auteur du *Dictionnaire Dramatique* s'exprime ainsi sur *Le Consentement forcé*. « Guyot de Merville ne lisoit, dit-on, jamais cette Comédie sans répandre un torrent de larmes. Cette Piece étoit sa propre histoire; et il faut convenir que si son épouse ressembloit à Clarice, Guyot de Mer-

ville devoit être inconsolable après l'avoir perdue. Mais, avec une ame telle que la sienne, il n'est pas surprenant que cette Piece soit la meilleure de ses Comédies. On exprime avec bien plus de chaleur des sentimens qu'on éprouve, que les sentimens factices que l'on donne à ses personnages. »

Le Chevalier de Mouhy dit, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, que ce fut dans le Roman de *La Paysanne parvenue*, dont il est aussi l'Auteur, que Guyot de Merville puisa le sujet de sa Comédie du *Consentement forcé;* mais Guyot de Merville a publié son désaveu à cet égard, par une lettre insérée dans les *Observations sur quelques écrits modernes*, de l'Abbé Desfontaines.

# LE CONSENTEMENT FORCÉ,

## COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

Par GUYOT DE MERVILLE;

*Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 13 Août 1738.*

## PERSONNAGES.

ORGON.

CLÉANTE, fils d'Orgon.

CLARICE, femme de Cléante.

LISIMON, ami d'Orgon et de Cléante.

TOINETTE, suivante de Clarice.

*La Scene est à Auteuil.*

# LE CONSENTEMENT FORCÉ, COMÉDIE.

## SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLÉANTE.

LISIMON.

LA joie que j'ai de vous voir, Cléante, m'est d'autant plus sensible que je ne m'y attendois pas. Quoi ! vous quittez Paris, dans le tems que les plaisirs y regnent ?

CLÉANTE.

On n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, mon cher Lisimon. On change à tout âge, et ces plaisirs, autrefois si flatteurs pour moi, ne me touchent plus.

LISIMON.

Ce que vous me dites-là est-il bien sincere ?

CLÉANTE.

Rien n'est plus vrai, je vous assure.

LISIMON.

J'applaudis de bon cœur à de si beaux sentimens, et je m'en réjouis pour l'amour de vous.

CLÉANTE.

Vous ne serez pas fâché de la connoître.

LISIMON.

Voilà donc comme vous êtes changé ?

CLÉANTE.

C'est la plus grande preuve que j'en puisse donner.

LISIMON.

Effectivement, c'en est une fort belle qu'une nouvelle amourette !

CLÉANTE.

Le terme est trop foible. C'est un véritable amour, un amour pur et solide, puisqu'il est fondé sur l'estime et sur la raison.

LISIMON.

Style ordinaire des amans !

CLÉANTE.

Rien ne pourra jamais me détacher d'elle.

LISIMON.

Ce n'est pas la premiere fois que vous tenez ce langage.

CLÉANTE.

Si vous connoissiez Clarice ; si vous saviez combien elle a de mérite ...

LISIMON, *l'interrompant.*

Bon ! ne sais-je pas de quel œil un amant voit sa maîtresse ? Je vais vous faire son portrait, si vous voulez.

CLÉANTE.

Elle n'est pas ma maîtresse.

LISIMON.

Comment ?

CLÉANTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Vous êtes marié ?

CLÉANTE.

Depuis huit jours.

LISIMON.

Quoi ! vous vous mariez sans que j'en sois informé, moi qui ai toujours été si fort attaché à votre famille ; moi, l'ami intime de votre pere, et encore plus le vôtre ?

CLÉANTE.

C'est cette raison même qui m'a porté à vous cacher ce mariage. Vous vous y seriez sans doute opposé, et j'ai craint l'effet que pouvoit faire sur moi l'amitié dont vous m'honorez.

LISIMON.

Je conçois : vous avez formé cette union sans le consentement de votre pere ?

CLÉANTE.

J'ai tout fait pour l'obtenir ; mais mon pere a été inéxorable, et je tremble de me voir pour jamais l'objet de son indignation, si vous me refusez le secours que j'attends de votre bonté.

LISIMON.

Oh ! je ne doute plus de la violence de votre amour ; et il faut, en effet, que votre épouse ait

bien du mérite, pour avoir fixé un cœur comme le vôtre.

CLÉANTE.

Ah ! que ne pouvez-vous entendre son éloge d'une autre bouche que de la mienne ! car je sens bien que, dans l'état où je me trouve, mon témoignage doit vous être suspect de prévention, ou d'artifice. Ne vous figurez pas que j'aie été séduit par des charmes, qui ne frappent que les yeux. Sa douceur, sa modestie, sa sagesse, son attachement à ses devoirs, son aversion pour les vains amusemens du Sexe, une humeur toujours égale, la bonté de son cœur, enfin la solidité et la délicatesse de son esprit surpassent encore sa beauté, quelque éclatante qu'elle soit. Vous ne croyez pas, j'en suis sûr, la moitié de ce que je vous dis, et cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en est.

LISIMON.

Mais quel est donc le motif du refus de votre pere ?

CLÉANTE.

L'intérêt. Avec toutes ces qualités, Clarice a encore de la naissance ; mais elle n'est pas riche.

LISIMON.

Plaisante raison ! Si votre pere pensoit comme moi, cette difficulté ne l'auroit pas arrêté, supposé que votre épouse fût aussi parfaite que vous la dites.

CLÉANTE.

Elle l'est en effet ; mais mon pere s'imagine que je lui en impose, et il se persuade que tous les éclaircissemens où il pourroit entrer là-dessus, bien loin de détruire cette idée, ne serviroient qu'à la confirmer.

LISIMON.

Votre situation me touche. Que puis-je faire pour votre service ?

CLÉANTE.

Mon pere, que les affaires de son commerce ont retenu quelques mois en Province, est enfin de retour à Paris.

LISIMON.

Il est revenu ? J'en suis ravi. Voulez-vous que je lui aille parler ?

CLÉANTE.

Vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher. Je sais, de bonne part, qu'il doit vous venir voir aujourd'hui. Il ne tardera pas. J'appréhendois même qu'il ne m'eût devancé.

LISIMON.

Le bon homme cherche à évaporer sa bile. Je m'y attends. Je vous promets de mettre tout en œuvre pour vous réconcilier avec lui. Mais je ne vous réponds pas du succès de mes soins ; car il est terriblement entêté !

CLÉANTE.

Il m'est venu une idée, dont je crois la réussite infaillible, dès que vous voudrez bien nous secon-

der, comme vous m'en flattez. Je ne juge pas à propos de paroître devant lui. Outre qu'il me l'a défendu expressément, ma vue ne feroit qu'augmenter sa colere. Il s'agit de me justifier, et il n'y a que le mérite de Clarice qui puisse produire cet effet. Je voudrois donc qu'il la vît, mais sans savoir qu'elle est ma femme, afin qu'il l'examinât sans prévention. Encore une fois, j'ose m'assurer que s'il la connoissoit, il approuveroit notre mariage.

LISIMON.

Fort bien. Je lui dirai que c'est une de mes parentes.

CLÉANTE.

Votre niece, par exemple?

LISIMON.

Encore mieux. Votre pere sait que j'en ai une en Province; mais il ne l'a jamais vue.

CLÉANTE.

Que je vous ai d'obligation! Je ne puis vivre heureux sans la possession de Clarice; mais je ne puis l'être aussi sans l'amitié de mon pere.

LISIMON.

Ne nous arrêtons pas ici davantage. Je rougis de la laisser seule si long-tems.

CLÉANTE.

Elle est dans la chambre voisine, et je cours la chercher.

LISIMON.

Je vous suis. Je veux l'aller recevoir.

( *Ils vont ensemble au fond du Théatre, et reparoissent aussi-tôt, avec Clarice.*

## SCENE II.

CLARICE, LISIMON, CLÉANTE.

CLÉANTE, *à Clarice.*

VENEZ, Madame, venez remercier le meilleur de tous les amis.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ce n'est pas sans scrupule, Monsieur, que je me présente devant vous; mais je n'ai pu refuser aux instances de Cléante une démarche, dont je crains bien que le succès ne réponde pas à ses espérances.

LISIMON.

Je ne saurois, Madame, me plaindre de votre délicatesse. Je n'ai pas l'honneur de vous être connu; mais je vous supplie d'être persuadée que si je puis contribuer à votre félicité commune, je n'aurai jamais eu plus de plaisir.

CLÉANTE, *à Clarice.*

Lisimon a la bonté d'entrer dans nos intérêts et de se prêter à notre entreprise. Il veut bien, Clarice, que vous passiez ici pour sa niece, et je ne doute

pas que ce titre ne prévienne mon pere en votre faveur.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ah ! Monsieur, quelles graces n'ai-je pas à vous rendre ?

LISIMON.

Point de remerciemens, Madame, je vous prie. Je ne les ai point encore mérités. Regardez-moi donc comme votre oncle, et commandez dans ma maison comme ma niece. Permettez que je vous quitte un instant Je vais tout disposer pour la réception de M. Orgon.

( *Il sort.* )

---

# SCENE III.

CLÉANTE, CLARICE.

CLARICE.

AH ! Cléante, ma frayeur redouble, à mesure que le moment fatal approche.

CLÉANTE.

Ne vous allarmez point, ma chere Clarice !

CLARICE.

Hélas ! quand je pense que je vais parler à un homme qui me hait, qui me regarde comme l'unique cause de ses chagrins et de la perte de son fils ; quand je me le représente dans la colere vio-

lente où il est contre vous et contre moi, je frémis du danger où je m'expose!

CLÉANTE.

Votre crainte est frivole. Si vous paroissiez à ses yeux sous le nom de ma femme, je conçois que vous auriez alors un furieux orage à essuyer; mais il ne vous connoît point, et vous avez l'avantage de le connoître. Non, Clarice, le péril que vous courez n'est rien; mais fût-il aussi terrible que votre imagination vous le représente, que ne devez-vous point entreprendre, pour éviter le malheur qui nous menace? Ah! si mon pere alloit nous séparer pour jamais..... Je vois déja que cette triste idée, toute éloignée qu'elle est, vous pénetre le cœur... Vous pleurez, Clarice, vous pleurez! Ne me dérobez point vos larmes. Elles sont des marques de votre tendresse et de votre vertu: elles naissent de l'une et de l'autre; et vous sentez qu'en me perdant, vous perdriez une réputation qui vous est aussi précieuse que moi-même.

CLARICE.

C'en est fait, Cléante; mon courage revient, et il n'y a point de danger que je n'affronte. C'est vous que je dois sauver. Je n'aurai plus que vous devant les yeux. Quel bonheur, si je puis réussir! Si je ne réussis pas, nous aurons fait du moins tout ce que la raison et la nature exigent de deux cœurs unis par la vertu.

SCENE IV,

## SCENE IV.

TOINETTE, CLÉANTE, CLARICE.

TOINETTE, *à Cléante.*

MONSIEUR, je vous annonce que M. votre pere vient d'arriver.

CLÉANTE.

Cela suffit.

CLARICE.

Ah ! Ciel !

TOINETTE.

Quoi ! Madame, vous tremblez encore !

CLÉANTE, *à Clarice.*

Allons, Clarice, c'est maintenant que vous avez besoin du courage que vous me promettiez tout à l'heure.

CLARICE.

Pardonnez-moi ce premier mouvement ; il n'aura pas de suite ; je l'espere.... Mais retirez-vous, et ne paroissez point que je ne vous avertisse.

CLÉANTE.

Adieu. Songez que ma destinée est entre vos mains !

( *Il sort.* )

## SCENE V.

CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

JE me flatte, Madame, que tout ira bien, et la qualité de niece que M. Lisimon m'a dit qu'il vous avoit donnée, leve toutes les difficultés qui pouvoient vous effrayer.... Mais je vois entrer M. Orgon.

## SCENE VI.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à Lisimon.*

JE serai charmé de la voir.

CLARICE, *bas à Toinette.*

Toinette, ne m'abandonne pas!

TOINETTE, *bas.*

Oh! je n'ai garde!

LISIMON, *à Clarice.*

Ma niece, voici M. Orgon, dont vous aurez sans doute entendu parler à mon frere?

ORGON, *à Clarice.*

J'ai l'avantage, Mademoiselle, d'être de ses intimes amis.

LISIMON, *bas.*

Excusez sa timidité.

ORGON.

Mon ami, vous voulez bien souffrir que je l'embrasse.

LISIMON.

Vous lui faites honneur.

ORGON, *s'avançant vers Clarice pour l'embrasser.*

Permettez, Mademoiselle, que j'aie le plaisir.... ( *Il l'embrasse, et elle s'évanouit.* ) Comment donc! qu'avez-vous?

CLARICE, *à Toinette.*

Toinette, soutiens-moi.

TOINETTE.

Ah! ma chere maîtresse!

LISIMON, *à Clarice.*

Ma niece!... ( *A part.* ) Elle se trouve mal.... ( *A Toinette.* ) Allez vîte, Toinette, lui faire prendre l'air; et qu'on lui donne tous les secours dont elle aura besoin.

( *Clarice et Toinette sortent.* )

## SCENE VII.

ORGON, LISIMON.

ORGON.

CET accident-là lui est survenu bien mal-à-propos!

LISIMON.

Ce ne sera rien. Elle est encore un peu fatiguée du voyage.

ORGON.

C'est une personne très-aimable, et une fille de votre frere auroit bien convenu à Cléante!... Mais, le fripon!... Vous savez apparemment la belle action qu'il a faite?

LISIMON.

Vous voulez parler de son mariage?

ORGON.

Que vous en semble, Lisimon? Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir un fils tel que lui?

LISIMON.

Je vous plains!... Vous êtes-vous bien porté dans votre voyage?

ORGON.

Assez bien.... Quand on souhaite des enfans, on ne sait gueres ce que l'on souhaite!

LISIMON.

Vous avez raison.... Depuis quand êtes-vous de retour?

ORGON.

Depuis avant-hier.... On se tue pour amasser du bien à ces ingrats-là, et en voilà la récompense! Combien d'argent n'ai-je pas dépensé pour l'éducation de Cléante! et vous voyez comme il en profite! L'auriez-vous cru capable d'un tel égarement?

LISIMON.

Non, car il m'a toujours paru assez sage.

ORGON.

Prendre une femme sans bien!

LISIMON.

Voilà le mal.

ORGON.

Par amourette!

LISIMON.

Mais vous qui parlez, mon cher Orgon, n'avez-vous pas aimé dans votre jeunesse?

ORGON.

Sans doute, j'ai aimé, j'ai aimé; je ne le nie point; mais l'amour ne m'a jamais fait faire de folies.

LISIMON.

C'étoit donc un amour bien extraordinaire?

ORGON.

Ce que c'est qu'un jeune étourdi! Il ne faut qu'un petit nez tourné d'une certaine façon pour lui bouleverser la cervelle!... Et se marier encore malgré moi!

LISIMON.

Vous n'avez pas voulu lui accorder votre consentement ?

ORGON.

Faut-il pour cela qu'il s'en passe ?

LISIMON.

Ce n'est pas mon sentiment.

ORGON.

Je lui ferai voir ce que c'est que l'autorité d'un pere!... C'est un mariage nul, de toute nullité!

LISIMON.

Il faudra voir.

ORGON.

Comment ! il faudra voir ? Oh ! cela est tout vu.

LISIMON.

Ce mariage....

ORGON, *l'interrompant.*

Sera cassé.

LISIMON.

On pourroit trouver quelque expédient....

ORGON, *l'interrompant.*

L'expédient c'est de le casser.

LISIMON.

Je veux dire quelque tempérament pour....

ORGON, *l'interrompant.*

Je prétends qu'on le casse.

LISIMON.

Calmez-vous!... Je vois ma niece qui revient.

## SCENE VIII.

CLARICE, TOINETTE, ORGON, LISIMON.

LISIMON, *à Clarice.*

HÉ bien, comment vous trouvez-vous?

CLARICE.

Fort bien, mon oncle, et ma foiblesse est entiérement dissipée.

ORGON.

J'en suis, en vérité, ravi!... ( *A Lisimon.* ) Ce qui m'étonne, c'est que cet évanouissement lui ait pris au moment que je l'embrassois.

TOINETTE.

Croyez-vous, Monsieur, qu'on puisse embrasser une personne comme vous sans émotion?

ORGON, *à Clarice.*

Qu'en dois-je croire, Mademoiselle? C'est à vous à expliquer ce mystere.

CLARICE.

Je suis trop sincere pour vous cacher que c'est votre présence qui a produit cet accident.

TOINETTE, *à Orgon.*

Que vous ai-je dit?

LISIMON, *à Clarice.*

Comment, ma niece! Qu'est-ce que cela signifie?

CLARICE.

En voyant Monsieur, j'ai cru voir un pere, que je chéris infiniment.

ORGON, *à Lisimon.*

Est-ce que je ressemble à votre frere ?

LISIMON.

Je n'y avois pas pris garde; mais elle m'en fait appercevoir.

ORGON.

Sérieusement ?

TOINETTE.

Oui, vous avez des yeux.... une bouche.... Je ne puis pas bien dire ce que c'est; mais il y a mille gens qui se ressemblent moins.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle l'a remarqué d'abord. Cela est tout-à-fait singulier !

CLARICE.

Les traits d'un pere, digne de la plus parfaite vénération, font toujours une impression profonde sur l'esprit d'une fille qui sait son devoir.

ORGON.

On ne peut pas mieux parler.

LISIMON.

Je vous assure que vous seriez encore plus content de ses sentimens, si vous la connoissiez.

CLARICE.

Il ne me conviendroit pas de les développer ici. Je craindrois qu'on ne m'accusât d'affectation et d'orgueil.

ORGON, *à Lisimon.*

J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre niece ; mais, en vérité, ce que j'en vois, par moi-même, passe encore l'idée qu'on m'en a donnée.

LISIMON.

J'espere que vous n'en rabattrez point, quand vous la connoîtrez mieux.

CLARICE, *à Orgon.*

L'estime d'une personne comme vous, Monsieur, est pour moi d'un prix infini !

ORGON.

Ah ! que votre pere est heureux d'avoir une fille si raisonnable. Pourquoi mon coquin de fils n'a-t-il pas un pareil caractere ?

CLARICE.

Votre fils, Monsieur ! Avez-vous lieu de vous plaindre de lui ?

ORGON.

Que trop, vraiment !.... Mais, laissons-le là. Il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE.

Il suffit qu'il vous appartienne pour que je m'intéresse à ce qui le regarde. Qu'a-t-il donc fait qui vous irrite si fort contre lui ?

ORGON.

Une extravagance impardonnable ! Il s'est, pendant mon absence, amouraché d'une certaine Clarice, et l'a épousée, sans mon aveu !

CLARICE.

Le cas est grave!... Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensez.

ORGON.

Vous voulez prendre sa défense?

LISIMON, *à Clarice.*

Ma niece, vous aurez de la peine à le justifier!

ORGON.

Elle a bien de l'esprit; mais elle embrasse une mauvaise cause!

CLARICE.

La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentimens.

ORGON.

D'autant plus que le succès est impossible.

CLARICE.

Il y a des circonstances qui rendent quelquefois une action moins criminelle.... Je parle par conjectures... Supposons que l'attachement de M. votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé sur un fol amour, comme apparemment vous le pensez, n'ait été produit que par une véritable estime pour quelques bonnes qualités qu'il aura cru appercevoir en elle.

ORGON.

C'est une supposition en l'air!

CLARICE.

Je l'avoue; mais si je disois vrai, par hasard, ne conviendriez-vous pas que M. votre fils seroit alors plus excusable que s'il avoit été emporté par une

passion, que je condamne comme vous, lorsque l'estime ne l'a pas fait naître?

TOINETTE, *à Orgon.*

La chose est claire.

ORGON.

Soit.

CLARICE.

Je ne saurois vous dire si Clarice a quelque mérite. Je le suppose.... Mais quant à M. votre fils, vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'en ait beaucoup?

ORGON, *à Lisimon.*

Qu'en sait-elle?

LISIMON.

C'est un fait que vous ne sauriez nier.

ORGON, *d'un air fâché.*

Il est vrai que le fripon n'en manque pas.

CLARICE.

Eh! bien, Monsieur, si une fille n'a pu résister au pouvoir légitime que le vrai mérite a sur les cœurs; si sa raison lui a fait entendre que la possession d'un homme en qui il éclatoit la rendroit parfaitement heureuse; enfin, si elle s'est aveuglée elle-même jusqu'à lui sacrifier sa réputation, en consentant, ou peut-être en l'engageant à une union si irréguliere, ne m'avouerez-vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la tendresse, et ne la trouvez-vous pas plus malheureuse que criminelle?

ORGON.

Oh! je vous prie, Mademoiselle, finissons.... ( *A Lisimon.* ) Comme elle assaisonne tout ce qu'elle

dit! Quand ce seroit sa propre cause, elle ne la défendroit pas mieux!

LISIMON.

Vous sentez donc la force de ses raisonnemens?

ORGON.

Je sens.... oui.... que tout cela est une belle imagination.

CLARICE.

Si vous avez là-dessus des lumieres que je n'ai pas, je n'ai plus rien à dire.

ORGON.

Je ne sais point le fonds de toute cette intrigue; mais je gagerois bien qu'elle n'est pas telle que vous la représentez. Après tout, quand cela seroit, il me reste toujours une raison très-forte, qui m'empêchera d'approuver le mariage en question.

CLARICE.

M'est-il permis, Monsieur, de vous demander quelle est cette raison?

ORGON.

C'est que Clarice n'a pas de bien.

CLARICE.

Eh! Monsieur, si elle n'a pas apporté de richesses à votre fils, elle en sera plus humble dans sa conduite, plus réservée dans sa dépense et d'autant plus reconnoissante qu'il aura été plus généreux. Il me semble que je suis à sa place. Si j'avois un époux à qui je dusse tout, je mettrois mon honneur et mon devoir à faire sa félicité. Je n'aurois d'autre loi que ses desirs, d'autre satisfaction que la sienne et je tâcherois

cherois enfin de remplacer le bien que je ne lui aurois pas donné, par des vertus, qui sont infiniment plus estimables.

ORGON.

Il suffit; je ne veux plus vous écouter.

CLARICE, *faisant la révérence et voulant se retirer.*

Je serois au désespoir de vous déplaire, et je vais....

ORGON, *l'arrêtant.*

Vous ne m'entendez pas. Non, votre conversation m'enchante.... Mais parlons d'autre chose.

TOINETTE, *à part.*

M. Orgon craint de n'avoir pas raison.

CLARICE, *à Orgon.*

Je n'ai que trop abusé de votre bonté, et je me retire.

ORGON.

Eh! non, Mademoiselle.... Attendez donc.

LISIMON.

Laissez-la aller. Elle a quelques ordres à donner. Vous ne nous quittez pas si-tôt, et vous aurez tout le tems de l'entretenir.

(*Clarice sort.*)

## SCENE IX.

ORGON, LISIMON; TOINETTE, *dans le fond du Théatre, et qui écoute.*

ORGON.

PAR ma foi! Lisimon, vous avez-là une niece d'un mérite incomparable!

LISIMON.

Il ne me siéroit pas de faire son éloge; mais je ne puis m'empêcher de convenir qu'elle a l'esprit bien fait et le cœur bien placé.

ORGON.

Ils sont au dessus de tout, et se soutiennent mutuellement. Que l'un est venu à propos au secours de l'autre, et avec quelle adresse elle alloit à son but par un détour!.... A présent que j'y réfléchis, il me vient certains soupçons.

LISIMON.

Vous avez des soupçons?

ORGON.

Très-bien fondés, et qui autorisent un projet....

LISIMON, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que c'est?

ORGON.

Avant que de vous en faire part, je veux être sûr de mon fait. Ayez la bonté d'aller dire à votre niece que je voudrois lui parler en particulier.

LISIMON.

Quoi! vous ne voulez pas m'apprendre ...

ORGON, *l'interrompant.*

Patience, mon cher ami, patience! vous le saurez.

LISIMON.

Je vais donc vous l'envoyer... ( *A part.* ) Quelle idée lui passe par la tête?... ( *A Toinette, qu'il apperçoit.* ) Ah! ah! que faisiez-vous là, Toinette?

TOINETTE.

A vous dire le vrai, Messieurs, j'écoutois.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle est sincere!

LISIMON, *vivement, à Toinette.*

Comment donc!...

ORGON, *l'interrompant.*

Ne la grondez pas. Elle a fort bien fait, et je suis ravi qu'elle nous ait entendus.... ( *A Toinette.* ) Approchez, Toinette, approchez.... ( *A Lisimon.* ) Et vous, Lisimon, faites-moi le plaisir que je vous ai demandé.

LISIMON.

Vous allez être satisfait.

( *Il sort.* )

## SCENE X.

ORGON, TOINETTE.

TOINETTE, *à part.*

IL va me questionner ; tenons ferme !

ORGON.

Je vois, Toinette, que vous êtes franche, et je compte que vous m'allez dire la vérité.

TOINETTE.

Vous avez tout lieu de l'espérer, Monsieur. La sincérité est ma vertu favorite. Que voulez-vous savoir ?

ORGON

Quel est d'abord le motif qui vous portoit à nous écouter ?

TOINETTE.

L'intérêt que ma maîtresse et moi prenons à ce qui vous regarde.

ORGON.

Je me suis attendu à cette réponse. N'est-il pas vrai que ma vue a fait quelque impression sur elle ?

TOINETTE.

Certainement, et cette impression a même été très-forte !

ORGON.

Cet évanouissement, si singulier, n'étoit-il pas une suite de cette impression ?

TOINETTE.

Une suite fort naturelle; et vous devez vous souvenir de ce qu'elle vous a dit à cette occasion ?

ORGON.

Sur quoi ? sur ma prétendue ressemblance avec son pere ?... Ah ! la rusée !... Oui, oui, de la ressemblance !... Hein ? qu'est-ce que cela veut dire ?

TOINETTE.

Ce que cela veut dire ?

ORGON.

Oui.... Allons, Toinette, ne vous démentez point. Voilà une belle occasion de signaler cette sincérité, votre vertu favorite !

TOINETTE.

Allons donc, Monsieur ! Ce n'est que pour m'éprouver que vous faites semblant d'être si curieux. Une petsonne de votre mérite n'est pas susceptible d'un pareil défaut !

ORGON.

Non, j'agis de bonne foi !

TOINETTE.

Se prévaloir de ma franchise ! Oh ! cela n'est pas bien ! Qui le croiroit à votre physionomie ?

ORGON.

Mais vous en avez déja trop dit, vous-même, pour ne pas achever.

TOINETTE.

Moi, Monsieur ?

ORGON.

Ce mot d'émotion, qui vous est échappé, par exemple, ne signifie-t-il rien, à votre avis?

TOINETTE.

Ah! je m'apperçois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit devant vous!

ORGON.

Croyez-vous donc que je manque de pénétration?

TOINETTE.

Au contraire, Monsieur; je vois que vous en avez infiniment!

ORGON, *à part.*

Elle cherche à éluder mes questions. Prenons un autre tour.

TOINETTE, *à part.*

O le malicieux vieillard!

ORGON.

Vous me cachez ce que je découvre moi-même...; Passons. Votre maîtresse a des manieres qui plaisent; mais quel est le fond de son caractere?

TOINETTE.

Pourquoi me faites-vous cette question?

ORGON.

Prenez bien garde à ce que vous répondrez. Il ne s'agit pas moins que de la fortune de votre maîtresse.

TOINETTE.

De sa fortune? Oh! Monsieur, vous ne pouvez pas mieux placer vos bienfaits.

ORGON.

Est-elle complaisante, docile, prévenante ?

TOINETTE.

Oui, Monsieur; et, de plus, très économe.

ORGON.

Vous la croyez donc propre à rendre un mari heureux ?

TOINETTE.

Elle est toute formée pour cela.

ORGON.

A-t-elle le cœur un peu tendre ?

TOINETTE.

Comment ?

ORGON.

Et tout neuf ?

TOINETTE.

Qu'entendez-vous par-là ?

ORGON.

Quelqu'un n'est-il pas parvenu à la rendre sensible ?

TOINETTE.

Bon ! à quoi allez-vous penser ?

ORGON.

Elle ne vous a pas mise dans sa confidence ?

TOINETTE.

Quelle idée ! Ne connoissez-vous pas là-dessus la discrétion des filles ?

ORGON.

Oh ! elle sera bien dissimulée, si je ne lui arrache pas son secret !

TOINETTE.

Son secret, dites-vous?

ORGON.

Elle vient. Laissez-moi seul avec elle.

TOINETTE, *à part.*

O Ciel! nous sommes découverts!

(*Elle sort.*)

---

# SCENE XI.

CLARICE, ORGON.

ORGON.

Je vous attendois, Mademoiselle, et je brûle de vous entretenir!

CLARICE.

Ce que mon oncle m'a dit, sans s'expliquer, ne me donne pas moins d'impatience.

ORGON.

C'est en dire trop; et je pourrois, à ce sujet, me former des idées, qui seroient fort au-dessus de la réalité.

CLARICE.

Si vous me connoissiez, vous verriez qu'elles seroient bien éloignées d'y atteindre.

ORGON.

Vous me ravissez!... Il est donc vrai que je ne me

suis point abusé... Ne doutez plus que je ne vous connoisse. Oui, oui, je vous connois.

CLARICE, *avec effroi.*

Vous me connoissez ?

ORGON.

J'ai pénétré vos dispositions.... Vous ne me haïssez pas ?

CLARICE.

Ah ! Monsieur, que mes sentimens à votre égard sont différens de la haine !

ORGON.

Ceux que j'ai conçus pour vous en different bien davantage !

CLARICE.

Mon bonheur seroit parfait, s'ils étoient tels que je le souhaite !

ORGON.

Ne seriez-vous pas bien aise de passer votre vie avec moi ?

CLARICE.

Une grace si singuliere feroit toute ma félicité !

ORGON.

J'aurois pour vous une complaisance extrême !

CLARICE.

Je tâcherois de la mériter par mon attachement.

ORGON.

L'heureux hasard que celui qui m'a offert à vos yeux !

CLARICE.

Que n'ai-je eu ce bonheur plutôt !

ORGON.

A quoi dois-je des sentimens si favorables?

CLARICE.

Un mouvement secret me les inspire.

ORGON.

Je ne vous suis donc pas indifférent?

CLARICE.

Non; vous ne me l'êtes point, et je ne puis vous refuser l'estime la plus parfaite.

ORGON.

Oui, l'estime!... Ah! que ce mot est joli! Il est inutile de l'expliquer. C'est de l'amour, n'est-ce pas?

CLARICE, *doucement.*

De l'amour?

ORGON.

Ne vous en défendez point. A mon âge on voit clair. Avouez franchement que vous m'aimez?

CLARICE.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur. Je vous aime, et je ne rougis point de le dire.... Mais....

ORGON, *l'interrompant.*

Point de mais, je vous prie. Le mot est lâché, mignone! Il n'est plus tems de chercher des détours. Je suis enchanté de cet aveu. Vous serez satisfaite. Je vais parler à votre oncle. Souffrez que je vous quitte.

CLARICE, *à part.*

Quel est donc son dessein?

ORGON, *appercevant Lisimon, qui s'approche.*

Mais, le voici lui-même.

CLARICE, *à part.*

Allons cacher ailleurs le trouble où je suis.

ORGON.

Vous sortez?

CLARICE.

Ma présence, je crois, n'est pas nécessaire?

ORGON.

J'entends. Il faut laisser agir votre modestie.

( *Clarice sort.* )

---

# SCENE XII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

JE viens trop-tôt, sans doute; et j'ai interrompu votre entretien?

ORGON, *d'un air gai.*

Point du tout. Vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMON.

Vous êtes bien joyeux?

ORGON.

Plus je vois votre niece, plus je la trouve charmante!

LISIMON.

Vous voudriez bien, j'en suis sûr, que la femme de Cléante lui ressemblât ?

ORGON.

A propos de lui. J'avois résolu de faire casser son mariage ; mais je change d'avis.

LISIMON.

Voilà une résolution très-louable !

ORGON.

Je saurai le punir d'une autre maniere !

LISIMON.

Quoi ! vous êtes toujours aigri contre lui?

ORGON.

J'ai envie de me marier.

LISIMON.

De vous marier !

ORGON.

Oui, de me marier. J'aurai des enfans, qui partageront mon bien avec mon pendard de fils, et cela le mortifiera !

LISIMON.

L'idée est singuliere ! . . . .

ORGON.

Et très-sensée !

LISIMON.

Vous avez quelque personne en vue?

ORGON.

Certainement !

LISIMON.

Puis-je savoir quelle est l'heureuse mortelle sur qui tombe l'honneur de votre choix ?

ORGON.

C'est une personne pleine de raison, de bon sens, d'esprit, et qui brille de toutes sortes de vertus; en un mot, votre niece.

LISIMON.

Vous vous moquez!

ORGON.

Je ne me moque point!

LISIMON.

Vous n'y pensez pas!

ORGON.

J'y pense, très-fort!

LISIMON.

Elle vous plaît donc ?

ORGON.

Infiniment!

LISIMON.

Vous voilà amoureux?

ORGON.

Amoureux ou non, je suis déterminé à l'épouser.

LISIMON.

Tout de bon?

ORGON.

Tout de bon.

LISIMON.

Il y a cependant une petite difficulté qui pourra traverser cette affaire.

ORGON.

Quelle est-elle ?

LISIMON.

Nous ne sommes point d'humeur, son pere, ni moi, de forcer son inclination.

ORGON.

Je ne l'exige point.

LISIMON.

Elles ne nous a jamais donné aucun sujet de mécontentement; et, par les qualités qu'elle possede, elle mérite de notre part toutes sortes de considérations.

ORGON.

D'accord.

LISIMON.

Ainsi il faut voir si son penchant est conforme au vôtre.

ORGON.

Si vous n'avez que cet obstacle à m'opposer, ce n'est rien.

LISIMON.

Plaît-il ?

ORGON.

Ce n'est rien, vous dis-je.

LISIMON.

Expliquez-vous ?

ORGON.

Apprenez, mon cher ami, que votre niece m'aime.

LISIMON.

Ma niece?

ORGON.

Et qu'en m'approchant elle s'est évanouie par un effet de sympathie pour moi.

LISIMON, *à part.*

Quelle extravagance!

ORGON.

Que dites-vous?

LISIMON.

Je dis qu'il y a beaucoup d'apparence!

ORGON.

Elle m'aime, encore une fois. C'est un fait incontestable.

LISIMON.

Cela étant, voilà l'affaire fort avancée.

ORGON.

Je la regarde comme faite.

LISIMON.

Et moi aussi.

ORGON.

Je ne me sens pas de joie!

LISIMON.

Ni moi non plus.

ORGON.

Je veux lui donner un petit divertissement, pour la préparer au bonheur que je lui destine.

LISIMON.

Cela est fort bien pensé!

ORGON.

Pourrons-nous avoir des violons, des chanteurs, des danseurs?

LISIMON.

Sans difficulté. J'ai un de mes voisins qui a chez lui un opéra tout entier.

ORGON.

A merveille! Voulez-vous prendre sur vous le soin de cette fête?

LISIMON.

Volontiers; et je vais tout préparer pour cet effet. (*A part.*) Il donne de lui-même dans le piége, et je crois que nous le tenons.

(*Il sort.*)

## SCENE XIII.

ORGON, *seul.*

VOILA une aventure qui me fera rajeunir de plus de vingt ans, et qui me dédommagera pleinement des chagrins que Cléante me cause. S'il s'est marié à sa fantaisie, je me marierai à la mienne, et ni lui, ni personne n'aura lieu de s'en formaliser. Quelle différence de lui à moi! C'est à mon âge qu'il convient de prendre une femme par inclination. Pour sentir un amour raisonnable, il faut être en état de juger du mérite d'un belle, et un jeune

éventé en est-il capable ? Il n'y a que nous qui nous y connoissions. Aussi n'y a-t-il que nous qui sachions aimer, et qui puissions aimer légitimement.

## SCENE XIV.

TOINETTE, ORGON.

ORGON.

AH ! vous voilà, Toinette ?

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, Monsieur ? Je viens de voir M. Lisimon sortir du logis, avec empressement.

ORGON.

Je l'ai chargé d'une commission, qui va répandre dans toute la maison le plaisir que je sens.

TOINETTE.

Effectivement vous avez l'air bien satisfait !

ORGON.

On ne peut pas être plus content que je le suis !

TOINETTE.

Apprenez-moi, de grace ! le sujet de votre joie, afin que je me réjouisse aussi.

ORGON.

Cela ne se peut pas. La bienséance veut que j'en

instruise votre maîtresse avant vous, et c'est ce que je vais faire. Adieu.... Vous allez être toutes deux bien étonnées!

*( Il sort. )*

## SCENE XV.

TOINETTE, *seule.*

OUAIS! quelle nouvelle folie achève de lui démonter la cervelle? Il me prend, tout-à-coup, un accès de curiosité et d'inquiétude! Je ne vois pas trop quelle sera la fin de cette intrigue..... Après tout, quel inconvénient en peut-il arriver? M. Orgon se met dans la tête que ma maîtresse l'aime. Ce n'est pour lui qu'une erreur de plus. Bagatelle.... Mais il est amoureux, et ceci est une affaire sérieuse!... Pourquoi? C'est sa faute. Ma maîtresse ne prétendoit lui inspirer que de l'estime, et il a pris de l'amour. Oh! tant pis pour lui!... Oui, oui, M. Orgon, tant pis pour vous!

## SCENE XVI.

CLARICE, TOINETTE.

CLARICE.

Hé bien, Toinette, que t'a dit M. Orgon?

TOINETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré? Il vient de sortir pour vous aller chercher.

CLARICE.

Je ne l'ai point vu. Sais-tu quelle résolution il a prise?

TOINETTE.

Je n'ai pu rien tirer de lui, et il m'a déclaré, positivement, que c'étoit à vous, Madame, qu'il réservoit le secret qu'il m'a caché.

CLARICE.

Par quelle bizarrerie va-t-il s'imaginer que j'ai de l'amour pour lui!

TOINETTE.

Que vous importe? Un mot suffira pour le désabuser.

CLARICE.

Eh! puis-je le désabuser sans me perdre? Car tu le vois, Toinette? ce qu'il sent pour moi est aussi de l'amour.

TOINETTE.

Tant mieux. Avec cela un vieillard est bien foible, et vous ferez de lui ce qu'il vous plaira.

CLARICE.

Je tremble qu'il ne m'arrive tout le contraire; lorsqu'il connoîtra son erreur. Quelle femme s'est jamais vue dans l'embarras où je me trouve!

TOINETTE.

Je le vois qui entre... Songez à vous. Je sors... Sur-tout prenez courage.

(*Elle s'en va.*)

---

## SCENE XVII.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

Vous me voyez transporté de joie, Mademoiselle; et il ne tient plus qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes!

CLARICE.

De quelle maniere, Monsieur, puis-je vous prouver le zele ardent que j'ai pour vous?

ORGON.

Le zele ardent? Ce n'est pas cela que je vous demande. A quoi bon éluder, comme vous faites, le terme d'amour, qui seul peut me satisfaire? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez?

CLARICE.

Je vous l'ai dit, sans doute, et je suis prête encore à vous le confirmer. Je vous aime, Monsieur, comme

le meilleur ami de ma famille, et de ce que j'ai de plus cher au monde; comme un second pere, et même comme un protecteur, dont l'appui mettroit le comble à ma félicité.

ORGON.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Nous ne nous entendons point, et vous ne répondez pas à mes sentimens. Car enfin je vous adore, et je viens de vous demander en mariage à votre oncle.

CLARICE.

Moi, Monsieur?

ORGON.

Vous-même.

CLARICE, *à part.*

O Ciel! quelle nouvelle!

ORGON.

Vous n'en êtes pas fâchée?

CLARICE.

Je suis ravie que vous me trouviez digne de l'attachement d'un honnête homme... Mais...

ORGON.

Achevez?

CLARICE.

Se peut-il que vous pensiez à m'épouser? Ah! Monsieur, renoncez à ce projet. Conservez-moi votre estime. Elle m'est infiniment précieuse! Personne ne vous respecte et ne vous révere plus que moi, si ce n'est peut-être votre fils, et je reconnois en vous tant de bonté, de douceur et de complaisance que

sans un obstacle invincible je ne balancerois pas à vous donner ma main.

ORGON.

Quel est donc cet obstacle?

CLARICE.

Je ne saurois vous le cacher, et mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans votre sein... Vous le dirai-je?... Vous allez me haïr... Ce cœur...

ORGON.

Hé bien, Mademoiselle?

CLARICE.

J'en ai disposé, et il n'est plus à moi.

ORGON.

Un autre le possede?

CLARICE.

Et le possédera toujours.

ORGON.

Sentimens romanesques! Quand la jeunesse aime une fois, elle croit être capable d'aimer éternellement. C'est un feu follet qui se dissipera.

CLARICE.

Non, mon amour ne s'éteindra jamais. L'estime et la raison l'ont fait naître, la reconnoissance l'exige et le devoir le justifie.

ORGON.

Le devoir?

CLARICE.

L'engagement le plus fort nous attache l'un l'autre.

ORGON.

Une promesse de mariage, peut-être ?

CLARICE.

Ce n'est pas-là le plus fort engagement.

ORGON.

Comment donc ! seriez-vous mariée ?

CLARICE.

Modérez votre colere. J'avoue que je la mérite ; mais je mérite encore plus votre compassion. Si je vous avois connu, avant que de former des nœuds qui vous révoltent, ou j'y aurois renoncé, ou vous les auriez approuvés. Considérez ma triste situation ! Les sentimens que j'ai pour vous me forcent de condamner une alliance si chere, et je crains que ceux que vous avez pour moi ne détruisent un bonheur dont ils auroient été la source.

ORGON.

Je ne puis le nier, la nouvelle de votre mariage m'afflige autant qu'elle me surprend ; et j'ai lieu de me plaindre du mystere que l'on m'en a fait.

CLARICE.

Mon oncle n'a pu vous en parler. Nous nous sommes unis, mon mari et moi, sans l'aveu de nos parens.

ORGON.

En voilà bien d'une autre !

CLARICE.

Et vous ne devez ma confidence qu'à la confiance extrême que j'ai en vous.

ORGON.

Je ne m'étonne plus que vous ayiez défendu mon fils avec tant de chaleur !

CLARICE.

Nos causes sont pareilles, et j'ai jugé des motifs qui l'ont fait agir, par ceux qui m'ont entraînée. Puissiez-vous trouver dans son épouse autant de vertus que j'en ai trouvé dans mon époux ! Car ne pensez pas que son mérite extérieur, et les vaines richesses qu'il possede, aient été capables de m'éblouir. J'aime en lui des dons plus rares et plus précieux, des dons qui doivent me justifier aux yeux de tout le monde, et qui seuls me l'auroient fait préférer à tout autre, comme ils m'ont fait tout sacrifier au bonheur d'être à lui. Jugez, par le prix qu'il me coûte, combien il doit m'être cher ! Ah ! je ne survivrois pas au coup qui nous désuniroit ! Cependant ce malheur est tout près de m'accabler, si vous n'avez pitié de moi, et si l'estime dont vous voulez bien m'honorer n'est pas un acheminement à la grace que j'attends de votre générosité.

ORGON.

Vous m'arrachez des larmes... J'entends à présent le titre de protecteur que vous m'avez donné.

CLARICE.

C'est en vous seul que j'espere.

ORGON.

Vous souhaitez que j'embrasse vos intérêts auprès de votre oncle ?

CLARICE.

CLARICE.

Je n'ai point d'autre appui que vous.

ORGON.

Oui, oui, je serai le vôtre. La tendresse que j'ai pour vous ne vous sera pas inutile. Je vais découvrir votre mariage à votre oncle, et l'engager à l'approuver, pour travailler ensuite de concert à le faire goûter à votre pere.

CLARICE.

Que je suis charmée des dispositions où je vous vois !

ORGON, *apperçevant Lisimon, qui s'approche.*

Le voici justement.

CLARICE.

Je vous laisse... Songez, Monsieur, que c'est de vous seul que dépend ma félicité.

(*Elle sort.*)

## SCENE XVIII.

LISIMON, ORGON.

LISIMON.

VOTRE commission est faite, M. Orgon. Les Musiciens vont venir... Mais que vois-je ! Qu'avez-vous ? Vous me paroissez inquiet ?

ORGON.

Ce n'est pas sans sujet, mon cher ami ! Votre niece ne veut absolument point m'épouser.

LISIMON.

Cela est extraordinaire !

ORGON.

Pas trop. Ce que j'ai à vous apprendre l'est bien davantage !

LISIMON.

Qu'est-il donc arrivé ?

ORGON.

La nouvelle est un peu chagrinante !

LISIMON.

Pour vous ?

ORGON.

Non, pour vous-même. Je me figure la peine qu'elle vous fera sur celle que je sens ; car je suis, à-peu-près, dans le même cas que vous.

LISIMON.

Je ne vous entends point.

ORGON.

Et je prends autant de part à votre situation que vous en avez pris à la mienne.

LISIMON.

Hâtez-vous de me tirer d'inquiétude ?

ORGON.

N'avez-vous point quelques soupçons sur votre niece ?

LISIMON.

A quelle occasion ?

ORGON.

N'a-t-elle pas été tentée de se marier ?

LISIMON.

Vous me demandez cela ? Ce n'est pas à un oncle que les filles confient de pareils secrets !

ORGON.

Aussi a-t-elle craint de vous en parler, et c'est moi qu'elle a chargé de cette commission.

LISIMON.

Ma niece a envie de se marier ?

ORGON.

Non, cette fantaisie est passée.

LISIMON.

Elle est mariée ?

ORGON.

Oui.

LISIMON.

Elle vous a fait cette confidence ?

ORGON.

Elle m'a assuré qu'elle avoit épousé un très-honnête homme.

LISIMON.

Juste Ciel !

ORGON.

Ne vous fâchez pas, mon ami ! Votre niece a trop de lumieres et de conduite pour avoir fait un mariage indigne d'elle.

LISIMON.

Vous avez bonne grace, en vérité, à prendre son parti !

ORGON.

C'est le moins que je puisse faire pour une per-

sonne que j'ai voulu épouser, et c'est un hommage que je rends à son mérite. Accordez-lui le pardon que je vous demande pour elle, et joignez-vous à moi pour l'obtenir de son pere.

LISIMON.

Vous exigez que je pardonne à ma niece, vous, qui ne voulez pas pardonner à votre fils ?

ORGON.

Il y a bien de la différence ! Votre niece n'a pas épousé un homme sans bien.

LISIMON.

Cléante n'en a-t-il pas assez pour sa femme et pour lui ?

ORGON.

L'amitié vous prévient pour mon fils.

LISIMON.

Et l'amour vous prévient pour ma niece.

ORGON, *vivement.*

Oh ! voilà de nos raisonneurs ! ils donnent des conseils, et n'en veulent suivre aucun.

LISIMON.

La réflexion est juste.

ORGON.

Ils condamnent ce que les autres font, et ils font comme eux.

LISIMON.

A l'application.

ORGON.

Vous ne voulez donc pas m'accorder la grace de votre niece ?

LISIMON.

Je ne vous la refuse pas absolument ; mais encore faut-il que vous vous mettiez en état de l'obtenir.

ORGON.

Par quel moyen, je vous prie ?

LISIMON.

En pardonnant à Cléante.

ORGON.

Vous revenez toujours à votre but.

LISIMON.

Il ne m'est pas possible de m'en écarter.

ORGON.

Voilà un furieux entêtement !

LISIMON.

Vous avez beau dire, je ne puis pardonner à ma niece que vous ne pardonniez à votre fils.

ORGON, *en colere.*

Ce n'est pas la même chose, encore une fois.

LISIMON.

Et moi, je vous dis que c'est la même chose.

ORGON, *à part, faisant quelques pas pour aller à l'appartement de Clarice.*

Quel homme !... Mais, parbleu ! je ne veux pas en avoir le démenti !

LISIMON.

Où allez-vous donc ?

ORGON, *s'en allant toujours.*

Nous verrons si vous résisterez à ses larmes.

## SCENE XIX.

CLARICE, TOINETTE, ORGON, LISIMON.

ORGON, *à Clarice.*

VENEZ, Madame, venez joindre vos prieres à mes instances.... ( *A Lisimon.* ) Et vous, Lisimon, voyez si l'on peut rien refuser à une personne si charmante !

LISIMON.

Vos mesures sont inutiles, et je ne veux pas seulement la voir.

( *Il sort.* )

## SCENE XX.

ORGON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à part.*

IL a perdu l'esprit !

CLARICE, *à part.*

Hélas !

TOINETTE, *à Orgon.*

Peut-on pousser si loin l'opiniâtreté ?

CLARICE, *à Orgon.*

Il ne me reste donc plus d'espérance ?

ORGON.

Votre oncle m'impose des conditions si dures !.... Vouloir que je pardonne à mon fils !

CLARICE.

Mon bonheur vous touche foiblement, si cet obstacle vous arrête !

ORGON.

Me croyez-vous capable d'une telle foiblesse ?

CLARICE.

En est-ce une que d'être pere ?

ORGON.

Quoi ! vous prétendriez....

CLARICE, *l'interrompant.*

Vous avez déja eu pour moi tant de bontés ! Voulez-vous, par le refus d'une nouvelle grace, me faire soupçonner que je ne les méritois pas, et que vous vous en repentez ? Vous avez daigné m'accorder votre estime. Un sentiment plus tendre s'y est joint encore. Ma main ne vous a pas paru indigne de la vôtre ; et, quand je ne puis être à vous, vous poussez la générosité jusqu'à me défendre ! Mettez le comble à tant de bienfaits, par un bonheur d'autant plus grand que celui de votre fils en sera la source.

TOINETTE, *à Orgon.*

Ah ! Monsieur, cela fend le cœur !

ORGON, *à Clarice.*

Vous exigez de moi ce sacrifice ?

CLARICE.

Tout ce que j'ai de plus cher y est attaché !

ORGON.

Vous abusez du pouvoir que vous avez sur moi !

CLARICE.

Votre fils est prêt à venir se jetter à vos genoux.

ORGON.

Est-ce que vous l'avez vu ?

CLARICE.

Il est ici.

ORGON.

Cléante ?

---

# SCENE XXI.

LISIMON, CLÉANTE, ORGON, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON, *à Orgon, en lui présentant Cléante qui se jette à ses pieds.*

Oui, le voilà. Prononcez sur son sort; mais songez qu'en même-tems vous prononcerez sur celui de ma niece.

ORGON, *à Cléante.*

Ah! te voilà, libertin!

CLÉANTE.

Calmez votre courroux, mon pere, et daignez m'entendre!

ORGON, *à Lisimon.*

Oh! il va nous dire de belles choses!

LISIMON.

Patience !

ORGON, *à Cléante.*

Fils dénaturé !

CLÉANTE.

Je mourrois plutôt que de mériter un titre si odieux !

ORGON.

Le beau mariage que vous avez fait !

CLÉANTE.

J'ose me flatter que vous l'excuseriez, si vous le regardiez du même œil que celui que vous avez voulu faire.

ORGON, *à Lisimon.*

Il va me donner des conseils !... ( *A Cléante.* ) Avez-vous aussi amené la digne personne, que vous avez épousée ?

CLÉANTE.

Oui, mon pere.

ORGON.

Quelle insolence !

LISIMON.

Modérez-vous, mon cher Orgon !

ORGON.

Modérez-vous, vous-même, et laissez parler votre niece. Elle mérite mieux que vous d'obtenir ce qu'elle demande... ( *A Clarice.* ) Hé bien, Madame, serez-vous encore favorable à Cléante, après la hardiesse qu'il a de se présenter devant moi ?

CLARICE.

Sa vue ne fait qu'augmenter l'intérêt que je prends à lui.

ORGON.

Quelle bonté ! ( *A Cléante.* ) Et vous ne la remerciez pas, ingrat que vous êtes !

CLÉANTE.

Madame sait bien que ma reconnoissance ne cède qu'au profond respect que j'ai pour vous.

ORGON.

Elle sait cela !... Quel discours !

LISIMON.

Soyez sûr qu'elle en est aussi persuadée que moi.

ORGON.

A l'autre !

CLARICE.

Non, Monsieur, je n'en doute nullement.

ORGON.

L'excellent petit cœur !.... ( *A Cléante.* ) Allez, Cléante, vous n'êtes pas digne de ses bontés, ni des miennes.... ( *A Clarice.* ) Mais enfin vous le voulez, Madame, et il faut bien vous satisfaire. Oui, si je pardonne à Cléante, ce n'est qu'en votre faveur, et qu'à condition que votre oncle vous pardonne.

CLÉANTE.

Ah ! mon pere !... ( *A Clarice.* ) Ah ! Clarice !

ORGON.

Clarice !

LISIMON.

Oui, c'est Clarice que vous voyez,

TOINETTE, *à Orgon.*

Elle-même.

ORGON, *à Lisimon.*

Votre niece est sa femme !

LISIMON.

C'est sa femme, mais ce n'est pas ma niece.

ORGON.

Qu'entends-je ?

LISIMON.

Pardonnez-nous l'innocent stratagême dont nous nous sommes servis pour vous faire connoître le mérite de votre belle-fille.

CLARICE, *à Orgon, se jettant à ses pieds.*

C'est à moi à obtenir la grace de votre fils, et je vous la demande à genoux !

CLÉANTE, *à Orgon.*

C'est à vos pieds que je l'attends !

LISIMON, *à Orgon.*

Allons, mon ami, montrez un cœur de pere !

TOINETTE, *à Orgon.*

Allons, Monsieur, laissez-vous fléchir !

ORGON.

Je suis trompé .... mais on ne peut l'être plus agréablement ! Voilà qui est fini.... ( *Relevant Cléante et Clarice.* ) Levez-vous tous les deux. Je vous par-

donne ; je vous donne mon amitié et je vous reconnois pour mes enfans.

CLÉANTE.

Vous me rendez la vie !

*( Orgon embrasse Clarice. )*

CLARICE.

Je suis au comble de mes vœux !

LISIMON, *à Orgon.*

Votre réunion me charme ! ne songeons qu'à nous réjouir !

TOINETTE.

Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable.

DIVERTISSEMENT.

# DIVERTISSEMENT.

## PREMIER AIR.

LA beauté, victime des ans,
Ne peut imprimer sur les sens
Que des traits passagers, qui s'effacent comme elle;
Mais comment résister à ce charme vainqueur
Que prêtent aux yeux d'une belle
Les dons de l'esprit et du cœur?
(*On danse.*)

## SECOND AIR.

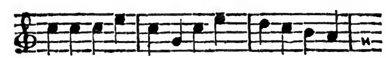
C'est par l'amour et par l'estime
Que sur un couple uni d'un lien légitime
Le vrai bonheur est dispensé;
Mais s'ils veulent qu'entre eux nul trouble ne s'éleve,
Ce que l'amour a commencé,
Il faut que l'estime l'acheve.

## VAUDEVILLE.

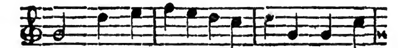
Musique de GRANDVAL, pere.



JEUNE on rail-le la vieil-les-se, vieux on



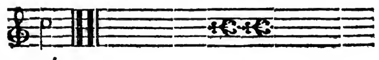
blâme la jeu-nes-se : on fron - de jeunes et



vieux, c'est notre usage ordi-nai - re ; mais va-



lons-nous mieux ? C'est une autre af - fai-



re !

« Mon fils n'a point de cervelle :
» Le jeu, le vin, une Belle
» Le rendent fou, furieux. »
C'est le langage d'un pere ;
Mais lui vaut-il mieux ?
C'est, &c.

« Ma fille aime la fleurette :
» C'est une langue indiscrette,
» Un esprit capricieux. »
Ainsi s'exprime une mere ;
Mais vaut-elle mieux ?
C'est, &c.

Un jeune amant, que lutine
Une maîtresse mutine,
Est discret et sérieux;
Mais a-t-il l'art de se taire,
S'il est trop joyeux ?
C'est, &c.

L'auditeur pris par l'oreille
Souvent comme une merveille
Éleve une Piece aux Cieux;
Mais l'Imprimeur téméraire
L'offre-t-il aux yeux ?
C'est, &c.

Jadis il falloit pour plaire
Soupirs, constance, mystere;
L'amour étoit ennuyeux :
Il est plus gai, moins sévere;
Mais aime-t-on mieux ?
C'est, &c.

Si dans l'amoureux Empire
Le cœur seul pouvoit suffire
Quel seroit notre bonheur !
Mais un amant qui sait plaire
S'en tient-il au cœur ?
C'est, &c.

Le mérite au cœur d'Aminte
Ne sauroit porter d'atteinte;

L'amour même est en défaut;
Mais lorsqu'un millionaire
Lui livre l'assaut,
C'est, &c.

Des caresses de Silvie
Dorimon se glorifie :
Il peut en être chéri ;
Mais est-il de la commere
Le seul favori ?
C'est, &c.

Chez la coquette volage,
Un vieillard, par son langage,
En amant peut s'ériger;
Mais dans l'isle de Cythere
Veut-il voyager ?
C'est, &c.

Cloris aux yeux du grand monde
Sait de l'amour, qu'elle fronde,
Repousser tous les complots ;
Mais cette prude sévere
L'est-elle à huit clos ?
C'est, &c.

Qu'un amant nous sollicite,
Et qu'un baiser nous acquite ;
Au fonds, c'est peu que cela.
Veut-il un plus doux salaire?

On lui dit : « Hola !
» C'est, &c. »

Sur la promesse éternelle
De l'ardeur la plus fidelle
Le mariage est fondé ;
Mais un serment si vulgaire
Est-il bien gardé ?
C'est, &c.

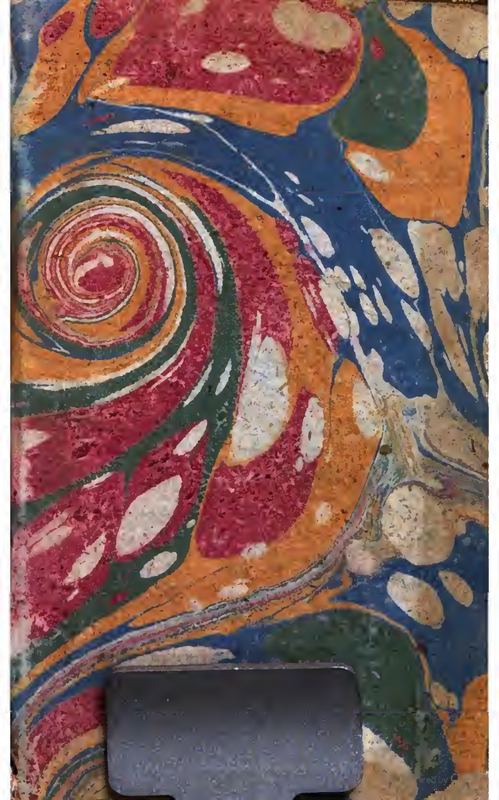
Dans un bal, la jeune Hortense
Berna la tendre éloquence
D'un Procureur fort subtil.
Il survint un Mousquetaire :
Qu'en arriva-t-il ?
C'est, &c.

AU PARTERRE.

Lorsqu'on a, par quelque Ouvrage,
Mérité votre suffrage,
Qu'on doit être glorieux !
L'Auteur, pour vous satisfaire,
Voudroit faire mieux ;
Mais c'est là l'affaire !

FIN.






BIB